

Sociograph n°71

Sociological research studies

Répercussions de la pandémie de COVID-19 sur les adolescents à Genève

Stress social et changements de rôles

Liala Consoli, Eric Widmer et Claudine Burton-Jeangros



FACULTÉ DES SCIENCES DE LA SOCIÉTÉ
INSTITUT DE RECHERCHES SOCIOLOGIQUES



**UNIVERSITÉ
DE GENÈVE**

**RÉPERCUSSIONS DE LA
PANDÉMIE DE COVID-19 SUR
LES ADOLESCENTS À GENÈVE :
STRESS SOCIAL ET
CHANGEMENTS DE RÔLES**

**Liala Consoli, Eric Widmer, Claudine Burton-
Jeangros**

**avec la collaboration de Paloma Hoarau et
Tina Latifi**

Sociograph n°71

L'étude "Pandémie et Inégalités : analyse des Répercussions chez les Adolescents" (PIRA) a été mandatée dans le cadre de l'étude SERO-CoV-KIDS conduite par l'Unité d'épidémiologie populationnelle (UEP) des Hôpitaux universitaires de Genève (HUG), avec un soutien financier de la Fondation Jacobs et de l'Office fédéral de la santé publique (OFSP).

Citation conseillée: Consoli Liala, Widmer Eric, Burton-Jeangros Claudine (2025). *Répercussions de la pandémie de COVID-19 sur les adolescents à Genève: stress social et changements de rôles*. Genève: Université de Genève (Sociograph – Sociologica Research Studies. 71)

ISBN : 978-2-940386-81-9

Publication sur Internet: www.unige.ch/sciences-societe/socio/sociograph

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES FIGURES	5
TABLE DES TABLEAUX	6
RÉSUMÉ	7
REMERCIEMENTS	9
1. INTRODUCTION	11
2. REVUE DE LA LITTÉRATURE ET CADRE THÉORIQUE	15
2.1 L'EXPÉRIENCE DE LA PANDÉMIE PAR LES ADOLESCENTS	15
2.2 CADRE THÉORIQUE	22
2.2.1 Parcours de vie, vulnérabilité et stress social	22
2.2.2 Phases d'ajustement au stress social	26
3. MÉTHODOLOGIE DE L'ÉTUDE PIRA	31
3.1 LE VOLET "ADOLESCENTS"	32
3.2 LE VOLET "PROFESSIONNELS"	38
3.3 LE DESSIN D'ANALYSE	41
4. RÉSULTATS	43
4.1 PARCOURS SCOLAIRE	43
4.1.1 L'école à domicile	43
4.1.2 Le retour à l'école	50
4.2 VIE FAMILIALE	58
4.2.1 Le confinement familial	58
4.2.2 Le détachement de la famille dans de nouvelles conditions	65
4.3 PARTICIPATION SOCIALE	67
4.3.1 La redéfinition des espaces et des temps de socialisation	67
4.3.2 La reprise des liens sociaux	71

4.4 PARTICIPATION SOCIALE EN LIGNE	72
4.4.1 Tout en ligne	73
4.4.2 Les traces du tout en ligne	76
4.5 TENSIONS ENTRE LES DIFFÉRENTS DOMAINES DE PARTICIPATION SOCIALE	78
4.5.1 Le confinement : vacances bénéfiques pour les liens familiaux ou risque de décrochage scolaire ?	78
4.5.2 Le confinement : entre renouement familial et désaffiliation sociale	79
4.5.3 Confinement : entre croissance personnelle et ennui	80
4.6 SANTÉ MENTALE ET BIEN-ÊTRE ÉMOTIONNEL	81
4.6.1 L'entrée dans le semi-confinement	81
4.6.2 La sortie de la période de crise	87
5. DISCUSSION ET CONCLUSION	95
 RÉFÉRENCES	 103
ANNEXES	111
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT POUR LES ADOLESCENTS	112
GUIDE D'ENTRETIEN	
AVEC LES JEUNES ÂGÉS ENTRE 14 ET 18 ANS	117
FORMULAIRE DE CONSENTEMENT POUR LES PROFESSIONNELS	122
GUIDE POUR LES FOCUS GROUPS AVEC DES PROFESSIONNELS	
EN CONTACT DIRECT AVEC LES JEUNES	126

TABLE DES FIGURES

Figure 1 : Les deux phases de la crise collective	27
Figure 2 : Panneau pour l'atelier de photo-élicitation dans les centres de loisirs	34

TABLE DES TABLEAUX

Tableau 1 : Caractéristiques des participants	38
Tableau 2 : Caractéristiques des professionnels	41

RÉSUMÉ

Si la pandémie de COVID-19 a été un événement d'ampleur mondiale, affectant presque tous les aspects de la vie humaine, il a en même temps été observé que cette crise sanitaire a accentué les inégalités sociales. L'étude "*Pandémie et Inégalités : analyse des Répercussions chez les Adolescents*" (PIRA) a pour objectif de mieux comprendre comment la pandémie a affecté la santé et la vie des adolescents du canton de Genève âgés entre 14 et 18 ans ayant vécu cette crise dans des circonstances sociales, familiales et sanitaires peu favorables ou reconnaissant avoir été affectés négativement par la pandémie. L'étude s'intéresse aux nombreuses difficultés associées aux transformations de la participation scolaire, familiale et sociale durant et après la pandémie pour ces jeunes, en prenant en compte les multiples incertitudes de rôles induites par la crise sanitaire. Elle porte également sur la capacité de réaction des jeunes, des familles et des différents acteurs, soit sur les stratégies de gestion du stress (coping) mises en place.

Cette étude qualitative exploratoire, d'une durée de six mois, permet de documenter les traces à moyen terme de cette crise. En donnant la parole directement à des jeunes ($n=17$), l'étude permet de décrire leurs trajectoires et leurs expériences au cours de la période concernée. Par ailleurs, les témoignages de professionnels ($n=20$) accompagnant des publics adolescents ont mis en lumière la diversité des parcours, en comparant notamment les trajectoires des adolescents en fonction des ressources sociales et matérielles à leur disposition.

Les résultats suggèrent que les injonctions — parfois contradictoires — découlant de la prise, l'abandon et la reprise de nouveaux rôles scolaires, familiaux et amicaux ont créé un important

stress social pouvant s'exprimer dans des souffrances psychiques. Ces injonctions se sont faites dans un contexte social ayant amené à des contraintes et changements complètement inédits dans l'histoire récente des pays occidentaux. Les jeunes ont dû réapprendre la participation à l'école, l'intégration dans la famille, au groupe de pairs et aux médias, sous pression de nouvelles règles très contraignantes mises en place par les institutions dans leur gestion de la crise. Les mécanismes observés dans plusieurs domaines montrent combien le retour progressif au fonctionnement social précédent la pandémie, où les apprentissages des nouveaux rôles à peine faits ont dû être désappris, a été marqué par des chocs secondaires.

L'étude PIRA confirme que les inégalités sociales qui traversent la société ont fourni des ressources variables aux jeunes dans leur gestion de la pandémie et les catégories se trouvant dans des conditions plus vulnérables ont accumulé les difficultés. Ces difficultés accumulées ont conforté, voire amplifié les écarts sociaux entre jeunes d'une part, on peut s'attendre à ce que leurs effets continueront de marquer les parcours de ces cohortes d'autre part. L'étude souligne aussi l'importance de ne pas isoler les jeunes dans la compréhension de leurs difficultés, car ce sont bien leurs relations avec les autres jeunes mais aussi avec les adultes – leurs parents, leurs enseignants – qui ont été durablement affectées.

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier les jeunes ayant accepté de participer à l'étude PIRA, leurs témoignages apportant une contribution majeure à la compréhension des conséquences de la pandémie de COVID-19 sur leurs trajectoires. Les professionnels accompagnant les adolescents à différents titres et ayant pris le temps de participer à la recherche ont notablement enrichi les résultats de ce projet et nous leur adressons également nos sincères remerciements. De nombreux services de l'état et associations en contact avec les jeunes et leurs parents ont également joué un rôle crucial dans la conduite de cette étude réalisée dans un laps de temps restreint et nous les remercions de l'accueil et du soutien qu'ils ont apporté à la réalisation de cette étude.

Note éditoriale

DeepL Write et ChatGPT ont été utilisés pour corriger le texte et améliorer la fluidité de certains paragraphes.

1. INTRODUCTION

La pandémie de COVID-19 a été un événement d'ampleur mondiale, affectant presque tous les aspects de la vie humaine. Il a en même temps été observé que la pandémie et les mesures prises pour l'endiguer ont accentué les inégalités sociales préexistantes (Lambert and Cayouette-Remblière, 2021; Maestripieri, 2021; Marti and Ferro-Luzzi, 2021; Burton-Jeangros, Jackson, et al., 2024). Le concept de syndémie illustre précisément les interactions entre vulnérabilités biologiques et sociales (Bambra, Rordan, et al., 2020; Singer and Rylko-Bauer, 2021). Dans ce cadre, nous nous intéressons à comment le fait de disposer de faibles ressources sociales, économiques ou de santé avant la survenue de la pandémie a pu induire des formes spécifiques de stress social chez les jeunes dans le canton de Genève, laissant des traces durables dans leur vie.

En effet, les conséquences psychosociales de la crise sanitaire ont évolué au cours du temps. La détérioration de la santé mentale des jeunes, observée dans plusieurs contextes européens au cours des dernières années, suggère que la crise sanitaire a joué un rôle important dans le déclenchement, le renforcement ou le maintien de processus vulnérabilisant (Berger, Häberling, et al., 2022; Gondek, Vandecasteele, et al., 2024). Les restrictions imposées pour endiguer la diffusion du virus ont profondément marqué leur parcours scolaire, familial et social. À l'instar de l'étude fondatrice de la perspective du parcours de vie de Glen Elder (Elder, 1974) examinant les conséquences dans la durée de la crise économique de 1929 sur différentes cohortes d'enfants aux États-Unis, il est aujourd'hui important d'étudier les répercussions de la pandémie de COVID-19 sur la trajectoire des jeunes l'ayant traversée au moment de l'adolescence. Cette étape du parcours de vie est en effet

caractérisée par une progressive autonomie envers la famille, associée à une redéfinition des interactions avec les adultes et les pairs (Benson and Elder, 2011). Or, la crise sanitaire a bouleversé les rôles sociaux, mettant en cause les interactions avec les parents, les grands-parents, les enseignants, et les autres jeunes.

La crise a ainsi induit du stress social auquel les individus ont fait face de diverses manières, notamment en fonction des ressources à leur disposition. La période de crise a eu des conséquences de plus ou moins grande ampleur auprès d'individus ayant des capacités variables à s'adapter et à faire face au stress social. Au-delà des inégalités socio-économiques, les circonstances familiales et les conditions de santé physique et mentale des membres du groupe familial sont plus particulièrement susceptibles d'avoir influencé les trajectoires des jeunes durant et après la crise sanitaire.

L'étude "*Pandémie et Inégalités : analyse des Répercussions chez les Adolescents*" (PIRA) a pour objectif de mieux comprendre comment la pandémie de COVID-19 a affecté la santé et la vie des adolescents¹ du canton de Genève âgés entre 14 et 18 ans ayant vécu cette crise dans des circonstances sociales, familiales et sanitaires peu favorables ou reconnaissant avoir été affectés négativement par la pandémie. L'étude s'intéresse aux nombreuses difficultés associées aux transformations de la participation scolaire, familiale et sociale durant et après la pandémie pour ces jeunes, en prenant en compte les multiples incertitudes de rôles induites par la crise sanitaire. Elle porte également sur la capacité de réaction des jeunes, des familles et des différents acteurs, soit sur les stratégies de gestion du stress (coping) mises en place.

Cette étude qualitative exploratoire, d'une durée de six mois, a été conduite dans le canton de Genève entre octobre 2023 et mars 2024, soit plus de trois ans après la fin de la phase aiguë de la crise collective liée à la pandémie de COVID-19. Elle permet donc de

●
¹ Afin de faciliter la lecture, le masculin générique est employé dans ce document et s'applique à tous les genres sans distinction.

documenter les traces à moyen terme de cette crise, venant enrichir et compléter les nombreuses études, souvent quantitatives, réalisées durant la phase de pandémie elle-même.

L'étude donne la parole, en premier lieu, aux adolescents concernés par les vulnérabilités sociales énoncées plus en haut. Plus précisément, elle porte sur des jeunes âgés en 2023 de 14 à 18 ans, et qui avaient donc entre 10 et 14 ans durant la période aiguë de la pandémie. Bien que de nombreuses études se soient intéressées aux effets de la pandémie sur les adolescents, peu d'entre elles ont recueilli leurs témoignages approfondis ou se sont intéressées à la manière dont ils ont vécu et interprété cette crise. En complément des récits récoltés auprès des adolescents, des expériences de professionnels ayant travaillé en première ligne en contact avec des adolescents entre 2020 et 2024 ont aussi été intégrées.

Réalisée au sein de l'Observatoire des familles associé à l'Institut de recherches sociologiques, l'étude PIRA a été mandatée dans le cadre de l'étude SEROCov-KIDS conduite par l'Unité d'épidémiologie populationnelle (UEP) des Hôpitaux universitaires de Genève (HUG), grâce au soutien de la Fondation Jacobs et de l'Office fédéral de la santé publique (OFSP). SEROCov-KIDS est à la fois une cohorte prospective et une biobanque pédiatrique de plus de 2000 enfants, âgés entre 6 mois et 17 ans. Cette cohorte longitudinale a été établie en 2021 avec pour objectif d'évaluer les impacts de la pandémie de COVID-19 sur la santé et le développement des enfants et adolescents du canton de Genève (Loizeau, Lorthé, et al., 2023). Le volet qualitatif de l'étude PIRA vient enrichir et compléter les résultats principalement quantitatifs de l'étude SEROCov-KIDS.

Ce rapport est structuré de la manière suivante : dans le chapitre 2, les connaissances actuelles sur les répercussions de la pandémie et son vécu par les adolescents sont d'abord résumées (section 2.1). Puis, le cadre théorique, combinant la perspective du parcours de vie, le concept de stress social lié aux rôles sociaux et celui de vulnérabilité, ainsi qu'une proposition de conceptualisation de la dynamique temporelle des effets de la pandémie en deux

temps sont présentés (section 2.2). Après une description de la méthodologie de l'étude PIRA dans le chapitre 3, les résultats sont exposés dans le chapitre 4. Après avoir abordé le domaine de l'éducation, la dynamique familiale, la participation sociale, ainsi que l'utilisation des médias et des réseaux sociaux, les interactions entre ces différents domaines, ainsi que les observations relatives aux difficultés ou aux souffrances émotionnelles rapportées par les jeunes et les professionnels sont examinées. En conclusion, le rapport récapitule les apports de cette étude, ses implications, ses limites, et les perspectives de recherche futures.

2. REVUE DE LA LITTÉRATURE ET CADRE THÉORIQUE

2.1 L'EXPÉRIENCE DE LA PANDÉMIE PAR LES ADOLESCENTS

Dans cette section nous présentons les nombreuses études relatives aux conséquences de la pandémie de COVID-19 sur les enfants et les adolescents. La majorité d'entre elles sont quantitatives et ont été menées lors du confinement en 2020, ou rapidement après. L'impact de la pandémie étant variable en fonction de la diffusion locale du virus et des réponses institutionnelles nationales, ainsi que des contextes institutionnels et socio-économiques préexistants, les études réalisées en Suisse sont ici privilégiées, des constats faits ailleurs sont également mobilisés lorsqu'ils apportent des compléments utiles.

La pandémie et la période de semi-confinement ont été caractérisées par un stress social nettement accru. Plusieurs facteurs sont évoqués : la perturbation des routines et des interactions sociales, l'enfermement au sein des ménages familiaux, l'annulation d'événements collectifs rassembleurs (Mohler-Kuo, Dzemaili, et al., 2021; Foster, Estévez-Lamorte, et al., 2023). Cette littérature souligne également que les jeunes présentant déjà des troubles psychiques ont plus particulièrement ressenti cette augmentation du stress. Concernant l'évolution dans le temps, une étude mentionne que, de manière générale, le stress perçu a diminué en 2021 (Foster et al. 2023). Cependant, certains facteurs ont été davantage source de stress en 2021 qu'en 2020. Cela a notamment été le cas des problèmes à la maison ou avec autrui, des problèmes financiers de la famille ainsi que des difficultés d'accès aux soins médicaux ou aux services de santé mentale. Il est suggéré que des différences

dans l'ampleur et les sources de stress perçues pourraient expliquer que les filles ont davantage souffert de troubles psychiques suite à la pandémie.

Une recherche menée à Zurich auprès des enfants et adolescents consultant les services d'urgences psychiatriques ((Berger, Häberling, et al., 2022)) montre que dans un premier temps (jusqu'en juin 2020) les consultations aux urgences ont diminué, puis elles ont augmenté au cours de l'année 2021 pour atteindre des niveaux supérieurs à ceux observés avant la pandémie. L'augmentation des consultations est associée à des troubles tels que la dépression, les envies suicidaires et la mutilation. Cette étude montre aussi que les enfants et les adolescents qui avaient déjà des problèmes de santé mentale avant la pandémie ont été plus susceptibles de voir leur situation se détériorer suite au confinement. Cela est attribué au fait que les activités fournissant des ressources importantes pour contrecarrer la détresse, telles que l'activité physique, lire, passer du temps dans la nature ou faire du bénévolat, ont été plus difficiles à mettre en place lors du confinement. De plus, l'étude constate, comme d'autres (par exemple Stocker et al., 2020), que les enfants et les adolescents provenant de milieux familiaux vulnérables (que ce soit pour des raisons économiques, ou en raison de la maladie de l'un de ses membres, ou encore ayant une charge de travail domestique importante) ont été plus concernés par l'augmentation du stress (Berger, Häberling, et al., 2022).

L'affaiblissement de certaines pratiques de santé a été identifié dans une étude réalisée dans quatre cantons suisses et portant sur le respect des recommandations relatives au sommeil, l'activité physique et l'utilisation des écrans (Peralta et al. 2022). Entre 2019 et 2021, la part de jeunes de 13 à 16 ans adhérant aux recommandations dans ces trois domaines a diminué de 19% à 9% et chez ceux de 10 à 12 ans de 53% à 34%. (Peralta, Camerini, et al., 2022). L'effet a été particulièrement marqué en ce qui concerne l'activité physique (de 53% à 35% chez les 13-16 ans et de 68% à 48% chez les 10-12 ans). L'étude relève une association significative entre le non-respect de ces recommandations et l'état de santé, ainsi que le bien-être des jeunes.

Une enquête exploratoire s'est intéressée aux changements survenant dans la vie des jeunes âgés de 11 à 17 ans durant la période de confinement en Romandie (n = 157) (Stoecklin and Richner, 2020). Huit jeunes sur dix estimaient qu'il n'y avait pas de changement dans leur vie familiale et 13% ont affirmé que celle-ci s'était améliorée grâce aux discussions avec leurs parents, et par la découverte de loisirs communs. La minorité qui a perçu une détérioration dans ce domaine (8%) l'attribue aux conflits et à des disputes. Au niveau de la scolarité, la moitié a indiqué ne pas avoir été affectée par l'arrivée de l'école à distance, alors que l'autre moitié a rapporté des difficultés, considérant que leur situation scolaire a été péjorée, notamment en raison de difficultés à se motiver. Toutefois, pour certains élèves, le confinement a été positif pour leur scolarité en leur permettant de développer leur autonomie. En ce qui concerne la vie sociale, 42% des enfants ont rapporté une détérioration de leurs relations avec leurs amis, souffrant de ne pas pouvoir les voir et estimant qu'ils avaient moins de choses à partager, notamment à cause de la distance imposée par les moyens de communication virtuelle.

Par rapport à la scolarisation, une étude basée sur un échantillon de 261 jeunes âgés de 14 à 25 ans participant au Panel Suisse de ménages avant 2020 déjà, montre que le temps consacré à l'école a diminué en moyenne de 35 à 23 heures par semaine ((Grätz and Lipps, 2021). Dans le canton de Genève, le Service de la Recherche en Éducation (SRED) a réalisé plusieurs études sur les effets de la pandémie, en mettant un accent particulier sur les inégalités sociales. Pour rappel, à Genève, les écoles ont été fermées du 16 mars au 11 mai 2020 pour les établissements primaires (8 semaines), du 16 mars au 25 mai pour les cycles d'orientation (10 semaines) et du 16 mars au 8 juin pour le niveau secondaire II (12 semaines) (Cecchini et Dutrévis 2020). L'analyse des inégalités entre milieux sociaux en termes d'acquisition de compétences et de parcours scolaires n'a révélé aucune différence parmi les élèves de 11ème année (fin du cycle d'orientation) évalués en 2021, par rapport aux années précédentes (Petrucci, Denecker et Prospero 2022). Cependant, pour les élèves évalués en 2022, un « *renforcement des disparités qui existaient avant la pandémie de COVID-19 entre élèves*

d'origines sociales différentes » (p. 7) est constaté. Les auteurs expliquent ces résultats par le fait que l'enseignement est resté très perturbé tout au long de la période 2020-2022. Aucune augmentation du taux de décrochage scolaire n'a été constatée entre la période avant et après la pandémie chez les mineurs. Toutefois, les décrochages se manifestent plus tard, après la sortie du dispositif FO18 (Formation obligatoire jusqu'à 18 ans), et une augmentation du taux de décrochage scolaire par rapport aux niveaux pré-pandémie a été observée. L'étude « L'école à distance dans les dispositifs genevois de pré-qualifications » réalisée pendant la pandémie (Brüderlin et al., 2020) s'est intéressée à la manière dont la crise a affecté les élèves qui étaient déjà en situation de décrochage scolaire parce qu'ils avaient des difficultés à trouver leur voie de formation ou professionnelle dans le secondaire II. Basée sur une méthode qualitative combinant des témoignages de professionnels et d'élèves, cette étude a mis en lumière la présence d'anxiété face à l'avenir, liée à l'incertitude, les défis que les professionnels ont dû relever pour suivre à distance les élèves, les difficultés liées au fait que les élèves ne disposaient pas tous d'un environnement de travail adéquat, l'importance de maintenir le lien, de conserver un cadre et un rythme de travail scolaire significatif dans le contexte de la pandémie, et les défis du retour en classe qui ont perturbé les jeunes habitués au rythme de l'enseignement à distance.

Ces études font écho à des recherches menées dans d'autres pays, qui identifient des effets de la pandémie dans divers domaines de la vie. De manière générale, il ressort que les enfants ont souffert d'isolement social lors de la pandémie. Cela a été plus particulièrement le cas des plus jeunes qui avaient un accès restreint à la technologie, augmentant ainsi leur sentiment d'isolement. Il a également été souligné que la communication à distance retire aux échanges leur spontanéité, l'écran étant un obstacle entre les interlocuteurs (Larivière-Bastien, Aubuchon, et al., 2022).

Concernant la scolarité à domicile, une étude conduite en Irlande (O'Sullivan et Clark 2021) met en avant d'autres aspects négatifs comme un niveau élevé de stress, avec une charge de travail accrue. Ces chercheurs soulignent que les parents s'inquiétaient

davantage de l'impact social de la pandémie sur leurs enfants, que de leurs lacunes scolaires, estimant que ces dernières pourraient être rattrapées. L'étude montre aussi que certains jeunes ont éprouvé des difficultés à travailler de manière autonome et à distance. L'école étant un lieu de sociabilité important que ce soit avec les pairs ou avec d'autres adultes (Larivière-Bastien, Aubuchon, et al., 2022), de nombreux jeunes ont souligné que leurs journées étaient plus ennuyantes, et que leur productivité avait diminué par rapport à la période précédant le confinement (Branquinho, Kelly, et al., 2020). De plus en plus d'études documentent les changements dans les compétences acquises par les jeunes pendant leur scolarité obligatoire et les lacunes dans l'apprentissage suite à la crise sanitaire. Il a été constaté aux États-Unis que cette tendance a été plus marquée chez les élèves issus de milieux défavorisés (Colvin et al. 2022). Des études menées en Allemagne montrent aussi que les pertes en ce qui concerne l'acquisition de connaissances des élèves pendant les années de pandémie ont été plus accentuées chez ceux disposant de moins de capital socioculturel, et se manifestant surtout en mathématiques (Schult, Mahler, et al., 2022).

Par rapport aux dynamiques et contextes familiaux, il existe une abondante littérature. Certaines études ont été réalisées pendant la pandémie, et aujourd'hui les résultats d'études longitudinales commencent à être publiés (Cassinat, Whiteman, et al., 2021; Hussong, Benner, et al., 2021; Eriksen, Stefansen, et al., 2024). Ces travaux montrent que la famille peut être à la fois une ressource pour l'adolescent ou un facteur aggravant le stress social (Donker, Mastrotheodoros, et al., 2021). Globalement, ces études concluent que les inégalités préexistantes ont influencé la capacité des familles à faire face au stress induit par la pandémie, mettant en évidence que celles qui se trouvaient déjà en situation précaire ou vivaient des difficultés (statut socioéconomique précaire, exposition au stress préexistante, problème de santé, etc.) ont été plus sévèrement touchées (Hussong, Benner, et al., 2021; Weeland, Keijsers, et al., 2021; Hussong, Midgette, et al., 2022). Plusieurs facteurs pouvant contribuer aux répercussions négatives sont évoqués (Bülow, Keijsers, et al., 2021; Cassinat, Whiteman, et al., 2021; Donker,

Mastrotheodoros, et al., 2021; Eales, Ferguson, et al., 2021; McRae, Overall, et al., 2021; Weeland, Keijsers, et al., 2021; Pedrini, Meloni, et al., 2022), dont la modification des routines, des changements dans les relations dyadiques entre parents et enfants, une plus grande propension des parents à être inquiets ou tristes, l'apparition de comportements inadaptés, ainsi qu'une hausse des problèmes d'internalisation et d'externalisation chez les adolescents et l'augmentation des conflits et de la violence, dans certains cas.

En mettant en évidence les vécus inégaux, cette littérature souligne également que certaines familles ont au contraire connu une situation relativement favorable durant la pandémie. En effet, des bonnes conditions pré-pandémie et un fonctionnement familial harmonieux ont eu tendance à contrer les effets du stress social (Hussong, Benner, et al., 2021; Weeland, Keijsers, et al., 2021). Les familles qui ont vécu la pandémie de manière positive ont surtout apprécié le temps passé ensemble à domicile, voire ont utilisé ce temps pour se ressourcer. Une étude norvégienne a montré que les adolescents issus de milieux familiaux favorisés, tant sur le plan économique que relationnel, ont parfois su tirer parti de la période de confinement pour accumuler des ressources (sport, apprentissage, liens sociaux), se retrouvant ainsi mieux armés post-crise, contrairement aux adolescents de milieux moins favorisés qui ont dû affronter seuls un contexte anxiogène (Eriksen, Stefansen, et al., 2024). Cette étude souligne également que la crise a été plus vulnérabilisante pour les filles que pour les garçons.

Néanmoins, la pandémie n'a pas eu que des effets négatifs sur les familles présentant déjà des facteurs de vulnérabilité. Une autre étude norvégienne portant sur plus de 400 participants a mis en évidence que dans certaines familles marquées par les conflits (médiations dans le cadre d'un divorce, thérapies familiales en cours, par exemple), les enfants se sentaient moins tristes ou énervés qu'avant le confinement (Larsen, Helland, et al., 2022). Les auteurs avancent l'hypothèse des effets bénéfiques du temps passé ensemble, qui a donné l'occasion aux parents d'être plus attentifs à

leurs enfants. En revanche, les enfants avaient des ressentis plus négatifs lorsqu'ils percevaient de l'instabilité familiale.

Dans le domaine de la santé, une étude menée au Portugal durant le confinement note que les jeunes âgés entre 16 et 24 ans ont mentionné des changements dans leurs cycles de sommeil ainsi que dans la variation de leur poids, tout comme une aggravation des problèmes de santé mentale (Larivière-Bastien, Aubuchon, et al., 2022). Ces variations s'expliquent, selon l'étude, par le manque d'activité sportive, une utilisation plus importante des écrans ainsi qu'une augmentation des conflits et de la charge de travail. L'annulation de jalons importants en raison du COVID-19 est identifiée comme une autre cause de la détérioration de la santé mentale chez les adolescents durant le confinement (O'Sullivan, Clark, et al., 2021).

En général, les impacts du confinement liés à la pandémie de COVID-19 sont différents selon les classes d'âges (Schmidt, Barblan, et al., 2021). Une étude quantitative menée dans plusieurs pays d'Europe avec presque 6000 participants met en évidence une augmentation des attitudes provocantes (défiance) et des disputes dans toutes les classes d'âge (Schmidt et Barblan 2021). Cependant, les adolescents âgés entre 11 et 19 ans ont été plus touchés par l'anxiété et la dépression que les enfants plus jeunes. Un faible niveau d'éducation des parents n'a eu un impact négatif que sur les enfants âgés entre 7 et 10 ans. Cela peut s'expliquer par le fait que les parents avec un niveau d'éducation élevé étaient parfois plus inquiets à propos de la pandémie.

L'ensemble de ces études soulignent des répercussions de la crise sanitaire sur les différentes sphères de la vie des jeunes. Elles suggèrent également que la pandémie a rendu plus visibles des inégalités sociales préexistantes, tout en créant de nouvelles affectant différemment les jeunes selon leurs contextes de vie et les ressources qu'ils avaient à disposition. Ces répercussions différenciées méritent d'être étudiées dans le temps en les appréhendant dans l'étude PIRA quatre ans après le début de la crise collective en 2020.

2.2 CADRE THÉORIQUE

Les effets de la pandémie sur les adolescents ayant vécu la période dans des conditions défavorables sont analysés en mobilisant plusieurs concepts empruntés à la perspective du parcours de vie, privilégiée dans cette recherche. La temporalité des changements induits par la crise sanitaire est abordée en deux temps, en considérant d'abord la rupture induite par le semi-confinement, puis les enjeux liés à la sortie de la période exceptionnelle.

2.2.1 PARCOURS DE VIE, VULNÉRABILITÉ ET STRESS SOCIAL

La vulnérabilité, dans la perspective du parcours de vie, est définie comme un manque de moyens, de ressources et de réserves à la disposition d'une personne, ce qui l'expose au risque de subir des effets préjudiciables suite à une transition, soit un passage rapide d'une phase de la vie à une autre, ou un événement « non-normatif », soit un changement non attendu, qui sort de l'ordinaire et qui a une charge négative (maladie, perte d'emploi, divorce, etc.) (Spini, Bernardi, et al., 2017). La perspective du parcours de vie (Elder et Giele 2009) suggère également de s'intéresser aux effets de période, induits par les guerres, les crises économiques ou les épidémies, qui ont des effets négatifs sur l'ensemble de la population, mais aussi plus spécifiquement sur certaines catégories d'acteurs sociaux. Tant les transitions de vie, les événements non-normatifs que les périodes de crise collective sont générateurs de stress social (Spini, Bernardi, et Oris 2017).

La pandémie, abordée dans la perspective du parcours de vie, est assimilable à un choc externe générateur de stress social qui peut être à l'origine de difficultés majeures, en particulier lorsque les individus manquent des ressources pour affronter de telles situations ou que l'ajustement demandé est particulièrement important (un même événement pouvant impliquer des ajustements d'ampleur variable pour différents groupes sociaux). L'instauration de mesures d'isolement destinées à limiter la propagation du

virus de la part des gouvernements (école à domicile, télétravail, etc.) ont bouleversé du jour au lendemain toute l'organisation des rôles sociaux.

Du point de vue sociologique, les rôles sociaux sont des attentes normatives (envers autrui) associées à un statut social particulier, par exemple celui d'adolescent astreint à une période de formation scolaire (ou en entreprise), à une position dans la famille (fils, fille), ou à une position dans un groupe de pairs (Pearlin, 1981). Jouer ces rôles demande des ressources et des compétences, acquises au cours de la socialisation, un processus lent et complexe qui permet aux rôles de s'intégrer progressivement dans la personnalité de chacun. Au cours de leur vie, les individus endossent des rôles différents, reflétant leurs mouvements à travers l'espace social et dans les phases successives de la vie (Levy and Bühlmann, 2016).

Ne pas jouer les rôles sociaux attendus, par choix personnel ou par obligation comme dans le cadre de la pandémie, implique des sanctions, formelles ou informelles, tels que rejet de la part des institutions mais aussi des pairs et de la famille, et finalement de la désaffiliation, s'exprimant par l'isolement et la solitude. Les mesures liées à la pandémie ont exigé des individus qu'ils réajustent de manière significative leur manière de participer au collectif, donc leurs rôles sociaux. Une telle exigence a induit un stress social soudain et persistant. Face à un contexte changeant et inconnu, demandant un ajustement majeur de leurs rôles sociaux, les individus ont en effet été confrontés à de l'incertitude, ce qui a généré du stress et requis la mobilisation de ressources de différents types.

Le concept de « stress social » est utilisé dans la recherche sur les conséquences de la pandémie (par exemple Dos Santos 2020) pour distinguer le type spécifique de stress généré par la réorganisation sociale du stress biologique. L'intérêt porté au stress a une longue histoire dans les sciences sociales. Pearlin et al. (1981) identifient des mécanismes par lesquels un événement, comme la perte d'emploi et les réajustements qui s'ensuivent, peut affecter la santé

mentale de l'individu ; impliquant notamment une redéfinition de ses rôles sociaux, en créant des tensions associées à ces rôles (de parent, de partenaire, de travailleur) en lien avec l'image de soi (maîtrise de soi, perception de contrôle sur les événements, perception de la valeur de soi). Les auteurs soulignent que les tensions associées aux rôles sont centrales dans les liens entre événements de vie et stress. Les événements ne créent pas seulement du stress par la nécessité directe de s'ajuster à eux, mais aussi en aggravant les tensions liées aux rôles sociaux. Diverses sources de stress liées aux rôles sociaux peuvent ainsi être identifiées, telles que la surcharge de rôle, les conflits interpersonnels en lien avec un rôle, les conflits entre différents rôles, l'enfermement dans un rôle, et la restructuration d'un rôle. Il faut également considérer que les individus remplissent plusieurs rôles en même temps et qu'ils peuvent vivre des tensions entre un rôle et l'autre, d'autant plus lorsqu'ils sont en situation de surcharge (voir aussi Pearlin 1989). Un important facteur de stress social tient en effet à la difficulté que les individus éprouvent à jouer les rôles qui leur sont attribués, en lien avec leur participation à différents champs d'activité (la famille, l'école, les groupes de sociabilité, le marché du travail) et à leur position sociale.

La période de la pandémie et les mesures institutionnelles qui l'ont accompagnée ont généré une grande incertitude vis-à-vis des principaux rôles sociaux des individus, avec une remise en question de leurs définitions usuelles à travers l'ensemble de la société. Ces difficultés ont été particulièrement importantes pour les jeunes entrant dans l'adolescence, soit une période de changement de rôles et de statuts déjà déstabilisante en temps normal. Elle exige en effet l'acquisition d'indépendance et d'expérience à travers des interactions avec l'environnement social en dehors du cadre familial et domestique. Ces processus ont été mis à mal avec les mesures de semi-confinement. Dans un environnement social anémique et caractérisé par un niveau élevé de stress social pour l'ensemble de la population, les jeunes ont été confrontés à de multiples questions. Quel rôle scolaire adopter dans le cas d'une école en ligne ? Quel rôle familial tenir dans une situation de vie

commune 24 heures sur 24 ? Quel rôle de pair est attendu quand on ne voit plus ses pairs ou presque ?

Ces enjeux ont été particulièrement affectés par le niveau des ressources dont les jeunes disposaient, elles-mêmes fortement influencées par celles de leurs familles et donc par la manière dont celles-ci ont été à leur tour affectées par la pandémie (Prime et al. 2020). Les mesures de lutte contre la pandémie ont entraîné le transfert au domicile familial de nombreuses activités (école, activité professionnelle, sociabilité) précédemment réalisées dans des espaces tiers. Dans ce cadre, de nombreux phénomènes, tels que la modification des routines, les comportements inadaptés, l'inquiétude et les difficultés d'interaction mentionnées par la littérature, peuvent être compris comme des expressions du stress social généré par cette transformation.

Les stratégies de gestion du stress ou *coping*, apprises et partagées au sein de groupes sociaux, sont de nature variable, incluant des actions visant à modifier la situation pour qu'elle cesse d'être stressante, à annuler la menace, ou à gérer les symptômes du stress. Ces stratégies sont spécifiques aux problèmes rencontrés et dépendent des rôles sociaux affectés par ces problèmes. Pearlin et al. (1981) font notamment la distinction entre le stress associé à des contraintes de vie durables (« *enduring life strains* ») dues à la position socioéconomique dans la structure sociale, que nous appelons ici « stress chronique », et le stress qui survient lors d'événements discrets et imprévisibles (« *the occurrence of discrete events* »). Cependant, les auteurs soulignent également que des événements stressants imprévisibles peuvent générer un stress chronique, notamment lorsqu'ils exacerbent les tensions liées aux rôles sociaux que les individus occupent. Par ailleurs, la présence de stress chronique peut augmenter le risque de vivre un événement stressant imprévisible. La crise collective liée à la pandémie de COVID-19 peut s'assimiler à une source de stress social, issue d'un événement imprévisible, et le fait d'avoir vécu cette situation dans des circonstances peu favorables correspond davantage à la situation de contraintes de vie durables. L'articulation de ces deux formes de stress social – chronique et imprévisible – au moment de l'adolescence

vécue en période de pandémie de COVID-19 est donc au cœur de notre étude.

Partant des multiples incertitudes de rôles induites par la crise sanitaire, l'étude PIRA s'intéresse aux nombreuses difficultés associées aux transformations de la participation scolaire, familiale et sociale durant et après la pandémie pour les jeunes se trouvant en situation de vulnérabilité. Elle porte également sur la capacité de réaction des jeunes, des familles et des différents acteurs qui les entourent, autrement dit sur les différentes stratégies de gestion du stress ou *coping* mises en place.

2.2.2 PHASES D'AJUSTEMENT AU STRESS SOCIAL

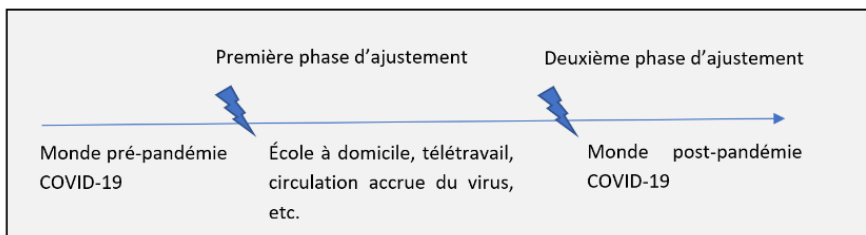
Pour analyser les effets vulnérabilisants de la pandémie de COVID-19 sur les adolescents en prenant en compte les situations de vulnérabilité préexistantes, nous proposons de distinguer les deux transitions collectives qui se sont succédé en l'espace de quelques mois, à savoir l'entrée puis la sortie de la période qualifiée d'exceptionnelle par les autorités. Ces deux transitions ont signifié deux processus d'ajustements à la crise sanitaire.

La première transition collective correspond à l'entrée dans la crise et la période de crise aiguë qui l'a suivie, coïncidant avec le semi-confinement, l'école à domicile, le télétravail, les mesures de distanciation sociale, etc. Elle coïncide avec le premier pic épidémiologique de la pandémie au printemps 2020. La deuxième phase concerne la période de sortie de la phase exceptionnelle, avec la levée des mesures de restriction et le retour progressif vers une « nouvelle normalité ». Cette seconde phase s'est poursuivie sur une période beaucoup plus longue, marquée par divers rebondissements (comme le second pic épidémiologique en automne 2020) et l'adoption de nouvelles mesures (certificats COVID-19, vaccinations).

Ces deux transitions non-normatives représentent des moments clés où les adolescents et les membres de leur famille ont

dû s'adapter à des changements significatifs dans leur contexte de vie (Figure 1). Pendant la première phase, il a été nécessaire de s'ajuster à un contexte complètement nouveau, instable, menaçant, incertain, et en constante évolution. Cette période exceptionnelle a entraîné une importante reconfiguration spatiale et sociale de toutes les sphères d'existence, nécessitant des changements dans les attentes des individus les uns envers les autres et bousculant leurs différents rôles sociaux. La deuxième phase a requis un retour au fonctionnement « hors crise » après des mois en mode exceptionnel, tout en faisant face au stress social chronique suscité par la pandémie et alimenté par de nouvelles inquiétudes et limitations. Au niveau individuel, cette phase a impliqué de composer avec les conséquences de la crise, telles que des retards ou des manques d'opportunités accumulés et/ou des vulnérabilités accrues sur le plan social ou sanitaire. Il a donc fallu sortir de la reconfiguration spatiale et sociale adoptée pendant la période aiguë de la pandémie pour retrouver une organisation plus ordinaire, proche de celle d'avant la pandémie, mais néanmoins marquée par des situations nouvelles et transformées. Cette phase a représenté une deuxième reconfiguration des rôles sociaux des individus. C'est également le moment où certaines conséquences de la première phase sont devenues visibles et se sont manifestées, précisément parce que la période de crise a pris fin et que les individus ont à nouveau pu progressivement reprendre le cours de leur vie.

Figure 1 : Les deux phases de la crise collective



La littérature examinant les répercussions de la pandémie chez les adolescents se concentre principalement sur les conséquences et les difficultés apparues lors de la première phase. Elle ne commence que maintenant à s'intéresser à la deuxième phase, étant donné la nécessité d'attendre plusieurs années pour observer des effets plus persistants. Toutefois, c'est précisément durant cette deuxième phase que certaines conséquences de la crise aiguë se manifestent et deviennent observables. Différentes études soulignent l'importance de distinguer ces deux phases (ou « deux ruptures », ou « deux transitions ») ou pour le moins la nécessité d'utiliser des concepts pour décrire les mécanismes à l'origine de la persistance de certaines conséquences de la pandémie des années après que la phase aiguë soit terminée. À titre d'exemple, Saiz et al. (2021) font la distinction entre la « *situation d'alarme* » et le « *retour à une nouvelle normalité* ». La littérature sur les conséquences de la pandémie dans certains domaines identifie des effets de « *back-log* » (ou l'accumulation de retards dans diverses activités. C'est le cas dans plusieurs domaines, dont l'éducation, avec les conséquences durables des lacunes dans l'acquisition de compétences scolaires chez les adolescents constatées dans de multiples contextes (par exemple Schult et al. 2022), la santé, avec les retards dans les soins et interventions chirurgicales non urgents à rattraper dans l'après-pandémie (Simpson, Gomez, et al., 2023), ou encore l'économie, avec les retards venant complexifier les chaînes de production sur le long terme (Ivanov 2021). Ces mécanismes observés dans plusieurs domaines appellent à analyser comment la deuxième phase est marquée par des chocs secondaires liés aux effets de « retard accumulé » et la nécessité de récupérer de ces chocs.

Les recherches sur la vulnérabilité dans le parcours de vie et l'importance des différentes ressources permettent par ailleurs de souligner qu'il serait erroné de croire que la pandémie a constitué un facteur de stress uniforme à travers tous les groupes sociaux. Diverses études ont en effet montré que l'exposition au stress social varie selon les ressources socio-économiques. Certains

individus voient, en période de crise, leur contexte davantage se transformer que d'autres, et doivent faire face à davantage de stress social. Lorsque l'ampleur du changement qui nécessite des ajustements est plus importante, le stress généré par l'adaptation peut l'être également (Pearlin, Menaghan, et al., 1981). Prenons le cas d'un adolescent ayant son propre ordinateur dans sa chambre, où il effectuait habituellement ses devoirs. Avec la survenue de la pandémie, cet adolescent a pu s'adapter à un changement de son rôle d'élève dans de bonnes conditions. En l'occurrence, le changement est resté limité : il a dû s'adapter à une nouvelle configuration de l'activité de l'apprentissage. En revanche, pour un jeune ne disposant pas d'un ordinateur personnel mais en partageant un dans un espace familial commun comme le salon, le changement de rôle s'est réalisé dans un contexte plus défavorable car moins doté en ressources. Dans ce cas, l'ampleur du changement a été majeure puisqu'il a dû s'adapter non seulement à une nouvelle configuration de l'activité de l'apprentissage, mais également établir de nouvelles règles relatives au partage de l'ordinateur et au besoin de calme dans l'espace familial commun.

Le stress lié à l'ajustement ne varie pas uniquement en fonction de l'ampleur du changement nécessaire. S'adapter à un contexte en mutation en lien avec un événement abrupt spécifique nécessite aussi un « travail » de reconfiguration des rôles (redéfinition des rôles des personnes se trouvant en interaction) nécessitant des ressources. Pour s'adapter, l'individu doit interagir avec son nouveau contexte et expérimenter (Pearlin et al. 1981). L'analyse des réactions des adolescents et de leurs familles à la pandémie, et des conséquences de ces réactions, par rapport aux deux phases d'ajustement, gagne à prendre en considération les différentes sphères de la vie affectées et à les aborder à plusieurs niveaux (chez les adolescents, leurs parents, ou dans les institutions, scolaires notamment).

Une approche configurationnelle (Widmer, 2021), prenant en compte les rôles individuels dans leur multi-dimensionnalité, permet encore de saisir la présence d'« *effets de débordement* » entre différents domaines, en considérant comment les contraintes pesant

sur les ressources impliquent des arbitrages entre domaines. Cette multi-dimensionnalité s'exprime dans la multiplicité des rôles endossés simultanément par les individus. En effet, au quotidien, les individus évoluent au sein de diverses sphères d'existence correspondant aux différents domaines de leur vie (famille, travail, amis, loisirs, éducation...). Ces sphères ont une existence objective, liée au lieu (physique et/ou virtuel) dans lequel l'individu évolue et aux personnes avec lesquelles il interagit en face à face ou via des médias. Elles ont également une existence subjective, liée à l'imagination, à la pensée, et aux projections des individus. Une personne peut se trouver physiquement dans une sphère et mentalement, ou virtuellement, dans une autre. L'importance relative de chacune de ces sphères, qui définit le temps que l'individu alloue à chacune d'entre elles, ainsi que le rythme et l'ordre de transition entre elles sont guidés dans les situations hors crise par certaines normes, habitudes et régularités. Celles-ci sont liées à la phase du parcours de vie dans laquelle se trouve l'individu et aux normes sociales liées à l'âge (Neugarten, Moore, et al., 1965; Settersten and Mayer, 1997), qui définissent les rôles sociaux attendus à chaque étape de la vie. Par exemple, il est attendu que le rôle d'élève occupe une place importante chez les enfants et adolescents. Or, avec le passage à l'école à domicile et au télétravail, une rupture dans les habitudes liées à l'importance relative des rôles s'est manifestée. Des réorganisations spatiales et sociales des principales sphères de la vie, impliquant une réorganisation des différents rôles sociaux dans les routines quotidiennes, ont été nécessaires.

Les pages qui suivent analysent donc les changements dans les rôles sociaux générés tant par l'entrée dans la période de crise collective, que ceux induits par la sortie de cette période. Il s'agit de dégager les différents types de stress sociaux générés par ces phases successives de changement collectif, et de souligner les réactions variables qu'elles ont orchestrées chez les adolescents et leur famille, en relation avec des ressources socio-économiques, familiales ou de santé inégalement réparties.

3. MÉTHODOLOGIE DE L'ÉTUDE PIRA²

L'étude "*Pandémie et Inégalités : analyse des Répercussions chez les Adolescents*" (PIRA) est une étude qualitative exploratoire. Elle a été réalisée entre novembre 2023 et février 2024 auprès d'adolescents et de professionnels dans le canton de Genève. Le premier volet a consisté dans des entretiens qualitatifs semi-directifs réalisés auprès d'adolescents âgés de 14 à 18 ans au moment de l'étude, qui avaient donc entre 10 et 14 ans durant la phase aiguë de la pandémie. L'objectif de ce volet était de recueillir les témoignages directs des intéressés pour comprendre leur vécu et leur expérience subjective via une démarche compréhensive (Pin, 2023). Le second volet a consisté en la réalisation d'entretiens de groupe (*focus groups*) avec des professionnels travaillant en première ligne avec des adolescents de 10 à 18 ans depuis 2020. L'objectif était ici de fournir une vue d'ensemble des enjeux et d'aborder des situations potentiellement difficiles à traiter dans les entretiens avec les adolescents. Dans les deux cas, des échantillons raisonnés ont été recrutés, sur la base des ressources et opportunités à disposition.

L'étude PIRA a reçu l'approbation de la Commission cantonale d'éthique de la recherche suite à un amendement soumis dans le cadre de l'étude SEROCOV-KIDS (ID CCER : 2021 – 01973).

●
² Cette description méthodologique est proche de celle figurant dans le mémoire de master de Paloma Hoarau (2024), engagée comme stagiaire dans l'étude PIRA et ayant utilisé les données du projet.

3.1 LE VOLET "ADOLESCENTS"

Les adolescents devaient avoir entre 14 et 18 ans au moment du lancement de l'étude en 2023 et résider dans le canton de Genève depuis 2020. Afin de cibler les situations de vulnérabilité préexistante ou accrue, différents critères ont été pris en compte lors du recrutement. Les participants devaient disposer de ressources limitées pour au moins l'une de ces raisons : 1) provenir de familles à faible revenu ; 2) vivre dans des familles marquées par des tensions familiales ou des conflits ; 3) avoir un membre de la famille confronté à des problèmes de santé ou à des handicaps. Ou alors, ils devaient se reconnaître comme ayant été affectés négativement par la pandémie.

Recruter des adolescents mineurs pour participer à une étude universitaire présente plusieurs défis. Le plus important est certainement celui de susciter leur confiance (Mack, Giarelli, et al., 2009; Beyer, 2013; Dixon, 2015). S'y ajoutaient des difficultés connues dans le recrutement d'adolescents mineurs ayant traversé la pandémie dans des circonstances difficiles et étant donc potentiellement plus vulnérables. Plusieurs stratégies de recrutement ont ainsi été mises en place :

- **Distribution de flyers** : le contenu résumait l'objectif de l'étude, présentait les critères de vulnérabilité, et invitait les personnes intéressées à se reconnaître dans les critères et à contacter l'équipe de recherche et/ou à scanner un QR code pour fournir leurs coordonnées via un questionnaire en ligne. S'ils avaient moins de 16 ans, ils devaient également renseigner les coordonnées de leurs parents dont il fallait obtenir le consentement. Plus de 750 flyers ont été distribués au sein de structures proposant des activités de loisirs et du soutien individuel et collectif aux jeunes, dans différents quartiers et communes du canton, ainsi que dans des services sociaux municipaux et des points de consultation fréquentés par les parents des adolescents ciblés.

- **Visites dans les centres de loisirs et les centres d'insertion pour jeunes :** au vu des recommandations dans la littérature encourageant à rencontrer les adolescents avant de procéder à l'entretien (Dixon, 2015), les membres de l'équipe de recherche se sont rendues dans divers centres de loisirs ou institutions accueillant des jeunes âgés de 14 à 18 ans, leur proposant une activité permettant de créer un premier lien. Dans un atelier de photo élicitation, un grand panneau sur lequel étaient collées des photos illustrant divers aspects de la pandémie était utilisé pour inviter les jeunes à partager leurs souvenirs de la pandémie (Figure 2). Ils étaient encouragés à évoquer les bons comme les mauvais souvenirs, ainsi que ce qu'ils auraient souhaité voir se dérouler différemment. Ces premiers échanges, menés de manière ludique, ont permis de les informer sur l'étude. L'avantage de cette méthode réside dans sa capacité à initier la discussion grâce au pouvoir évocateur des images (Meyer, 2017). C'est grâce à ces échanges aussi qu'il a été possible d'identifier des jeunes présentant au moins l'un des critères de vulnérabilité retenus, même dans les cas où ils ne se reconnaissaient pas forcément dans ce critère. C'était notamment le cas, lorsque les jeunes évoquaient des aspects tels que : des difficultés liées à la formation scolaire ou professionnelle survenues pendant ou après le confinement; un manque de bonnes conditions pour l'école à domicile ; des conditions de logement inadaptées aux restrictions imposées par le confinement ; la perte d'emploi d'un des parents ; la perte de motivation pour ses loisirs et/ou sa formation ; une vie à la maison difficile pendant cette période ; des inquiétudes pour un proche malade ou pour sa propre santé. Ceux qui étaient intéressés à participer étaient invités à fournir leurs coordonnées pour une prise de contact expliquant l'étude et l'organisation d'un entretien, dans certains cas l'entretien a été mené sur place le jour même.

Figure 2 : Panneau pour l'atelier de photo-élicitation dans les centres de loisirs



Des visites ont été organisées dans sept lieux différents. Le format de l'atelier de photo élicitation a été adapté en fonction des contextes et des publics rencontrés. Certaines visites ont permis de recruter plusieurs participants, tandis que d'autres n'ont abouti à aucun contact, soit parce que peu de jeunes étaient présents à l'activité, soit parce qu'aucun ne répondait aux critères d'âge. Une quinzaine de centres ont été contactés. Cependant la courte durée de l'étude a rendu difficile l'organisation des visites lorsqu'aucun créneau horaire proposé ne convenait aux équipes des centres. De plus, l'accueil a été varié : si certains responsables de ces lieux ont ouvert leurs portes facilement, d'autres ont indiqué avoir d'autres urgences à gérer et trop peu de ressources, ou encore ont évoqué des potentielles craintes ou manque d'intérêt de la part des jeunes fréquentant leurs structures.

- **Recrutement via les professionnels** : divers professionnels, ayant participé au deuxième volet de l'étude (voir la section

suivante) ou faisant partie de notre réseau ont été sollicités pour aider au recrutement des jeunes, soit en distribuant le flyer, soit en facilitant l'organisation de visites dans les centres pour adolescents.

Au moment du recrutement, il était proposé aux jeunes de se présenter à l'entretien accompagnés d'une autre personne si cela leur permettait d'être plus à l'aise. Ils étaient également informés que leur participation était volontaire et qu'ils pouvaient se rétracter à tout moment sans avoir à fournir de justification. Pour encourager le recrutement, un bon d'achat d'une valeur de 10 CHF, valable à la FNAC, leur a été offert. Ceci était mentionné lors du recrutement ainsi que sur les flyers.

Ces stratégies ont permis d'obtenir les contacts de 22 jeunes potentiellement intéressés à participer à l'étude. Parmi eux, 17 adolescents ont été effectivement interviewés entre le 17 janvier et le 14 février 2024.

Le recrutement s'est principalement effectué par contact direct lors des visites dans les centres de loisirs et de réinsertion pour jeunes, ou via le réseau de connaissances et de professionnels, mettant en lumière l'importance de la création d'un lien de confiance pour faciliter le recrutement des jeunes.

Les entretiens ont été conduits par l'une des chercheuses de l'équipe PIRA. Un jeune a souhaité être accompagné par une psychologue lors de l'entretien. Cette dernière, déjà présente sur place dans un centre pour adolescents, n'est restée que durant les premières minutes de l'entretien, avant que l'adolescent ne lui demande de sortir. Dans un autre cas, deux chercheuses étaient présentes lors de l'entretien.

Le formulaire de consentement était signé avant le début de l'entretien. Les responsables légaux des adolescents de moins de 16 ans ont été contactés préalablement pour obtenir leur approbation avant que leur enfant ne signe le document. Les objectifs de l'étude étaient expliqués de manière simple, et des questions étaient posées pour s'assurer que l'adolescent et/ou ses

responsables légaux avaient bien compris toutes les informations (voir Annexe).

L'entretien, portant sur la manière dont l'adolescent et sa famille ont vécu le confinement ainsi que la période qui a suivi, était structuré en trois parties (voir le guide en Annexe). Dans la première partie, les participants étaient invités à évoquer leur situation au moment de la crise sanitaire (école fréquentée, situation familiale, bons et mauvais souvenirs de cette période). La seconde partie se concentrait sur les activités durant le confinement et les différentes périodes qui ont suivi jusqu'à la levée des restrictions sanitaires, les éventuelles difficultés rencontrées (personnelles, familiales, de santé, psychologiques, etc.) jusqu'au moment de l'entretien étaient également abordées. Le cas échéant, les stratégies adoptées pour y faire face, que ce soit par le jeune, sa famille ou des professionnels étaient explorées. Enfin, il était demandé aux jeunes de formuler des conseils à l'intention des adolescents en cas de nouvelle pandémie et d'évoquer ce qu'ils auraient aimé voir se dérouler différemment. L'entretien se terminait par des questions sur le ressenti concernant l'entretien afin de s'assurer que le jeune n'était pas perturbé par la rencontre et avait eu l'opportunité d'exprimer tout ce qu'il souhaitait au sujet de la pandémie.

Le guide d'entretien a été conçu pour encourager le récit spontané des jeunes tout en assurant leur bien-être et en réduisant l'asymétrie qui peut se créer dans la situation d'entretien. Pour ce faire, plusieurs stratégies ont été adoptées :

- Une technique narrative peu directive et les questions ouvertes ont été privilégiées, afin de permettre aux adolescents de contrôler le déroulement de la conversation, conformément aux recommandations de la littérature (Beyer, 2013; Dixon, 2015).
- Les questions ont été révisées par un professionnel en contact régulier avec des adolescents, dans le but de rendre les entretiens compréhensibles pour ce public.
- Une ligne temporelle a été utilisée pour offrir davantage de repères temporels aux participants et faciliter le rappel des

souvenirs de la pandémie, ajoutant un aspect ludique et un support visuel à l'entretien (Adriansen 2012).

- Si des émotions difficiles émergeaient pendant l'entretien sur un sujet sensible, la discussion était interrompue et les chercheuses s'assuraient que la personne était d'accord de continuer (Mack, Giarelli, et al., 2009).
- Les chercheuses impliquées dans ces entretiens avaient une formation spécialisée pour interviewer des personnes vulnérables et des adolescents.
- Une liste d'adresses et de ressources utiles était remise aux participants à la fin de l'entretien, au cas où l'entretien aurait révélé des souffrances passées.

Tous les entretiens ont été réalisés en français, ils ont duré entre 18 et 42 minutes. Ils se sont déroulés dans un lieu choisi par le participant, qui était dans la plupart des cas le lieu de recrutement (centre d'insertion pour adolescents ou centre de loisirs) ou l'université.

Les entretiens ont été enregistrés avec des enregistreurs dédiés, non connectés à Internet. Après chaque entretien, le fichier audio était transféré sur un espace de stockage sécurisé et crypté, fourni par les services universitaires. Chaque entretien a été transcrit intégralement et rendu anonyme lors de la transcription, puis les fichiers audios ont été supprimés. Le logiciel noScribe – qui s'exécute localement, sans connexion internet – a été utilisé pour soutenir la transcription des entretiens. Les caractéristiques des participants sont présentées dans le Tableau 1.

Tableau 1 : Caractéristiques des participants

Sexe	
- féminin	11
- masculin	6
Age	
- 16 ans ou moins	6
- Plus de 16 ans	11
Critères de recrutement (plusieurs pouvant s'appliquer, sauf pour le dernier)	
- Ressources économiques	10
- Famille	7
- Santé	4
- Se reconnaissant comme affecté par la pandémie sans aucun autre critère	3

3.2 LE VOLET "PROFESSIONNELS"

Ce volet a été organisé pour plusieurs raisons. D'abord, il permettait de considérer des situations d'adolescents pour lesquelles la pandémie a eu des conséquences particulièrement graves, c'est-à-dire des circonstances rendant le recrutement direct ou la situation d'entretien difficiles. Ensuite, ces professionnels, en contact avec de nombreux jeunes, ont été considérés comme de bons témoins des tendances globales et des différences entre « avant » et « après » la pandémie, facilitant ainsi la triangulation des analyses basées sur les récits des adolescents. Enfin, le recours à des focus groups a permis de vérifier si les constats des professionnels étaient isolés ou partagés entre eux d'une part, et si leurs constats corroboraient ou divergeaient, sur certains points, de ceux des jeunes d'autre part.

Pour être recrutés dans l'étude, les professionnels devaient travailler en contact direct avec des adolescents dans le Canton de Genève. Dans certains cas, les adolescents vulnérables constituaient leur seul public, alors que d'autres étaient en contact avec tous les publics jeunes mais se focalisant surtout sur les

adolescents vulnérables. Ils devaient exercer la même fonction depuis au moins mars 2020 et parler couramment le français³.

Le choix des structures à contacter pour le recrutement des professionnels visait à couvrir les situations de vulnérabilités liées au contexte économique, familial ou à des problèmes de santé de l'adolescent ou d'un membre de sa famille. L'objectif était de recruter des professionnels exerçant comme psychologues, psychiatres, pédiatres, travailleurs sociaux, éducateurs, infirmiers scolaires, assistants sociaux, ainsi qu'enseignants. Ils ont été recrutés à travers notre réseau, par effet boule de neige, et en contactant les directions de certaines structures (principalement des institutions ou associations). Il a été demandé à celles-ci d'identifier des professionnels de terrain répondant aux critères de l'étude. Des informations sur les objectifs de l'étude et une copie du formulaire de consentement étaient envoyées lors du recrutement (voir Annexe). Le formulaire de consentement assurait l'anonymat des participants et les engageait à préserver l'anonymat des jeunes mentionnés lors du focus group.

Dans une première partie du focus group, les participants étaient invités à partager leur perspective quant à l'impact de la pandémie sur les adolescents socialement vulnérables, à identifier les ressources essentielles, à souligner les circonstances ayant pu aggraver des situations spécifiques, et à déterminer les besoins passés et futurs. Lors de la deuxième partie, il leur était demandé de présenter le cas d'un jeune ayant vécu un parcours particulièrement difficile en lien avec la pandémie. Ces présentations de cas respectaient l'anonymat des jeunes concernés, partageant des



³ Deux des quatre professionnels ayant participé au premier focus group « test » ne répondaient pas entièrement aux critères de sélection. L'un n'était pas en contact direct avec des adolescents pendant la pandémie (ayant commencé à travailler après), et l'autre travaillait dans un canton limitrophe. Les témoignages de ces deux participants n'ont donc pas été inclus dans l'analyse, bien que leurs récits concordent avec ceux des autres professionnels.

informations ne permettant pas leur identification (voir le guide en Annexe).

Quatre focus groups d'une durée de deux heures, regroupant entre 3 et 5 professionnels chacun, ont été réalisés entre novembre 2023 et janvier 2024. Trois professionnels ne parvenant pas à se libérer pour un focus group ont été interviewés par téléphone. Ceci a permis de recueillir au total les témoignages de 20 professionnels (Tableau 2).

Les focus groups ont été enregistrés avec des enregistreurs dédiés, non connectés à Internet. Le fichier audio était ensuite transféré sur un espace de stockage sécurisé et crypté fourni par les services universitaires. Chaque focus group a été transcrit intégralement et rendu anonyme lors de la transcription, puis les fichiers audios ont été supprimés.

Tableau 2 : Caractéristiques des professionnels

Occupation	Modalité
Éducateur spécialisé, avec des enfants entre 7 et 13 ans ayant des besoins spécifiques	Focus group (test)
Enseignante en secondaire II	Focus group (test)
Enseignante en secondaire II	Focus group (test)
Travailleur social hors mur, avec des jeunes de 12 à 25 ans	Focus group (test)
Travailleur social hors mur, avec des jeunes de 12 à 25 ans	Focus group
Responsable d'un centre proposant une mesure d'insertion FO18	Focus group
Éducatrice travaillant dans un centre proposant une mesure d'insertion FO18	Focus group
Psychologue, psychothérapeute, avec des adolescents souffrant de dépression	Focus group
Enseignante en secondaire II	Focus group
Éducateur travaillant dans un centre proposant une mesure d'insertion FO18	Focus group
Travailleur social hors mur, avec des jeunes de 12 à 25 ans	Focus group
Enseignant au cycle d'orientation	Focus group
Travailleur social hors murs, avec des jeunes de 12 à 25 ans	Focus group
Psychologue, psychothérapeute, thérapeute de famille	Focus group
Enseignante à l'école de commerce	Focus group
Assistante sociale travaillant dans la protection des mineurs	Focus group
Psychologue dans une association	Entretien téléphonique
Éducatrice dans une association	Entretien téléphonique
Infirmier en pédopsychiatrie	Entretien téléphonique

3.3 LE DESSIN D'ANALYSE

Les transcriptions anonymisées des focus groups et des entretiens avec les adolescents ont été analysées à l'aide de différentes stratégies. Dans une première étape, les récits de chaque jeune impliqué ou mentionné par les professionnels ont été reconstitués

chronologiquement, ce qui a permis de rassembler 35 trajectoires d'adolescents pour l'analyse.

Ensuite, à l'aide du logiciel Atlas.ti, une analyse thématique a été réalisée sur l'ensemble des récits. Celle-ci a été conduite en examinant séparément les transcriptions des volets adolescents et professionnels, mais aussi en les analysant conjointement, afin de viser une triangulation des expériences rapportées. Cette méthode a permis d'identifier les thèmes les plus saillants et ceux pour lesquels nous avons atteint une certaine saturation (c'est-à-dire le point où la collecte de nouvelles données cessait de produire de nouvelles idées ou de révéler de nouveaux aspects). Cette démarche a mis en lumière les aspects et domaines les plus évoqués dans les différents récits. Dans le chapitre suivant, les résultats sont présentés de manière thématique en combinant les constats des jeunes et des professionnels, quelques cas spécifiques sont également mis en avant sous forme d'encadrés, dans ce cas des pseudonymes ont été attribués aux jeunes dont le parcours est décrit.

4. RÉSULTATS

Les analyses montrent comment la pandémie a affecté la vie et le bien-être des adolescents via des changements de rôles sociaux dans plusieurs domaines, notamment la scolarité, la vie familiale, la vie sociale et les loisirs, ou encore l'utilisation des écrans et les réseaux sociaux. Les difficultés rencontrées pour chacune de ces sphères de la vie sont abordées en distinguant les deux transitions de la crise collective et en présentant les transformations des rôles sociaux au cours du temps. Ensuite, quelques éléments transversaux aux différents domaines sont mis en avant. Le chapitre se termine sur les conséquences de la pandémie de COVID-19 en matière de santé mentale et les difficultés émotionnelles rencontrées par les jeunes.

4.1 PARCOURS SCOLAIRE

Un ensemble de circonstances a conduit les jeunes à éprouver des difficultés sérieuses en lien avec les ajustements requis par la scolarité à domicile, impliquant une reconfiguration spatiale et sociale de l'enseignement. Ces circonstances ont entraîné des lacunes scolaires, des dynamiques de décrochage, un désinvestissement ou encore une perte de motivation.

4.1.1 L'ÉCOLE À DOMICILE

Au moment de l'entrée dans le confinement, les récits mettent en évidence l'importance des ressources à disposition des familles et les défis des transformations du lien entre élèves et enseignants.

Le manque d'équipements tels que des ordinateurs, des imprimantes, et une connexion Wi-Fi fiable, mais aussi l'absence d'espaces adéquats au sein du domicile permettant aux enfants de se consacrer à leurs études sans interruptions ni distractions de la part d'autres membres de la famille, ont joué un rôle majeur dans les capacités d'adaptation à la reconfiguration spatiale et sociale de l'enseignement. Dans certains cas, ces ressources étaient complètement absentes, tandis que dans d'autres, elles étaient disponibles mais en quantité insuffisante, provoquant une source de stress supplémentaire pour les familles, ses membres devant partager ces moyens limités. Le rôle de ces contraintes matérielles et sociales des familles a également été souligné dans les études du SRED (Brüderlin, Cecchini, et al., 2020).

Les témoignages de jeunes illustrent comment ces difficultés les ont empêchés de suivre l'enseignement à distance, par exemple : *« J'ai rien fait. En fait, je n'arrivais pas à me dire que si je faisais ça, j'allais... Enfin, si je ne faisais pas, j'allais prendre du retard et tout. Alors que mes profs, ils m'envoyaient des mails "devoirs non faits", et même qu'on partageait une tablette pour tout le monde [8 frères et sœurs]. Je crois que j'ai fait un devoir, je m'en souviens. J'ai fait vraiment un devoir »*. D'autres ont évoqué la nécessité de quitter leur domicile pour trouver le calme nécessaire à l'écoute et à la concentration pour les cours.

Les témoignages des professionnels, appuyant ces constats formulés par les jeunes, confirment que ces enjeux étaient particulièrement prononcés dans les familles économiquement défavorisées. Les professionnels ont aussi mis en évidence des problèmes liés au décalage entre les instructions données aux jeunes et à leurs familles et la réalité des équipements disponibles chez eux. Les consignes des enseignants présupposaient une situation idéale, mais rare dans les faits, comme l'a exprimé ce professionnel : *« Dans une situation parfaite, où chaque enfant à sa chambre, avec son ordi, avec une connexion Internet stable, oui, aucun souci. Mais ce ne sont pas les conditions qu'on a. Et j'avais vraiment cette impression que les consignes qu'on nous donnait, les moyens qu'on nous donnait, c'était dans cette configuration idéale. Et que les difficultés n'étaient absolument pas prises en compte »*. Cette situation a conduit certains professionnels, qu'ils soient

enseignants ou travailleurs sociaux, à s'investir en dehors de leurs heures de travail et rôles institutionnels, pour fournir l'équipement nécessaire à l'enseignement à domicile au plus grand nombre possible parmi les adolescents qu'ils suivaient.

Le rôle des parents en lien avec les attentes quant à l'investissement dans l'éducation de leurs enfants a lui aussi dû être redéfini avec la scolarisation à domicile. L'injonction à un plus grand investissement de leur part est apparue, alors que tous n'avaient pas les conditions leur permettant une telle présence. Certains se trouvaient déjà en situation de surcharge de rôles dans d'autres domaines. De plus, ceux qui pouvaient moins aider leurs enfants étaient plus souvent aussi ceux ne pouvant pas offrir à leurs enfants l'équipement et les espaces adéquats à domicile, menant ainsi à une « double difficulté ». Ceci a été constaté par des professionnels : « *C'était vraiment, vraiment galère de faire cours à distance. Il y a plein d'élèves qui n'arrivaient pas du tout à gérer des fonctionnalités assez basiques. Et c'est ceux qui sont déjà défavorisés. Les parents n'ont plus un ordinateur, n'ont pas les compétences, et ça a accentué cette difficulté d'accès à l'école. Et ceux qui ont les connaissances, ont les compétences, ont les moyens d'avoir un ordi par enfant. Ça s'est vu vraiment... Déjà, pendant le confinement, qui participait, qui a décroché tout de suite, qui a décroché assez rapidement, qui n'a pas décroché* ». Pour certains professionnels, l'institution scolaire n'a pas suffisamment pris en compte ces variations. Par conséquent, ces mécanismes qui ont plus lourdement pénalisé les familles défavorisées ont contribué à l'exacerbation des inégalités sociales.

Par ailleurs, la reconfiguration de l'apprentissage a entraîné des changements majeurs dans les stratégies d'apprentissage, le cadre pédagogique, l'articulation du rôle d'enseignant et celui d'élève, ainsi que le lieu d'apprentissage, un ensemble d'éléments bouleversant l'expérience éducative des élèves. De nombreux jeunes interviewés ont interprété les difficultés liées à ces changements de rôles et de contexte en termes de frustration concernant les dysfonctionnements de l'école à domicile, illustrés par ce témoignage : « *Ils [les enseignants] faisaient des appels vidéo pour expliquer, mais c'était galère. C'était à distance et en plus, je n'avais pas beaucoup de wifi, ça*

ne marchait pas bien. Il y a tout qui ne marchait pas bien. J'étais sur une tablette, la tablette ne marchait pas bien. Et il y avait les élèves de la classe qui foutaient la merde dans l'appel. Franchement, c'était galère, la pauvre prof ». Cette reconfiguration a conduit certains élèves à questionner l'utilité de poursuivre un enseignement à distance émaillé de tant de problèmes techniques.

Un autre aspect mis en avant par certains jeunes concerne la réduction notable de l'intensité du travail scolaire, comme évoqué par cette adolescente : *« En tout cas, nous, il n'y avait pas vraiment de trucs. Enfin, les profs, ils ne donnaient pas de devoirs ou de travaux à faire chez nous. Je me souviens que le seul truc que j'ai eu à faire pendant les vacances, c'était le prof de gym qui nous avait donné des exercices à faire. Mais sinon, on n'avait rien eu à faire. [...] Ouais, c'était une pause »*. Cette diminution des tâches scolaires reflète les défis rencontrés par les enseignants eux-mêmes confrontés à la restructuration de leur propre rôle, les obligeant à adapter leur pédagogie à l'environnement d'apprentissage à domicile et au contexte incertain.

La transition vers un apprentissage à domicile a de fait posé le problème de l'adaptation à un nouvel environnement moins propice à l'étude, marqué par l'absence de l'ambiance de classe et de la motivation apportée par la présence physique des autres élèves. L'apprentissage à domicile a rendu la concentration plus difficile pour certains d'entre eux, face aux nombreuses alternatives non contrôlables par l'institution scolaire. Ils l'ont exprimé en ces termes : *« Donc, la plupart du temps, je m'endormais, franchement. »,* ou : *« L'école, c'était assez dur, parce que ça nécessitait d'avoir, genre, une sorte d'autonomie et d'avoir la discipline un peu seule, mais quand on a 12 ans, 10 ans ou 11 ans, on n'a pas trop envie de faire les devoirs et on est à la maison, on reste sur nos téléphones, on regarde des séries, des films et tout »*. On peut encore mentionner cette expérience : *« Quand t'es devant un écran, tout le monde sait, t'as juste envie d'aller sur Google ou je sais pas, Insta ou je sais pas, un truc plus intéressant que le cours de maths ou de physique [...] Et puis franchement, les explications qu'ils donnaient... les fiches de théorie... et moi, je comprenais rien parce qu'il y avait trop de texte. Et moi, j'ai besoin de quelqu'un qui explique »*.

En outre, l'absence de suivi et d'évaluations régulières a pu donner l'impression aux élèves que l'école à domicile était optionnelle, remettant en cause une des dimensions fondamentales du rôle d'élève, à savoir le caractère obligatoire de la participation à l'institution scolaire. Des témoignages illustrent cette perception d'un manque de formalité et d'obligation : *« L'école à la maison on ne l'a pas trop faite. [Rigole] Parce qu'ils ne notaient pas vraiment les présences. Ils notaient les présences que dans quelques cours. Même pas. Ce n'était pas super clair. C'était un peu bizarre de s'inscrire sur l'ordinateur »* ou : *« On savait qu'en fait, il n'allait plus y avoir aucune note là-dessus. Franchement, ça n'avait plus aucun sens, ça n'avait aucune utilité pour moi »*.

La distance physique a rendu difficile la remise à l'ordre par les enseignants des élèves qui déviaient leur attention vers d'autres activités non liées à l'apprentissage, tâche normalement inscrite dans le rôle d'enseignant et permettant de donner un cadre en classe, comme évoqué par un jeune : *« Ils vont rien faire les profs s'ils voient que je ne travaille pas, alors que si je suis en cours, ils m'engueulent et tout. Mais là, j'étais derrière un écran »*. En outre, la redéfinition des rôles s'est faite en interagissant avec les camarades de classe par « effet de groupe » et le nouveau rôle d'« élève » a parfois été interprété par les jeunes dans le sens d'un moindre investissement : *« Pour moi, c'était comme des vacances, parce qu'il y avait quand même du travail en ligne, mais personne ne le faisait »*. Cela alors que la réinterprétation du rôle d'élève par les professionnels et les institutions comptait tout de même sur un certain investissement des jeunes. La compréhension du confinement comme une période de vacances et « normalisée » parmi les jeunes a été associée à une dynamique de décrochage scolaire par les professionnels et l'institution, comme souligné dans l'étude du SRED (Brüderlin, Cecchini, et al., 2020). Il s'agit là d'un conflit dans l'interprétation du nouveau rôle d'élève, qui a pu générer un stress social important, et dont les élèves se sont rendu compte ultérieurement.

Pour les professionnels, les défis issus de la remise en cause de leur rôle usuel étaient considérables, car le système éducatif n'avait pas anticipé un fonctionnement entièrement à distance. La crise s'est imposée soudainement, nécessitant une adaptation rapide

sans préparation préalable ni stratégies bien définies. Selon les professionnels rencontrés, ces défis se sont avérés particulièrement prononcés pour accompagner les élèves nécessitant un soutien et une structure accrus, notamment ceux moins autonomes ou dont les parents n'étaient pas en mesure de fournir l'aide attendue.

Cependant, l'apprentissage en ligne n'a pas présenté de difficultés pour tous les élèves. Pour certains, cette forme d'intégration scolaire s'est avérée plus adaptée, que ce soit selon leur propre avis ou celui des professionnels, et ceci pour diverses raisons. Cela concerne particulièrement les élèves qui subissaient du harcèlement, ceux éprouvant des phobies scolaires ou des problèmes d'anxiété sociale, d'exclusion ou d'isolement préexistants, ainsi que certains élèves ayant des troubles de l'apprentissage ou des besoins spécifiques, tels que le TDAH, le TSA, ou la dyslexie. Pour ces jeunes, remplir le rôle d'élève avant la pandémie, constituait déjà un stress chronique. L'école à domicile leur a permis paradoxalement de remplir plus facilement leur rôle d'élève. Quelques jeunes ont ainsi partagé leurs expériences positives, soulignant les bénéfices de l'enseignement à domicile. Parmi eux, une adolescente qui a été victime de harcèlement a trouvé dans l'apprentissage à domicile « un refuge » loin de ces sources de stress : « *Franchement, en première année du cycle, je n'aimais pas vraiment l'école. Je sortais de l'école de primaire, et à l'école de primaire, j'étais un peu... Enfin, j'étais harcelée un peu, à cause de [mentionne un trait physique]. Et du coup, en première année, ça s'est bien passé, mais j'avais peur quand même. Donc j'étais assez heureuse que ce soit le confinement* ». Un autre jeune vivant une certaine forme d'anxiété sociale a indiqué que : « *moi j'avais peur d'aller au cycle quand je suis sorti de l'école primaire, j'avais ultra peur et tout. Et du coup, ça m'a un peu arrangé que je n'aie pas trop au cycle* ». Les jeunes confrontés à des transitions usuelles en matière de formation ont donc pu dans certains cas être soulagés du stress associé au changement d'établissement.

Les témoignages des jeunes en ce sens concordent avec ceux des professionnels, comme exprimé par ce travailleur social : « *dans une dynamique un peu plus positive de jeunes, c'est plutôt ceux qui n'étaient pas à l'aise à l'école, soit à travers les fameuses questions de phobie scolaire,*

ou plutôt avec des profils un peu particuliers, on va dire, du déficit du trouble de l'attention, avec hyperactivité ». De même, certains professionnels ont souligné les avantages de l'enseignement avec de petits groupes pour les enfants de travailleurs de première ligne qui continuaient à fréquenter l'école.

Cas de Mat⁴ rapporté par un travailleur social

Mat, un jeune au parcours singulier, a vécu la période de confinement et l'expérience de l'école en ligne comme une expérience libératrice. Habitué à être la cible de moqueries à l'école pour sa tendance à se perdre dans ses pensées, la pause forcée du rythme scolaire habituel lui a offert l'espace nécessaire pour suivre son propre rythme, avec moins de pression. Dans ce cas, la moindre pression sociale à la conformité de rôle a permis à un individu vivant dans une situation de liminalité normative de se réadapter.

Loin de l'environnement scolaire où il se sentait souvent marginalisé et incompris, il a gagné en assurance en découvrant son fonctionnement en lien avec l'apprentissage. Cette période de confinement a ainsi agi comme un catalyseur, lui permettant de se voir sous un jour nouveau, de s'apprécier davantage et de reconnaître la valeur des moments partagés avec sa famille. Cet épisode de sa vie, loin d'être perçu comme une contrainte, est devenu une source d'inspiration et de réconfort, marquant un tournant significatif dans son parcours personnel et émotionnel.

Cas de Lucas rapporté par un enseignant du secondaire

Lucas, un apprenti qui a vécu des moments très difficiles, notamment des tentatives de suicide quelques années avant la pandémie, a étonnamment bien vécu le confinement du point de vue de l'enseignant qui le suit. Cette période lui a offert une opportunité inattendue de réadaptation, en lui permettant un retour progressif à l'école sans la pression de devoir réussir, performer et rattraper ses cours. L'approche flexible adoptée par ses

●
⁴ Pour protéger l'identité des jeunes, des pseudonymes ont été utilisés. Les noms qui apparaissent dans ce document ne sont donc pas leurs véritables prénoms.

enseignants durant cette période, caractérisée par une tolérance accrue quant à sa présence, a contribué à sa pleine réintégration scolaire. Grâce à cette souplesse, rendue possible par le contexte de la pandémie et par l'école en ligne, Lucas a pu poursuivre sa formation et réussir son année. Le confinement s'est donc révélé être une période de répit pour lui, marquant le début d'un renouveau de sa prise de rôle.

« En fait il a continué à venir comme il voulait et en fait il est toujours en formation quoi, alors ses problématiques ne se sont pas toutes résolues, loin de là, mais ça lui a permis de faire un retour à l'école adapté. Lors de la rentrée 2020, ça ne nous posait pas de problème si un jour il venait pas ou si il venait pas pendant une semaine. [...] Il a été évalué et il a quand même passé son année ».

L'entrée dans la crise collective et la transition vers l'éducation en ligne ont donc constitué une période éprouvante, ayant exacerbé les inégalités existantes et mis en avant des défis significatifs dans le maintien de l'engagement scolaire, par la multiplication des lacunes et retards scolaires particulièrement pour les élèves issus de milieux défavorisés. Certains élèves ont cependant trouvé des conditions d'apprentissage plus adaptées à leurs situations de marginalité scolaire antérieure à la pandémie et ont donc pu en tirer des bénéfices.

4.1.2 LE RETOUR À L'ÉCOLE

Un certain nombre d'adolescents a vécu de manière positive le retour à l'enseignement en présentiel, même s'il ne s'agit pas d'une majorité dans l'échantillon de l'étude. Cela a été particulièrement le cas pour les adolescents dont les parents avaient restreint les sorties par crainte de la contagion ou des jeunes considérés « à risque » en raison de leur propre santé, ou dont un ou des membres de la famille était vulnérable ce qui les a conduits à poursuivre l'enseignement en ligne plus longtemps que les autres. Ces jeunes, qui se sont retrouvés fortement isolés, ont bénéficié significativement de la reprise scolaire, créant un espace de socialisation

important en dehors de la sphère familiale. De même, pour certains jeunes moins autonomes, notamment ceux en situation de handicap, la réintégration dans les structures habituelles et la reprise des routines ont eu un impact particulièrement positif, comme exprimé par cet éducateur spécialisé : *« la grande majorité de mon public vient de milieu précaire, migration, précarité, addiction aussi, et pour la plupart des enfants, le retour à l'école a été extrêmement bénéfique parce que j'imagine, c'est une supposition que le public plus grand, de 16 et plus, a une certaine liberté, une certaine marge d'action qu'un enfant de 8 ans, 12 ans n'a pas forcément, en termes de sorties, d'être dehors. Et pour beaucoup d'enfants, l'expérience du confinement a été assez traumatisante. J'ai le souvenir d'une de mes élèves qui avait des difficultés respiratoires, dont la mère ne la laissait même pas sortir sur le balcon. Pendant deux mois elle était enfermée, le retour c'était vraiment une bénédiction pour elle, ça a été un soulagement »*. Ainsi, la deuxième transition, de sortie de crise, a été vécue parfois, mais pas toujours, et c'est à relever, de manière positive.

Dans certaines situations, la sortie de la crise a été suivie par des évolutions positives, la crise ayant permis d'éviter des vulnérabilités. C'est le cas par exemple des jeunes qui avaient des résultats scolaires très médiocres, et qui sans l'annulation ou l'assouplissement des évaluations, ou les exceptions parfois mises en place, n'auraient pas obtenu leur diplôme, alors qu'ils avaient des capacités leur permettant d'exercer un métier pour lequel la réussite scolaire n'est pas un prérequis indispensable. Ces situations, qui représentent des exceptions, comportent cependant des aspects moins positifs, puisque certains jeunes ont fait part des « bruits » selon lesquels les employeurs, conscients de ces circonstances exceptionnelles, pourraient avoir des attentes plus élevées envers les jeunes diplômés pendant la période de la pandémie.

Cas d'Elena rapporté par une enseignante du secondaire

Durant le confinement, Elena, une élève en deuxième année d'ECG, ayant déjà redoublé sa première année, se trouvait dans une situation critique : elle ne pouvait pas se permettre d'échouer une seconde fois, sous peine de devoir quitter l'ECG. À cause de la pandémie, seuls les résultats du premier semestre ont été pris en compte, ce qui, dans des circonstances normales, aurait signifié la fin de son parcours à l'ECG. Toutefois, au vu du contexte de la pandémie, elle a obtenu une dérogation lui permettant de redoubler sa deuxième année, malgré d'importantes difficultés liées notamment à une dyslexie.

Grâce à cette chance supplémentaire et à une adaptation de ses conditions d'apprentissage durant la pandémie, elle a réussi à passer en troisième année, puis a profité de la possibilité de redoubler l'année de certification. Finalement, elle a obtenu son certificat de l'ECG, un accomplissement rendu possible par les circonstances exceptionnelles de la pandémie. Ce succès lui a permis de s'inscrire en formation pour devenir éducatrice de la petite enfance, marquant une issue positive à son parcours scolaire.

Cependant, pour les jeunes n'ayant pas réussi à garder une continuité dans leur travail scolaire lors de la période de l'école en ligne (et d'autant plus donc, ceux issus de familles vulnérables), entraînant des lacunes significatives, des difficultés à long terme se sont souvent mises en place. L'impact des lacunes accumulées n'a pas été immédiatement perçu comme préjudiciable, surtout du point de vue des jeunes. Ce n'est qu'au retour en classe qu'ils ont réalisé l'ampleur des conséquences de la période de crise, constatant le décalage entre ce qui était attendu de leur part pendant le semi-confinement et, lors du retour en classe, ce qu'ils avaient effectivement accompli. Pour certains cette reprise a été éprouvante, le nouveau script de rôles venant de l'école post-pandémie leur faisant comprendre qu'ils étaient en situation non seulement de manque de progression mais, pour certains, également de régression. Des difficultés à suivre le rythme attendu d'eux et à garder la

motivation au vu du décalage d'interprétation à propos de leur rôle pendant la pandémie ont également été observées.

Une adolescente l'a décrit ainsi : *« Au début c'était bien, on s'est dit, il n'y a pas d'école on s'amuse comment on peut. Mais après... on a perdu un peu tout ce qu'on avait avant et on ne s'entraînait plus du tout. Et quand on a dû revenir à l'école c'était un peu compliqué ... on a perdu le rythme de travail, les langues et tout ça. C'est un peu compliqué les langues déjà pour moi, alors avec... moins d'école, encore plus compliqué. Mon niveau a baissé je trouve. Même en gym »*. Le constat des déficits dans l'acquisition de connaissances et compétences n'est pas le seul problème. Les adolescents ont non seulement dû rattraper leurs lacunes, mais aussi dû acquérir de nouvelles connaissances, ce qui les a obligés à travailler à un rythme très soutenu dans la période post-pandémie, et cela, après avoir adopté des habitudes de travail scolaire plus relâchées, voire avoir perdu l'habitude de travailler régulièrement, comme cela a été mentionné : *« Déjà je n'avais pas pu travailler bien en 9ème au confinement et en plus je m'étais relâché à mort »*.

Certains jeunes ont exprimé s'en vouloir de ne pas avoir pris au sérieux la nécessité de travailler pour l'école au moment du confinement, mais ont également constaté a posteriori qu'ils étaient alors plus jeunes, moins matures et plus influencés par des effets de conformisme au groupe de pairs. D'autres ont regretté que le programme scolaire ait été à tel point allégé malgré leur envie d'apprendre. Une jeune a regretté a posteriori le fonctionnement durant la période de confinement : *« Chaque jour il n'y avait pas de cours. C'était absolument normal comme si on était en vacances. Ce que je trouvais dommage c'est ça, qu'on n'a pas pu apprendre d'autres choses, des choses qui étaient dans le programme de la première année. Et qu'en deuxième année, donc quand on est sortis du confinement, on ne savait pas comment faire »*.

Les professionnels ont ajouté que des lacunes non comblées ont engendré de nouvelles lacunes au fur et à mesure de la progression dans le programme scolaire. En effet, les enseignants ont dû avancer dans le programme selon les scripts institutionnels de leurs rôles. Ainsi, les problèmes ont pu s'aggraver plutôt que disparaître ou rester stables, comme indiqué par cette enseignante :

« Ils ont un retard scolaire qui est effectif, qui est clairement un retard de trois mois scolaires. Sauf que, quand on réalise que les élèves n'ont pas compris un nouvel enseignement, on se rend compte "ah, les bases étaient enseignées en avril 2020, quel hasard", et c'est clair que ces lacunes... C'est-à-dire, on a un enseignement qui se construit en pyramide, donc c'est vrai que s'il nous manque un bloc on ne le voit pas dans l'année mais c'est 3 ans après, quand on essaie de construire... qu'on le réalise ». Ces propos soulignent des conséquences de la période de crise qui affectent les trajectoires scolaires à moyen terme, voire qui vont créer du stress chronique dans le parcours de ces jeunes à plus long terme.

Les enseignants ont également relevé que le fait de devoir rattraper des lacunes a pu contribuer à la démotivation des jeunes dans cette deuxième phase, car ils ont parfois interprété l'injonction à devoir rattraper les lacunes individuellement, dans leur temps libre, comme une punition alors qu'ils venaient de traverser le confinement dans une situation de vulnérabilité et espéraient davantage de compréhension et de solutions collectives. Les élèves n'ayant pu garder le rythme à la maison se trouvaient souvent face à des injonctions considérées comme culpabilisantes de la part des enseignants, comme relevé par ce professionnel : *« oui il faudrait que vous révisiez ça, vous savez il y a parcours individualisés, vous allez pouvoir revoir les bases en anglais, en français, en maths ».* Les jeunes ont été surpris par ces demandes, comme cette adolescente qui n'avait quasiment pas suivi l'école à domicile car elle est issue d'une large fratrie et un de ses parents est malade : *« les profs n'ont pas trop compris à la rentrée. "C'est fini, tout va bien on n'est pas morts il faut reprendre", "allez hop !"'. Ils s'attendaient beaucoup trop... de tout ce qu'on n'a pas pu rattraper ».* Une autre adolescente a évoqué avoir dû gérer le décès de son grand-père en même temps que la reprise des cours et des examens, ce qui a représenté une période particulièrement difficile pour elle.

Certaines inégalités sociales ont également influencé les stratégies possibles pour les adolescents et leur famille face aux lacunes scolaires cumulées. Certains, soutenus par les ressources économiques et culturelles de leurs parents, ont pu bénéficier d'une aide familiale ou de répétiteurs, tandis que d'autres ont dû affronter

seuls ces difficultés avec des stratégies plus fragiles, par exemple ce jeune qui était déterminé à rattraper son retard malgré un manque d'équipement pour l'école à domicile. Néanmoins ses efforts ont été compromis par une rupture amoureuse, le démotivant complètement : *« J'étais prêt à me rattraper, mais après une déception amoureuse, j'ai tout laissé tomber »*. Dans certains cas, les enseignants n'ont eu d'autre choix que de faire redoubler les élèves, ce qui a pu être mal vécu, même si cela leur a permis de revoir le programme et compenser leurs lacunes.

En d'autres termes, face à des injonctions institutionnelles considérées comme élevées, continuer de jouer le rôle d'élève a été difficile pour certains jeunes dans l'après-pandémie. Ce ne sont pas tant les attitudes des enseignants qui ont pesé sur la vie des adolescents – au contraire les enseignants et les psychologues scolaires ont souvent été cités comme des soutiens significatifs –, mais plutôt le niveau général d'exigences qui était attendu. Les professionnels ont eux aussi mentionné ces attentes, expliquant qu'elles ont pu engendrer chez certains adolescents un sentiment de non-reconnaissance, susceptible de déclencher une démotivation subséquente : *« les échéances et les exigences qui tombent comme d'habitude, avec des élèves qui vont moins bien, avec les situations financières compliquées des familles... j'avais des élèves qui devaient travailler, parce qu'il faut manger, il faut payer un loyer, et puis, il faut rattraper le programme, il faut passer des examens pour le certificat, "vous allez faire comme d'hab". [...] Du coup, pour la motivation, les élèves ont parfois eu l'impression de ne pas avoir été pris au sérieux "ils nous demandent la même chose, on ne prend pas nos difficultés en compte" »*.

Presque tous les professionnels ont observé une augmentation de l'absentéisme depuis la reprise de l'école en présentiel. Ils expliquent cette tendance par le fait que les jeunes auraient incorporé l'idée, suite à la pandémie, que l'école est devenue optionnelle. Un éducateur résume bien ce phénomène : *« Une autre chose aussi assez incroyable, c'est la déscolarisation des enfants. Il y a beaucoup de jeunes, en fait, depuis ces deux dernières années - un enfant sur deux quasiment de ceux suivis – qui ont développé des phobies scolaires, qui ne vont pas à l'école. Ce que les ados nous disent, c'est finalement "à quoi ça sert l'école ?" Il y a une*

espèce de démotivation en lien avec l'école. Pendant deux ans, en fait, ils ont vécu chez eux, où ils ont pu faire l'école un peu à domicile. Et puis finalement, retourner à l'école, quel est le sens ? ». Certains professionnels estiment que ce changement d'attitude envers l'école avait débuté avant même la pandémie, influencé par les nombreuses "crises" auxquelles l'humanité est confrontée et la manière dont les jeunes perçoivent ces crises comme des urgences nécessitant une action. Par exemple, les grèves pour le climat ont rendu normale la non-fréquentation de l'école certains jours pour beaucoup de jeunes, en raison de problèmes jugés plus graves et exigeant davantage leur engagement que leur scolarité.

Cas de Julien rapporté par un intervenant en protection des mineurs

Durant le semi-confinement, Julien s'est enfermé dans une « bulle de confort » : *« arrive le confinement, écroulement total, le gamin ne veut pas, il n'a pas envie de sortir, tout vraiment pour que le gamin, bah ça le confortait dans ses idées, de toute façon il n'a pas besoin, "je suis tranquille à la maison, personne ne vient me chercher" »*. Cette période l'a conforté dans l'idée qu'il pouvait se passer de l'école, profitant de la tranquillité de son domicile. Malgré une année scolaire redoublée, ses efforts pour intégrer une nouvelle formation ont échoué. Face à ces difficultés, l'énergie et le soutien de ses parents faisaient défaut, exacerbant son isolement. L'adolescent n'est plus retourné à l'école.

Une intervention judiciaire a été nécessaire pour générer un « déclic » de la part de la famille. Confrontés à la réalité de devoir justifier leur situation devant un tribunal, les parents de Julien se sont mobilisés, réalisant la nécessité d'apporter un soutien actif à leur fils. Ils ont alors organisé des cours à domicile, marquant le début d'une nouvelle phase de soutien et d'encouragement.

Pour les jeunes qui avaient trouvé l'enseignement à domicile favorable, parce que cela leur permettait de mieux endosser le rôle d'élève, la fin des mesures sanitaires a été particulièrement éprouvante. Des professionnels ont souligné que cette transition a pu engendrer un sentiment d'injustice chez ces élèves, conscients que

des modalités d'enseignement mieux adaptées à leurs besoins existaient et étaient réalisables, mais ne seraient pas pérennisées. Ceci a été expliqué par cette enseignante du secondaire : « *Et je pense que pour eux, ça a été difficile de voir que quand c'était pour tout le monde, ces aménagements, ça marchait. Et puis on a vu que ça marchait, et quand il n'y a plus tout le monde qui en a besoin, on n'y a plus le droit. Et là, je pense que l'école a vraiment loupé un truc, de se dire, OK, dans ce qui a finalement fonctionné, qu'est-ce qu'on pourrait retenir et apporter ?* ».

Selon certains professionnels, une préparation plus réfléchie et anticipée de la rentrée post-confinement aurait été idéale, en particulier pour ces élèves, en envisageant par exemple des formats d'enseignement hybrides mieux adaptés à leurs besoins, au moins dans une phase de transition, comme exprimé par cet autre enseignant : « *Et puis, tout ce qui est par rapport aux phobies scolaires, aux difficultés sociales, on aurait pu créer des classes à moitié en ligne, à moitié pas en ligne, on aurait pu profiter de la situation pour pouvoir créer autre chose, et moi, j'ai le sentiment que la rentrée 2020, elle s'est faite avec les masques et tout ça, mais elle ne s'est pas fait avec une possibilité d'imaginer autre chose, et en tout cas, avec aucune anticipation, c'est clair* ». La gestion des différentes phases de la pandémie a donc été difficile, y compris pour les institutions.

La transition vers le retour à l'enseignement en présentiel a révélé des défis supplémentaires à ceux rencontrés au début de la crise, confrontant les élèves à la nécessité de réajuster leurs méthodes d'apprentissage et de réintégrer le rythme antérieur après avoir pris d'autres habitudes, ceci dans une temporalité relativement courte et intense. Certains jeunes semblent avoir pris un certain recul et avoir gagné d'autonomie dans leur gestion scolaire. Mais la question des conséquences néfastes à plus long terme des manques induits par la pandémie de COVID-19 reste ouverte et ne trouvera des réponses que dans la comparaison entre cohortes successives.

4.2 VIE FAMILIALE

La vie familiale a été vécue beaucoup plus intensément pendant la période de la crise collective, en raison de la réorganisation de nombreuses activités au sein du logement familial. Leur accumulation dans des espaces non prévus a obligé les membres de la famille à redéfinir leurs différents rôles et négocier ce nouveau territoire très investi.

4.2.1 LE CONFINEMENT FAMILIAL

Les récits soulignent que le confinement a été pour de nombreux jeunes une période propice au renforcement des liens familiaux. Pour certaines familles, en effet, disposer de temps à passer ensemble s'est révélé extrêmement précieux. Pour les parents libérés des contraintes professionnelles, cette période leur a permis de mieux jouer leurs rôles familiaux. Les bienfaits de pouvoir prendre du temps ensemble ont été mis en avant dans la plupart des récits de jeunes. Certains d'entre eux ont comparé cette période à des vacances passées en famille, soulignant les aspects positifs de cette expérience collective inhabituelle. C'est surtout le cas de ceux qui avant la pandémie souffraient du fait que leurs parents travaillaient beaucoup et n'étaient de leur point de vue pas suffisamment disponibles.

Un jeune a décrit son expérience : *« On passait plus de temps ensemble, parce que ma mère elle travaille, elle travaille de 8h00 à 19h00, elle revient fatiguée et tout parfois, y a pas trop, on passe pas trop de temps ensemble. Du coup je peux dire que la période du COVID-19 c'était là qu'on était le plus ensemble [...] On cuisinait ensemble et tout, on se regardait beaucoup de films sur la télé et tout. Vu que j'avais la Nintendo on jouait aussi. J'avais plusieurs manettes, donc on jouait avec ma mère et ma sœur »,* ou un autre : *« c'est vrai que c'est des moments où on se retrouvait en famille, un peu tous les jours, quasi tous les jours même. Et on était là, on rigolait, on faisait du sport, on s'encourageait. C'était stylé. Non, c'était stylé. J'ai vraiment kiffé cette période de confinement »*. On peut encore mentionner les propos de cette autre participante : *« Ce qui était vraiment positif,*

c'était que je passais plus de temps avec ma famille, qu'on avait tous congé. Comme si on était en vacances, tout le monde. On était vraiment ensemble et on faisait des jeux, on cuisinait ensemble. Et juste passer du temps avec sa famille, c'était bien. Et ça rapprochait les liens familiaux qu'on a. Avant non, avant ce n'était pas vraiment comme ça. Maintenant c'est vraiment devenu vraiment très fort [...] Parce qu'avant la pandémie, tout le monde était occupé. Il y avait toujours quelqu'un qui s'occupait et on ne passait pas vraiment du temps comme ça. Donc ça nous a permis de nous rapprocher ».

Ces observations de plusieurs jeunes coïncident avec celles de professionnels, qui ont évoqué certains effets positifs de la pandémie : « Pendant la pandémie, ce qui était intéressant, c'est que finalement, certaines problématiques familiales s'étaient atténuées. Les gens prenaient plus le temps d'être ensemble, de se redécouvrir un petit peu, d'être moins stressés par la vie, les contraintes de la vie. Et du coup, durant cette période, c'était un petit peu... Alors, c'était très intéressant parce que d'un côté, il y avait l'angoisse et la terreur de cette pandémie. Puis d'un autre côté, il y avait une espèce de lune de miel un peu où vivaient les familles avec leurs enfants, où ils se retrouvaient de nouveau tous ensemble, à passer du temps ensemble. Et puis ça a été, en tout cas, les quatre premiers, enfin quatre, cinq premiers mois, c'était plutôt calme ». Cette période a donc dans certains cas permis de forger de nouvelles réserves de liens familiaux pour l'avenir.

Cependant, dans de nombreuses familles, surtout celles qui connaissaient déjà un état de surcharge et des difficultés à remplir leurs engagements familiaux, le stress social généré par la reconfiguration des rôles sociaux a été intense. De manière générale, le contexte inédit de la pandémie a obligé à redéfinir les attentes mutuelles entre les membres de la famille. Par exemple, des conflits d'attentes sur ce à quoi le semi-confinement devait ressembler ont été observés. Alors que certains parents souhaitaient profiter de cette période pour passer du temps avec leurs adolescents, ces derniers ne partageaient pas forcément le même enthousiasme, comme évoqué par ce professionnel : « C'est surtout toute la dynamique aussi des enfants, les parents qui disent "mais il passe ses journées dans sa chambre". C'est normal parce que c'est un ado. La mère qui allait toquer à la porte "ouais sors, pour qu'on se voie, pour discuter", et du coup, il a pas envie, il n'est pas là-dedans, il a pas envie de discuter, il est sur son téléphone.

Il y a beaucoup eu de tensions aussi, parce que le parent s'est dit, tiens, je vais trouver mon petit garçon, ma petite fille, on va pouvoir être un peu plus... Et l'ado, non seulement il n'a pas envie, parce qu'il a envie de voir ses copains et pas forcément ses parents, en plus il est en colère parce qu'il ne les voit pas, en plus il n'est pas dans ses habitudes, il est perdu. Et moi, j'ai beaucoup de gamins, ce sont dans le cadre du travail, j'ai des situations où beaucoup d'enfants étaient enfermés dans leur chambre toute la journée. Et ils sortaient pour aller aux toilettes et ils revenaient ».

Des décalages sur la manière dont les rôles devaient se restructurer sont également apparus lorsque les parents n'ont pas pu s'investir et prendre l'initiative de proposer des activités permettant aux jeunes de se distraire, lorsque cela était attendu par ces derniers. Face à ces situations, les professionnels ont parfois sensibilisé les parents sur l'importance d'offrir des compléments au travail scolaire.

La restructuration des rôles familiaux a également impliqué de la part des parents d'établir de nouveaux cadres normatifs, adaptés à des activités habituellement extérieures mais qui, durant cette période, se sont déroulées à domicile. Lorsque ces cadres et règles ont dû être établis par rapport à des comportements problématiques, tels que la consommation de marijuana de la part des adolescents, qui ne pouvaient plus se faire dans d'autres endroits, cela a pu engendrer de nouvelles sources de conflit liées à la redéfinition du partage des espaces, comme rapporté par ce professionnel : « Oni, des jeunes à la maison. Les gamins s'ils consomment, ils consomment. Donc, ils vont dans la chambre, ça sent la beuh dans la maison on a, on a pas mal d'adolescents qui arrivent et qui disent, "Hé, de toute façon, je ne peux pas sortir, ouais !" Mais il y a eu beaucoup de conflits liés à la consommation à la maison. Les gamins ne peuvent pas consommer dehors, où ils allaient ? Dans l'escalier, et dans tout l'immeuble, ça gueulait, enfin, il y a eu des gros soucis ».

De manière générale, le domicile est devenu un espace central, jouant un rôle médiateur modulant l'intensité du stress social vécu. Les logements de petite taille ont requis des adaptations importantes, et pas toujours réalisables, de la part de tous les membres

de la famille, comme en a témoigné une jeune : « *un truc qui était difficile était que comme on était nombreux à la maison et toujours tous là, on entendait beaucoup les bruits des uns et des autres. C'était beaucoup. Les petits aimaient beaucoup crier. Il y avait trop de son* ».

Pour les familles en situation de stress préalable (par exemple, certaines familles monoparentales), la situation s'est avérée particulièrement difficile lorsque le respect des directives sanitaires entravait les arrangements entre parents, ou en cas de désaccords sur les mesures à appliquer. Ceci a directement affecté les enfants, par exemple, en les empêchant de rendre visite à l'un des deux parents qu'ils avaient l'habitude de voir, exacerbant ainsi le stress initial. Ce professionnel a souligné les tensions qu'il a pu observer : « *Moi, j'ai eu pas mal de situations, où l'enfant devait aller chez le père ou chez la mère, et évidemment, tu ne sors pas. Tu ne peux pas aller chez le papa, tu n'as pas le droit de sortir. D'autant plus si le père était en France, d'autant plus si la mère était dans un autre canton. Et ça a été très violent pour ces enfants, parce qu'ils ne pouvaient pas avoir accès à l'un de leurs parents, très souvent. Ça a été compliqué ... Plus tous les conflits qu'il peut y avoir avec le beau-père, la belle-mère, tout ce qui est intrafamilial. Et toutes les relations qu'il y avait à ce moment-là, c'est coupé. Pas perdu, mais coupé. Et pour les gamins qui sont dans l'immédiateté, c'est compliqué* ».

Au-delà des difficultés liées au désaccord sur la redéfinition des rôles, il faut également évoquer la difficulté accrue de la part des parents en situation de vulnérabilité à endosser leur rôle au cours de la pandémie, suite à l'augmentation, pour nombre d'entre eux, des inquiétudes liées à leur situation d'emploi, inquiétudes renforcées encore dans le cas où ils avaient des problèmes de santé.

Le fait que les parents aient vécu le passage à l'école à domicile et au télétravail (ou l'arrêt de la possibilité de travailler pour certains d'entre eux) comme une rupture majeure a contribué au fait que les jeunes ont perçu cette période de manière similaire. Les difficultés des parents à rentrer dans leur rôle redéfini a exacerbé, en d'autres termes, l'intensité et la portée du changement pour les adolescents (Prime, Wade, et Browne 2020).

Pendant la période de la pandémie, les parents ont non seulement dû continuer à remplir leur rôle de « gagne-pain » et de « soutien émotionnel » envers leurs enfants, mais se sont également vus attribuer de nouvelles tâches, comme celle de devoir s'improviser enseignants et éducateurs sociaux à domicile. Pour ceux dont l'emploi n'était pas couvert par la protection sociale, pour ceux qui étaient eux-mêmes vulnérables sur le plan de la santé ou ayant un partenaire vulnérable, pour ceux pour lesquels le télétravail était difficile à mettre en place, ainsi que pour les travailleurs essentiels qui avaient du mal à gérer le fait d'avoir leurs enfants constamment à la maison, cette situation a été délicate, voire presque impossible à gérer sans un stress conséquent. De plus, en fonction du bagage culturel et des barrières linguistiques, les parents étaient également inégalement outillés pour évaluer avec une certaine distance les nouvelles qui circulaient dans les médias et sur les réseaux sociaux et les expliquer à leurs enfants de manière rassurante.

Les adolescents issus de ces familles ont été confrontés à l'anxiété et aux préoccupations de leurs parents par rapport à la situation matérielle de la famille, ou à leur soudaine indisponibilité. Ceci est intervenu à un moment où les jeunes avaient davantage besoin de soutien parental. En plus de devoir naviguer dans un monde incertain, certains adolescents se sont donc retrouvés à faire face à des parents plus préoccupés et anxieux que d'ordinaire ou à des attitudes excessivement strictes de ces parents. Par exemple, une participante a confié qu'elle a réalisé que sa mère était particulièrement inquiète par rapport aux ressources économiques : *« Il y avait beaucoup d'inquiétudes. Je voyais ma mère, elle ne dormait pas trop, et tout, parce qu'on ne savait pas trop ce qu'on allait manger, du coup, voilà. C'était un peu de galère »*. Dans le cas de cette autre adolescente, sa mère était tellement inquiète de la contagion suite au décès d'une amie, qu'elle ne la laissait pas sortir elle et son petit frère, même pour jouer à football en bas de l'immeuble : *« Ma mère était trop stricte. Même mon petit frère faisait du foot, du coup il a dû arrêter. Ma mère nous disait que nous ne pouvions pas sortir : "vous allez tomber malade" [...], elle voyait comment ça montait, le nombre de personnes qui attrapaient le Covid. À chaque fois qu'elle me montrait, elle me disait que c'était grave. Je l'écoutais, je n'avais pas envie de l'inquiéter. Je restais donc à la maison »*.

Les récits des professionnels ont relevé les conséquences parfois graves de ces situations. Ils ont par exemple souligné comment une indisponibilité de la part d'un parent pris dans une précarisation économique a été un ingrédient menant au décrochage scolaire de l'enfant : *« Je fais toujours l'exemple de deux parents qui perdent leur travail en 2020. Donc au début, on est attentif à notre enfant, comment ça se passe à l'école, ça va, ça ne va pas. Au bout d'un moment, il y a le stress, il n'y a plus d'argent qui rentre et il y a le loyer à payer. Du coup, le gamin, il arrive vers les parents : "en fait, j'ai une question pour l'école", et les parents lui disent "en fait, tu me saoules, là, en ce moment". Avec une telle situation sur la durée, l'enfant n'ose plus risquer de déranger les parents. Il se dit : en fait mes parents sont tellement dans la m. à cause du COVID, qu'ils se mettent à l'écart. Ils sont livrés à eux-mêmes. Et du coup, c'est là que l'enfant entre aussi dans un décrochage, gentiment. C'est un mécanisme aussi pour préserver les parents. Et ça, certains parents ne le voient pas ou ils ne l'ont pas vu ».*

Cas de Matthias rapporté par un travailleur social

« C'est un jeune qui a été champion suisse du sport qu'il pratiquait. Dans cette situation, c'est un jeune qui va très bien, un jeune qui est scolarisé, un jeune qui est inscrit dans un club de sport à un certain niveau, et en plus avec plusieurs entraînements, des rituels, une vie sociale intense, chargée, etc. Puis cette espèce d'arrêt sur image avec tout le climat anxieux, des parents qui ne laissent pas forcément sortir parce qu'ils étaient apeurés, forcément, avec ce qu'on pouvait voir. Puis avec le comptage mortifère quotidien, c'était quand même un peu une espèce de course, plus de 1 500 morts aux États-Unis dans la même journée, 2 000, etc. Ils ont verrouillé les clubs de sport et pour lui ça été une espèce de descente aux enfers. Et le peu de ressources, parce que c'était qu'intrafamilial, c'est-à-dire qu'il n'y avait plus de connexion avec l'école, les copains, les pairs, le club de sport, etc. Et puis de voir le temps que ça prend pour remobiliser positivement, redonner du sens, réinsuffler du sens. Alors aujourd'hui, c'est un jeune qui va bien, qui travaille, qui a obtenu sa maturité. Mais n'empêche que pendant plus d'un an, ça a été compliqué de revenir aux activités d'antan, aux rituels d'antan, parce que c'est un dérèglement qui était assez brutal, puisque c'était presque sans transition. Il y a toutes les annonces qui tombent, et pour certains, ça a été très compliqué, en l'occurrence, ce jeune ».

Les jeunes dont les parents étaient vulnérables sur le plan de la santé ont été particulièrement affectés par le stress social. Ils ont été nombreux à exprimer leur inquiétude à l'idée que leurs parents puissent contracter le COVID-19 ou en décéder, voire d'être responsables d'une telle possibilité. La présence d'un membre de la famille malade à domicile a exigé un respect plus rigoureux des mesures sanitaires, accentuant l'isolement social de certaines familles. Cet isolement n'était pas seulement intense mais il a souvent duré plus longtemps et beaucoup des jeunes concernés ont continué à suivre les cours en ligne même pendant le deuxième pic épidémiologique.

Ce professionnel l'a évoqué dans ces termes : *« Et de l'autre côté, typiquement, par exemple je pense à une situation où il y en avait un qui était toujours en périphérie, on voyait quasiment plus, on s'inquiétait, on a été le chercher, et en fait effectivement, ça l'a éloigné complètement du groupe parce qu'il avait un parent fragile, qui était dans une situation où lui s'il ramenait le Covid-19 à la maison, c'était potentiellement une menace de mort. Et il y avait cette espèce de différence entre des groupes qui étaient, dont certains étaient complètement, complètement, enfin qui prenaient ça avec beaucoup de légèreté, avec une certaine facilité, et d'autres pour qui c'était extrêmement anxiogène, et enfin voilà, ça a vraiment amené pas mal de modifications dans les groupes en fonction justement des réalités de la maison ».*

Ces jeunes, déjà parfois "parentifiés", c'est-à-dire, du point de vue sociologique, jouant des rôles généralement assumés par les parents, ont vu cette dynamique s'intensifier étant donné que certains de leurs parents ont dû réduire leurs activités pour diminuer les risques pour leur santé, par exemple, en cessant de faire les courses ou d'utiliser les transports en commun. Par conséquent, ces adolescents se sont retrouvés à devoir par exemple s'occuper activement de leurs frères et sœurs cadets.

Il convient cependant de souligner un aspect positif observé par les professionnels : la pandémie a facilité la communication autour des maladies chroniques, du système immunitaire et des problèmes de santé plus en général, favorisant ainsi une plus grande ouverture et compréhension de ces enjeux, qui s'est avérée

libératrice pour les adolescents issus de ces familles. Du point de vue des rôles cependant, cette communication renforcée entre parents et enfants autour de la vulnérabilité des parents est à nouveau un indicateur d'une moindre clarté dans la définition des rôles de chaque génération, les enfants mineurs prenant parfois un rôle de soutien et d'encadrement de leurs parents vulnérables, ce qui allait à l'encontre de la direction habituelle du soutien entre générations familiales. Comme l'a dit un professionnel : *« Ça a amené les enfants qui étaient déjà proches de la mère à être encore plus proches de la mère parce qu'ils ont été hyper parentifiés pendant toute cette période de Covid où il y avait très peu d'aide extérieure. C'est-à-dire, normalement, il y avait la famille de madame qui venait soutenir, mais là, en fait, elle se sentait un peu toute seule avec peu de soutien extérieur. Les enfants qui étaient déjà plus proches de la mère, qui se sont montrés extrêmement en soutien de la mère du fait de la maladie, mais aussi du fait du conflit du couple. Donc ça a exacerbé des tensions entre les enfants et leur père. Il leur en voulait beaucoup, en fait, d'être très au service comme ça de leur mère ».*

4.2.2 LE DÉTACHEMENT DE LA FAMILLE DANS DE NOUVELLES CONDITIONS

Avec le retour en présentiel et la fin de mesures extraordinaires, les rôles familiaux ont à nouveau dû être redéfinis. Un certain nombre de jeunes a pu transiter sereinement vers une situation proche de la situation connue avant la pandémie, tout en gardant de bons souvenirs des moments vécus en famille. Cependant, dans plusieurs cas, de nouvelles difficultés sont apparues. Les exigences du monde post-pandémique notamment par rapport à l'emploi des parents, et les exigences scolaires du côté des adolescents ont limité la possibilité de passer du temps en famille ou ont empêché de garder la même intensité et qualité des échanges. Ceci a généré à nouveau du stress social. Le cas de Dominique illustre ces difficultés de re-restructuration des rôles familiaux.

Évolution du contexte relationnel de Dominique – adolescent interviewé

Dominique était au début de l'adolescence lors du confinement. Jusqu'à l'année précédant la pandémie, il était à l'école primaire, dans le même établissement que son petit frère. Le semi-confinement a eu lieu l'année où il a commencé le Cycle d'Orientation. Le semi-confinement lui a permis de passer beaucoup de temps avec son frère cadet et sa famille : *« on était tous les temps collés pendant le confinement parce que, bah, je ne sais pas, on avait que ça à faire. On jouait ensemble, et voilà, et tout. Mes parents, bah, du coup, ils étaient contents de l'ambiance et tout »*. La fin du confinement a impliqué le véritable démarrage du Cycle d'Orientation pour Dominique avec une modification considérable de son environnement relationnel et des rôles qu'il devait y jouer : *« Et quand j'ai dû reprendre le cycle, bah, je suis parti de la maison, mon frère, il me voyait plus. Et l'année d'avant, j'étais juste à l'école primaire en même temps que lui, du coup, je le voyais tout le temps. Et du coup, il y a eu un déclin et ça a explosé »*. Son frère n'a pas toléré l'absence soudaine de Dominique *« on était tous collés et d'un jour à l'autre, on n'est plus collés ensemble, on reprend la vie normale, et lui, il était petit, mon frère. Du coup, c'est comme si quelqu'un l'abandonne [...] il s'est senti abandonné, et il a commencé à chercher les problèmes avec moi »*, élément qui a déclenché une série de problèmes entre les membres de la famille *« et après, moi, ça m'a énervé. Du coup, je me suis énervé contre lui. Ma mère, elle s'est énervée contre moi parce que c'était moi le grand, je devais faire des efforts et tout. Du coup, c'était moi le problème, du coup, elle s'est énervée contre moi. Mon père, il s'est énervé contre moi parce que je n'écoutais pas ma mère »*. Ces problèmes ont détérioré l'ambiance familiale au point de nécessiter l'intervention de psychologues et d'éducateurs.

En conclusion, la crise sanitaire a intensifié les dynamiques familiales, parfois de manière positive en renforçant les liens, mais aussi en aggravant certaines difficultés inhérentes aux espaces partagés et à la gestion des rôles au sein du domicile. Le retour à la normale n'a pas été sans défis non plus.

4.3 PARTICIPATION SOCIALE

Il est attendu dans l'adolescence d'expérimenter de nouvelles prises de rôles, notamment dans les groupes de pairs, et de voir ses rôles familiaux se modifier. En effet, l'adolescence est un moment charnière en ce qui concerne la sociabilité et la construction de l'identité (Benson and Elder, 2011). Les mesures restrictives ont été contraignantes quant à la participation sociale des jeunes, et le semi-confinement a impliqué pour eux de devoir construire une identité et développer une sociabilité dans un cadre institutionnel inédit. Ainsi, l'expérience de l'adolescence pendant la pandémie se démarque de celle des cohortes précédentes et mérite d'être considérée. On verra que cette crise a décuplé le stress social auquel ont dû faire face les jeunes.

4.3.1 LA REDÉFINITION DES ESPACES ET DES TEMPS DE SOCIALISATION

Les entretiens révèlent des difficultés importantes de maintien des activités de sociabilité externe, pour la plupart de jeunes interviewés, comme rapporté par cette adolescente : « *On écoutait notre mère et on ne sortait pas. Même si je voulais vraiment voir mes amis, je restais chez moi* ». Elle a vécu une perte de participation sociale, et donc d'une partie des rôles liés à la sociabilité externe à la famille. Toutefois, elle a scrupuleusement respecté les injonctions parentales car l'un des membres de sa famille était à risque.

Tous les rôles sociaux pour lesquels le réseau de pairs est une ressource semblent avoir été impactés négativement, comme l'a dit ce professionnel : « *Et puis, notamment parmi les ados, une de leurs ressources principales, c'est leur monde de pairs. Donc, c'est de sortir, c'est de vivre d'autres choses, quand il y a une situation familiale qui fait vivre des choses compliquées, c'est d'aller se ressourcer ailleurs, puis d'être un peu comme les autres ailleurs. Et puis, ce n'est pas forcément des ados qui vont beaucoup exprimer leur vécu au sein de leur famille, mais plutôt auprès de leurs pairs. Puis ils ne sont pas non plus hyper preneurs de tout ce qui est la thérapie. Donc, vraiment, leur système de pairs fonctionne comme une ressource*

importante. Puis ça, ça a été très mis à mal, en fait, par la pandémie, avec des parents qui étaient plus ou moins stressés et qui, donc, parfois ne laissaient pas du tout leur enfant sortir».

Le semi-confinement a généré de l'isolement social. Au-delà de l'école, les espaces de loisirs ont été fermés et l'interruption des activités a limité les possibilités de sortie et d'interactions, tant avec des pairs que d'autres adultes de référence pouvant servir de modèle ou être une ressource. Ainsi, les jeunes ont rapporté avoir ressenti de l'ennui et de la solitude à de nombreux moments et dans de nombreux contextes, comme l'a exprimé cette jeune : *« c'était tellement isolant. Genre, je me sentais seule, un peu, pendant le confinement »* ou une autre : *« Je m'étais embrouillée avec mes amis. Et du coup, il n'y avait pas vraiment d'autres personnes que ma famille pour me parler »*. Une autre adolescente a rapporté qu'elle a dû passer son anniversaire seule dans sa chambre, parce qu'elle était cas contact, et que cette expérience lui a fait ressentir beaucoup de solitude.

Certains jeunes – en particulier ceux qui étaient déjà isolés avant la pandémie – ont exprimé des difficultés à se conformer à leur nouveau rôle, impliquant de devoir trouver des canaux alternatifs de communication face à la réduction drastique de la participation sociale en face-à-face et à l'impossibilité de « voir les autres à l'école », pour se tenir informé, comme cette participante en a parlé : *« Moi, personnellement, je ne sortais pas de ma chambre, je ne faisais rien de spécial. Je regardais des films, des séries et je n'avais pas vraiment de personnes à appeler. Je n'ai pas très bien vécu le confinement »*.

Si certains ont trouvé dans la période de crise une occasion de profiter de leur temps libre en développant de nouveaux loisirs, d'autres ont vécu le confinement de manière très négative de ce point de vue : *« c'est comme un jour où tu t'ennuies mais à répétition »*. Deux tendances ont pu être dégagées des entretiens et des focus groups: des jeunes ont continué à sortir pour retrouver leur groupe de pairs, alors que d'autres ne l'ont pas fait. Les filles sont clairement moins souvent sorties, ce qui suggère un effet de genre dans le fait de contourner les règles.

Certains adolescents ont décidé de garder le contact en ne respectant pas les règles du semi-confinement et en se rassemblant avec leurs pairs. Cependant, les espaces publics ont été soumis à davantage de contrôles durant cette période, comme souligné par les professionnels : *« Et puis beaucoup de jeunes qui ont reçu des amendes colossales. Moi j'ai assisté à des scènes sur (nom du quartier) avec des APM (agents de police municipale) qui reprenaient des jeunes parce que réunion de plus de 5 dans l'espace public, en train de jouer à l'agorespace, avec des amendes, on a dû faire une quantité de contestations d'ordonnances, parce que quand c'est associé à un délit de fuite, évidemment il y avait l'amende pour la réunion de plus de 5 dans l'espace public, et avec le délit de fuite c'était des amendes de 500 francs, donc il fallait refaire à la fois des contestations, des arrangements de paiement. Je trouve qu'il y a eu une espèce de diabolisation »*. Il contraste ces situations avec la relative liberté laissée aux adultes d'enfreindre les règles. Il indique avoir connu plus de 30 jeunes ayant reçu une amende durant la période de la pandémie, qui étaient plus souvent issus de familles disposant de faibles ressources financières et pour lesquels ces amendes ont donc représenté une charge importante.

Les professionnels ont mis en avant la dimension genrée de l'appropriation de l'espace public et ses conséquences sur la sociabilité pendant la pandémie : *« ça nous a mis en difficulté dans l'espace public particulièrement, c'est pour les accueils avec les filles. Parce que, déjà, la rue, c'est investi à 90% par des gars. C'est un univers qui est extrêmement violent pour les filles, de manière générale, et la plupart, en fonctionnement en TSHM (travailleurs sociaux hors murs), c'est une vraie question, les filles, en permanence, parce qu'on a, au moins, même quand on fait très bien notre boulot, deux tiers de mecs. Et, tout d'un coup, les filles étaient d'autant plus protégées, recluses. Tous les accueils qu'on pouvait ouvrir, qui nous permettaient de pouvoir être un peu en lien, puis de les avoir de temps en temps dans des espaces plus ou moins sécurisés pour elles, ils étaient à l'abandon. Le seul truc qu'on pouvait faire, c'est être sur l'espace public. Et là, par contre, je pense que c'était pareil avec les populations migrantes ou les plus défavorisées. Sur une question de genre, ça a fait le même effet »*.

Aussi, selon certains professionnels, les filles ont été plus maintenues au domicile, et ont davantage respecté l'interdiction de

sortir : « *Après, elles n'en parlent pas forcément hyper facilement. Moi, j'ai quand même des grandes qui ont 18 ans la plupart du temps. Et puis, ça, peut-être, c'est resté un peu plus longtemps que les garçons, peut-être, qui ont eu l'autorisation, entre guillemets, de sortir. Je pense que ça peut être pratique, dans certaines familles, de garder les filles sous la main* ». Ces propos suggèrent que les différences dans les pratiques de socialisation des filles et des garçons ont été renforcées par la pandémie. Par exemple, les filles ont moins investi la rue et se sont vues à d'autres moments ou d'autres endroits, comme pendant les accueils au sein des maisons de quartiers. De plus, même si certains garçons se sont investis au domicile au moment du confinement, les filles l'ont fait davantage.

Le confinement a généré beaucoup de temps à redéfinir. Si cela a été une source de stress social pour certains, d'autres l'ont approprié comme un moment de découverte d'un hobby, ou comme une occasion de reprendre une activité à laquelle ils ou elles n'avaient plus de temps à consacrer. Ainsi le fait de ne plus avoir d'activités en extérieur ni de contact avec autrui a permis de découvrir les bénéfices du temps vide, comme l'a exprimé cette jeune : « *J'aime beaucoup dessiner, donc à ce moment-là, je dessinais beaucoup, je peignais et tout ça. Je faisais quand même pas mal de trucs pour m'occuper* », ou encore cet adolescent : « *disons un point positif, j'ai trouvé une passion : la pâtisserie du coup* ». Il a non seulement découvert une nouvelle pratique qu'il apprécie, mais a déclaré se sentir utile et ainsi contribuer positivement, par sa prise de rôle, à la dynamique familiale.

De nombreux jeunes se sont accrochés à la sociabilité qui était la leur avant la pandémie et aux rôles auxquels cette sociabilité donnait lieu. Un professionnel a indiqué : « *Dans certains quartiers, où en fait on s'en fiche des règles, on se retrouve en bas des immeubles, c'est ok, et en fait, ben oui, ils ont pris certains des amendes [...] mais eux, ils s'en foutaient, ils ont dit nous on va continuer à vivre, on est ensemble. [...]* Je pense qu'eux ont presque moins mal vécu certaines choses parce qu'ils avaient la possibilité de se retrouver. Ils le faisaient malgré tout, mais ça dépend encore une fois d'où. À (nom de la ville), au parc X (nom du parc) ils sont matraqués par la police lorsqu'à (nom du lieu) la police allait passer et elle les

laissait faire plus ou moins ». En maintenant des liens réguliers, certains jeunes n'ont pas vécu de désaffiliation. De plus, le maintien de la relation avec les pairs était utile à la bonne cohésion du groupe. Les jeunes ayant maintenu un haut niveau de sociabilité malgré les limitations institutionnelles ont certes parfois eu des amendes, mais ils ont également réussi à maintenir voire développer des rôles sociaux, comme évoqué par ce professionnel : « Je crois qu'ils ont vécu plein de choses hyper marrantes, en fait, comment on joue avec les règles, les normes. Ils font 3 groupes de 5, à la place d'un groupe de 15. Ils savent faire ça ». La pandémie leur a permis de faire cet apprentissage.

4.3.2 LA REPRISE DES LIENS SOCIAUX

Sur le plan de la participation sociale, la sortie du confinement a été bien vécue quand elle a permis la reprise d'activités et de rôles valorisés, ou alors, quand des activités de loisirs pratiquées de façon plus intensive durant le confinement ont permis de soutenir des projets de carrière, comme exprimé par cette participante : *« J'aimais dessiner, j'ai amélioré le dessin et tout. Je suis rentrée en art en deuxième année de l'ECG »,* ainsi que par cette autre : *« Et ce qui est aussi vraiment positif, c'est que j'ai pu découvrir ce que je voulais faire. Donc j'ai vraiment commencé à cuisiner, j'ai commencé à m'intéresser à la pâtisserie, au dessert. Donc maintenant ça c'est mon domaine, c'est ce que je compte faire pour plus tard. Et pendant la pandémie, je me suis améliorée dans ce domaine-là grâce à ma famille chez moi ».* Ce temps de « pause » a permis à certains de développer de nouvelles activités, et donc de nouveaux rôles sociaux, qu'ils ont pu continuer à jouer à la sortie de la période de pandémie.

La sortie du semi-confinement a aussi donné lieu à un ajustement ultérieur de la sociabilité, et donc à du stress social. Les individus ont dû reprendre des activités et donc des rôles sociaux auxquels ils n'étaient plus habitués. *« Alors, je dirais pas que c'est le Covid qui a stoppé, mais je pense que ça a contribué. Je faisais du tir sportif. Et avec le masque et tout, sachant qu'il y a besoin de beaucoup de concentration, ben, j'ai arrêté. Je pense que j'aurais eu plus de facilité à continuer. J'ai*

regardé pour le reprendre, mais... Ça me prend beaucoup de temps ». Si ce jeune aurait souhaité reprendre son activité sportive au moment où le confinement a pris fin, les contraintes imposées par les gestes barrières ont fait que cette pratique ne pouvait plus se faire comme auparavant. Une autre jeune qui a dû arrêter la natation durant le confinement n'a jamais repris depuis : « Des fois je me dis que j'aimerais recommencer la natation, mais c'est un peu compliqué. Je ne sais pas, ça fait trop bizarre de reprendre après si longtemps. Après 5 ans-4 ans ».

Les individus ont dû rapidement se réadapter à une sociabilité externe à la famille, dans des relations en face à face. Cette phase a parfois été marquée par la prise de conscience des manques de sociabilité pendant la période de crise aiguë, comme c'est le cas de cette jeune qui montre des difficultés à reprendre ses marques dans une nouvelle configuration sociale : « à la fin du confinement, j'ai vu que j'avais des amis qui, par exemple, s'étaient appelés sur FaceTime ou des trucs comme ça. Et que moi, du coup, il n'y avait rien eu. Voilà. Du coup, je me suis sentie mise de côté ».

En conclusion, la pandémie de COVID-19 a provoqué une redéfinition profonde des modalités de sociabilité chez les adolescents, qui ont dû naviguer entre restrictions et adaptations, souvent au prix d'un isolement social et d'une révision forcée de leurs rôles au sein de leurs réseaux de pairs. La sortie de crise, bien que marquée par un retour progressif à la normale, a révélé les séquelles de cette période sur la sociabilité des jeunes, imposant un réajustement rapide qui n'a pas été sans difficulté. Ce contexte exceptionnel a ainsi mis en lumière la résilience des adolescents, mais également les défis persistants liés à la reconstruction de leurs espaces sociaux et à la redéfinition de leur identité dans un monde post-pandémique.

4.4 PARTICIPATION SOCIALE EN LIGNE

La sociabilité externe à la sphère familiale pendant le semi-confinement s'est souvent limitée à une sociabilité et des activités en

ligne. Cette section se centre donc sur les transformations observées autour de la participation sociale en ligne.

4.4.1 TOUT EN LIGNE

Les jeunes interviewés ont reconnu de manière quasi unanime qu'ils ont beaucoup plus consommé de réseaux sociaux, films et consoles de jeux qu'en temps hors confinement. Lorsqu'on leur a demandé comment ils s'occupaient pendant cette période, ils ont répondu : *« je passais ma vie à jouer »,* ou encore : *« Je vais pas mentir en disant que j'étudiais, non, je jouais à la console. Je pense comme 80% des gens ».* Aujourd'hui, ils ont conscience que leur niveau d'activités en ligne était élevé. Pour la plupart, il s'agissait d'une réaction à l'ennui, ou d'une volonté de garder le contact : *« Oui, franchement, il y avait une utilisation même excessive. Parce que tu es souvent sur les réseaux sociaux, soit on faisait des appels sur d'autres réseaux. Donc oui, franchement, il y avait encore plus de réseaux sociaux qu'avant. Snapchat, Instagram, House party aussi ».* En effet, nombre d'entre eux ont indiqué s'être ennuyés : *« Moi, au début, je passais mes journées sur mon téléphone et tout ça. J'étais contente quand même parce que j'avais pas l'école. J'étais sur mon téléphone, je faisais pas grand-chose en réalité, sur mon téléphone, la télé. Pas mal de choses sur les écrans, en gros. Et petit à petit, je me suis beaucoup ennuyée, en réalité ».* Certains jeunes considèrent que le fait d'avoir remplacé le temps passé à l'école avec du temps passé devant les écrans a contribué à des situations telles que des redoublements scolaires.

Certains adolescents ont eu l'impression que leur consommation accrue d'écrans a eu des conséquences physiques directes, comme relevé par cette jeune : *« Du coup, j'étais vraiment matin, midi, soir sur le tél. Et je crois que ça a infecté mes yeux. [...] Je suis un petit peu devenue addict, on va dire ».* Elle n'a pas été la seule à constater un changement dû aux écrans, comme rapporté par une autre : *« En fait, j'ai commencé à rester seule. J'ai commencé à rester seule et j'avais trop la flemme. J'ai commencé à avoir de la flemme et tout. J'ai pris du poids, vraiment du poids ».* Ces effets ont pu être accentués par le fait que d'autres

loisirs devenus inaccessibles ont été remplacés par une utilisation accrue des réseaux sociaux.

Ces pratiques ont permis de faire passer le temps et ont pu réduire l'anxiété par rapport aux menaces du monde extérieur : « *Le fait de jouer aux jeux vidéo, c'est... ouais, de m'occuper, ouais, de penser à autre chose. C'était comme ma drogue, entre guillemets* ».

Les professionnels ont insisté sur la multiplication des addictions durant la période de confinement, comme par exemple les jeux d'argent en ligne : « *Les jeux d'argent, les jeux en ligne. Ça s'est beaucoup développé après le Covid aussi* ». Le fait de jouer en ligne a pu faciliter des interactions sociales, l'interactivité et la constitution d'une communauté (dans les jeux en ligne comme le poker par exemple) (Notari et al., 2023). Le caractère anonyme et communautaire de l'activité a pu compenser la perte de rôles sociaux usuels.

Les professionnels ont exprimé leurs craintes vis-à-vis de la sociabilité croissante des jeunes à travers les écrans, car ils considèrent que ceux-ci ont perdu l'habitude de s'occuper sans les écrans et les réseaux sociaux. De plus, les parents ont eu des difficultés, à proposer des alternatives à leurs enfants : « *Chercheuse : Est-ce que ta mère t'a aidée un peu à ne pas être trop sur le téléphone ? Jeune : Elle me disait de faire autre chose, mais elle savait qu'il n'y avait pas vraiment autre chose à faire. Elle aussi ne pouvait pas sortir et ramener des jeux, parce que c'était le confinement. Elle me comprenait, mais elle voyait que c'était mal. Du coup, elle ne pouvait pas trop me dire ou donner son avis* ». Les adultes, eux-mêmes perturbés dans leurs rôles sociaux, auraient donc eu du mal à faire en sorte que leurs enfants se détachent de leurs écrans et réseaux sociaux, comme rapporté par ce professionnel : « *Donc, il y a aussi l'implication du Covid à faire aussi que ces jeunes, c'était qu'il y avait du temps. Alors, certains ont appris à faire certaines choses, mais quand il y a du temps, la plupart du temps c'était à longueur de journée. Et les parents ne maîtrisaient pas* ». Le fait de disposer de temps, ce qui est inhabituel, a pu être mis à profit par certains mais d'autres ont exprimé leurs difficultés d'adaptation à ce contexte.

Les professionnels ont également indiqué des difficultés à intervenir face à l'utilisation des réseaux sociaux et ont évoqué des situations de harcèlement : *« Ça a commencé sur les réseaux, ça a été développé aussi à cause du confinement, j'en sais pas trop parce qu'elle s'est pas trop ouverte, elle a pas trop expliqué ».*

Cependant, l'utilisation des réseaux sociaux durant le confinement a pu détourner de la solitude et contribuer à réinventer les liens sociaux, comme relevé par un professionnel : *« Et après, sur les médias sociaux, je pense que ça a été aussi un bon outil pour eux. Ils ont fait des papotages, des discussions et tout ça avec le réseau ».* Les professionnels se sont efforcés de recréer de façon virtuelle, des activités qui auraient pu se faire en face à face afin de maintenir des liens avec les jeunes qu'ils accompagnaient. Ceux-ci ont aussi été entretenus par les jeunes eux-mêmes qui envoyaient des blagues circulant sur les réseaux sociaux aux adultes.

Lors des visites dans les maisons de quartiers et autour de l'activité de photo-élicitation, une des images qui a le plus fait parler les jeunes a été celle montrant le logo de la plateforme « Tik tok ». *« TikTok, on n'était pas trop connectés à ça. Mais c'est arrivé et là, bim, TikTok. Tout le monde est sur TikTok et voilà ».* Cette plateforme, qui a connu un essor important durant la pandémie, a permis, selon plusieurs jeunes, de maintenir des activités et des relations sociales : *« C'était trop bien. J'avais eu mon premier téléphone portable à la rentrée du cycle. Du coup, je découvrais TikTok et tout. Je faisais des danses TikTok. Je découvrais tous les réseaux sociaux. Franchement, c'était trop bien ».*

Les jeunes ont relevé y avoir aussi trouvé des vidéos informatives au sujet de la pandémie. Ils se sont également tournés vers diverses plateformes, ce qui, selon certains d'entre eux, les a aidés à développer ou maintenir un sentiment d'appartenance à une communauté : *« J'ai commencé à regarder des stream de jeux vidéo. Je regardais pas du tout, vraiment, ça m'intéressait pas. Et là, maintenant, je continue à regarder. [...] Voilà, au début, je m'intéressais, je regardais, je suivais. Après, c'est un peu devenu une routine de regarder tous les soirs ton streamer préféré et tout. Franchement, c'était trop bien ».* Ces outils ont

donc pu générer de nouvelles habitudes durant le confinement, bénéfiques lorsque les adolescents étaient en manque de repères et de rythme.

4.4.2 LES TRACES DU TOUT EN LIGNE

À la fin du semi-confinement, tant les jeunes que les professionnels ont identifié deux principaux défis: les transformations durables vers une consommation accrue des écrans et des réseaux sociaux et les cas de harcèlement.

Certains professionnels ont considéré que les jeunes ont été durablement influencés par les réseaux sociaux et les contenus consommés sur ces réseaux sans supervision de la part d'adultes, adoptant parfois une vision erronée de la réalité, comme évoqué par ce professionnel : *« Alors, de nouveau, est-ce que c'est lié au Covid ou pas ? Mais depuis 2-3 ans, on a eu un discours sexiste ou masculiniste beaucoup plus construit et pseudo-réfléchi chez les garçons. Alors avant, le sexisme ordinaire, oui. Il y en avait. Mais vraiment avec des positions affirmées, beaucoup plus revendiquées »*. Les réseaux sociaux ont aussi fourni des images de réussite d'influenceurs, avec des parcours pouvant attirer les jeunes.

Après le semi-confinement, pendant lequel les adolescents ont, selon plusieurs professionnels, consommé à haute dose des contenus en ligne violents, le harcèlement en ligne s'est accru. L'augmentation de l'hyperconnectivité et l'exposition à la violence normalisée, notamment à travers des jeux vidéo, sont associées selon certains professionnels à une recrudescence de la violence et du harcèlement après le confinement. Selon ces professionnels, en effet, la perception de la réalité par certains jeunes peut être déformée par ces influences médiatiques.

À la fin de l'isolement, de nouvelles problématiques sont apparues, d'autres se sont intensifiées, associées par les professionnels à l'utilisation accrue des réseaux sociaux et écrans durant le confinement. De retour à l'école, les élèves ont parfois été priés de

déposer leur téléphone auprès du corps enseignant, car ils en faisaient un usage contrevenant aux règles de vie au sein de l'établissement. Leurs réactions ont été rapportées dans ces termes : *« L'impression qu'avant ils étaient énervés quand je leur disais qu'ils devaient récupérer le téléphone chez le doyen et puis maintenant, ils sont angoissés plus qu'énervés »*. Le téléphone est alors vu comme un outil de lien pour les adolescents, et non seulement une source d'addiction : *« Alors concrètement on n'a pas changé de politique et ils [les téléphones] sont toujours dans une boîte sur mon bureau, sauf que la réaction des élèves c'est un peu différent et je pense que ça a aussi touché quelque chose sur leurs capacités de séparation, le fait de ne plus se voir mais on est quand même en contact c'est devenu plus important et ça, ça a peut-être un impact sur les usages du téléphone »*.

Les transformations du rapport aux autres ont pu être observées à la fin du confinement : *« Quand on voit aujourd'hui les jeunes ados, pour moi, il y a une perte de repères, une perte de socialisation. Comment être en lien avec nos semblables, comment faire groupe ? Enfin, voilà, il y a ça aussi qui va de pair. On a beaucoup d'enfants qui se sont réfugiés derrière les écrans. Et du coup, il y a une espèce de communauté virtuelle qui se crée autour de l'enfant. Puis finalement, quand cet enfant est en lien avec les autres, avec les vraies personnes, les vrais ados, il ne sait pas comment être en lien avec eux »*. Le retour à des relations en présentiel a pu perturber les jeunes, en accroissant leur mal-être en société.

La distance imposée par le semi-confinement fait qu'il a été difficile pour le corps professoral de détecter des harcèlements sur les réseaux sociaux et du mal-être des jeunes. Lorsque les cours en présentiel ont repris, ils se sont trouvés parfois face à de situations où le harcèlement était très avancé. Une enseignante relate que dans sa classe de secondaire, elle n'a pas immédiatement réalisé que le harcèlement d'une de ses élèves avait repris. Ce n'est qu'après avoir constaté l'augmentation de ses absences qu'elle s'en est rendu compte. Mais il a été difficile pour elle d'intervenir car l'élève, malgré sa souffrance, ne voulait pas d'intervention externe. Ceci indique que l'isolement social des élèves a pu rendre le harcèlement plus difficile à détecter, en particulier lorsqu'il concerne

des élèves ayant des difficultés à communiquer avec les enseignants.

En conclusion, la période de semi-confinement a induit une transformation significative des modes de sociabilité chez les jeunes, qui se sont tournés vers les écrans et les réseaux sociaux pour pallier l'isolement social. Les professionnels, mais parfois aussi les jeunes, s'inquiètent des conséquences durables de ces transformations.

4.5 TENSIONS ENTRE LES DIFFÉRENTS DOMAINES DE PARTICIPATION SOCIALE

Après avoir examiné les principaux domaines de participation sociale des adolescents, cette section adopte une approche transversale à ces domaines, ce qui nous fait revenir, ponctuellement, à des effets déjà vus dans les sections précédentes. Pour les adolescents, trois domaines de participation sociale se sont retrouvés en tension les uns avec les autres, en fonction du temps et de l'importance relative que chacun prenait : la dynamique familiale, la sociabilité entre pairs et le champ scolaire. Les tensions se sont principalement cristallisées autour du rôle soudainement accru de la famille à une période de la vie où les adolescents tendent à prendre leurs distances avec leur milieu familial d'origine pour tracer leur propre voie.

4.5.1 LE CONFINEMENT : VACANCES BÉNÉFIQUES POUR LES LIENS FAMILIAUX OU RISQUE DE DÉCROCHAGE SCOLAIRE ?

Le confinement a représenté pour certaines familles une occasion exceptionnelle de disposer de « temps » pour se retrouver et vivre des moments de qualité – plusieurs jeunes ont évoqué des « vacances » et s'en sont réjouis. Toutefois, il était également nécessaire de « garder le rythme » de l'école à domicile pour éviter l'accumulation de lacunes. Une tension entre la sphère familiale et la sphère

scolaire a donc été observée. La redéfinition du rôle d'élève par les jeunes n'était pas alignée sur celle des professionnels. Pour les premiers, le fait d'être « comme en vacances », dans une vision favorisant la sphère familiale, était perçu positivement, tandis que les professionnels y associaient une dynamique de décrochage (Brüderlin, Cecchini, et al., 2020).

Lorsque les jeunes ont été questionnés sur ce qu'ils recommandaient à d'autres jeunes s'il devait y avoir une nouvelle pandémie et un nouveau confinement, le conseil le plus souvent évoqué a été celui de profiter du temps à passer en famille.

4.5.2 LE CONFINEMENT : ENTRE RENOUEMENT FAMILIAL ET DÉSAFFILIATION SOCIALE

La période a été marquée par un repli sur la cellule familiale. Si le temps passé en famille a pu rendre le confinement plus supportable et même générer dans certaines circonstances des effets positifs, il a parfois occulté l'isolement social dans lequel certains jeunes, coupés de leurs pairs, se sont retrouvés. Cette situation a rendu la transition post-confinement difficile, comme l'illustre ce cas rapporté par un professionnel : *« Moi, j'ai une jeune qui a commencé en 2022, et ça faisait un an qu'elle n'allait plus à l'école. Donc je rencontre les parents, je vois une maman qui est très anxieuse. La fille me dit, en fait, j'étais bien à la maison. Je lui dis: "qui était bien à la maison ? Toi ou ta mère qui était rassurée que tu restes à la maison avec elle puisqu'il y a eu le Covid ?" Après un an de travail, j'ai compris qu'en fait, ça rassurait la maman que sa fille reste avec elle durant cette période-là. Elle était tellement angoissée que du coup, elle a transmis ça à sa fille »*. Si rester à domicile a pu procurer un sentiment de sécurité à cette adolescente, il a rendu difficile sa réintégration à l'école, et la nécessité de sortir régulièrement de chez elle a accentué sa vulnérabilité.

Par ailleurs, la possibilité de sortir et de passer du temps à l'école ou avec des amis offrait auparavant à certains jeunes un moyen d'échapper aux tensions familiales. Cependant, durant la pandémie, cette échappatoire a disparu, les jeunes se trouvant dans

l'impossibilité de s'extraire de ces environnements stressants, ce constat formulé par des professionnels a aussi été évoqué par cette adolescente confrontée à des conflits familiaux constants : « Chercheuse : *D'accord. Est-ce que ça criait à la maison, ça s'engueulait ?* Jeune : *Bien sûr, tout le temps.* Chercheuse : *Mais est-ce que c'était des trucs graves, plus, ou c'était un peu la vie de tous les jours ?* Jeune : *Il y avait des trucs graves, et il y avait des trucs de la vie de tous les jours.* Chercheuse : *Toi, tu te sentais comment vis-à-vis de tout ça ?* Jeune : *Bah, les trucs graves, j'avais juste pas envie d'être là. J'avais envie de sortir, du coup, mais pour aller où ? Et les trucs un peu basiques, bah, on s'en fichait, du coup ».*

4.5.3 CONFINEMENT : ENTRE CROISSANCE PERSONNELLE ET ENNUI

Durant le confinement, de nombreux adolescents se sont retrouvés avec plus de temps libre. Certains ont pu et/ou su tirer parti de cette période, en découvrant ou redécouvrant des activités, en apprenant de nouvelles choses. D'autres, en revanche, ont eu des difficultés à gérer ce surplus de temps, se montrant plus sensibles à l'ennui et adoptant des stratégies mal adaptées de gestion de celui-ci, telles que la surconsommation d'écrans et de réseaux sociaux. Cette tendance a été renforcée par le fait que, pour certains, les écrans constituaient la seule ouverture sur leur vie sociale, les amenant à développer des stratégies compensatoires face à l'isolement des pairs et des autres adultes de référence. « *On était toujours tout le temps sur le téléphone et on ne faisait rien d'autre qu'être sur son téléphone, on n'apprend pas beaucoup sur tiktok* ».

Ces éléments révèlent le caractère transversal des enjeux de la pandémie de COVID-19, qui a affecté les jeunes dans une phase importante de leur développement autour d'injonctions et expériences contradictoires.

4.6 SANTÉ MENTALE ET BIEN-ÊTRE ÉMOTIONNEL

Cette dernière section des résultats s'intéresse à comment le stress social lié aux transformations dans les différents domaines de la vie a pu se manifester sous forme de souffrances psychiques, troubles anxieux, inquiétudes. En effet, Pearlin (1989) a souligné combien le stress social peut s'exprimer dans des souffrances psychiques.

4.6.1 L'ENTRÉE DANS LE SEMI-CONFINEMENT

En matière d'inquiétudes et de santé mentale au début du semi-confinement, deux aspects principaux ont été identifiés dans les récits. D'une part, il y a eu la difficulté d'adaptation à un monde devenu instable et à l'incertitude qui en découle. D'autre part, la crainte de la contagion ou de perdre des proches s'est manifestée également comme un facteur de stress significatif.

La difficulté d'adaptation au monde instable, l'incertitude découlant de l'évolution de la pandémie et des mesures de santé publique a suscité des émotions négatives et des inquiétudes, principalement en raison de la constante évolution de la crise et du manque de clarté de la situation. Initialement, de nombreux jeunes ont exprimé la peur que le mode de vie exceptionnel imposé par la pandémie ne devienne permanent : *« Oui, parce que ma vie d'avant, on sortait tout le temps. J'avais peur qu'on reste tout le temps comme ça, avec des masques et des maladies, rester chez nous. Moi aussi, je suis quelqu'un qui aime bouger, sortir. Je n'aime pas vraiment rester ennuyée. J'avais peur que ma vie reste comme ça. Je voulais vraiment que ma vie change »*. Les préoccupations se sont étendues aux perspectives d'avenir post-pandémique, notamment en matière d'éducation et d'insertion professionnelle. Un participant a partagé ce constat : *« avec la période du COVID, ça m'a fait beaucoup réfléchir sur mon avenir ouais. Et à ce moment-là j'ai eu peur parce qu'en fait je ne sais pas quoi faire dans ma vie du coup.... j'étais désorienté, je ne savais pas quoi faire j'ai paniqué, et ça a expliqué mon décrochage scolaire »*. Cette anxiété a été plus marquée chez les jeunes qui se trouvaient à des moments clés de leur

parcours scolaire, dans lesquels les résultats scolaires déterminent l'accès à certaines formations.

L'anxiété parentale concernant l'avenir professionnel de leurs enfants a renforcé la pression et le stress de certains jeunes, comme illustré par ce témoignage : *« Moi c'était plutôt problème d'avenir parce que mon plan que je voulais suivre, il était chamboulé. Et c'était stressant, angoissant. Ma mère aussi, elle était stressée, elle n'était pas très contente. Du coup, elle me disait : « t'aurais mieux travaillé au premier semestre, ça ne te serait pas arrivé, ça te retombe dessus ». On ne savait pas quoi faire, je regardais d'autres plans... j'ai dû très vite penser à un autre choix. Devoir choisir son futur en même pas trois semaines, c'était un peu dur ».*

Les observations des professionnels actifs dans l'insertion professionnelle confirment ces témoignages, soulignant la peur de l'incertitude ressentie par les jeunes et leurs familles, souvent exacerbée par la perte d'emploi des parents : *« Ils avaient tellement peur de l'incertitude : « ça sert à quoi que je trouve un apprentissage ou un stage si dans un mois, ça, de nouveau, on ferme tout, on rentre à la maison ? » Et en fait, l'incertitude qu'ils ont vécue, et celle de leurs parents, parce que beaucoup des parents ont perdu leur travail, ça les a bloqués pendant pas mal de temps. Après, c'est reparti, mais pour certains, c'était « ouais, mais moi, c'est trop tard » je n'ai plus envie. Ils avaient peur ».* La pandémie a considérablement impacté l'insertion en formation professionnelle (principalement les apprentissages) de diverses manières. Trouver un emploi était devenu plus ardu en raison de la réduction des postes disponibles : les opportunités de stage étaient limitées, les entreprises, préoccupées par la gestion de la crise sanitaire, n'embauchaient pas nécessairement de nouveaux apprentis. Cette situation a été exacerbée par un climat général d'incertitude, suscitant également la crainte que le semi-confinement se prolonge ou qu'un nouveau confinement soit décrété. *« Tout s'est arrêté. Les entreprises ne prenaient plus de stagiaires. Les places d'apprentissage, je n'ai pas les stats, mais il me semble qu'elles ont été en chute libre l'année d'après. Donc, je veux dire, tout d'un coup, les possibilités d'insertion socioprofessionnelle, elles se sont pété la tête complètement dans le caniveau. Il n'y avait plus de débouchés ».* Cette conjoncture a également influencé la motivation des jeunes. Ceux qui percevaient déjà leurs opportunités comme étant moindres par

rapport aux autres ont été particulièrement touchés. Les adolescents interviewés n'ont pas évoqué cette situation, probablement en raison de leur jeune âge, mais les professionnels ont rapporté plusieurs cas problématiques.

Un aspect crucial et transversal est l'incertitude liée à la durée des mesures prises, ainsi qu'à la durée des phases épidémiologiques de propagation du virus. Cette incertitude a considérablement affecté la capacité des individus à sélectionner les stratégies d'adaptation appropriées, marquant aussi bien les jeunes, leurs parents que les professionnels. Ce contexte a soulevé des interrogations quant à la pertinence de s'adapter à un contexte en perpétuelle évolution. Au cas où la crise aiguë serait de courte durée, une réadaptation complète de la vie apparaissait comme moins pertinente. De même, à la levée des mesures, il y a eu des craintes quant à la possibilité d'un nouveau confinement. Si des variations ont été observées tant parmi les professionnels que les jeunes, les données disponibles ne permettent pas d'identifier les facteurs sous-jacents à ces attitudes contrastées.

Cas de Thomas rapporté par un travailleur social

Thomas, intégré dans un programme d'insertion professionnelle, avait 16-17 ans au début de la pandémie. Son parcours débute par une inscription dans un programme, où les jeunes explorent différentes opportunités de travail et « petits jobs », avant de s'engager dans un module d'insertion initial offrant des emplois à temps partiel avec rémunération hebdomadaire.

Thomas participe, mais rencontre des difficultés à maintenir une présence régulière et à s'adapter aux exigences du travail. Juste avant la pandémie, il avait commencé à participer aux activités proposées, et, selon le professionnel qui en a parlé, il était sur le bon chemin vers une réinsertion. Cependant, l'arrêt soudain des offres d'emploi dû à la pandémie a non seulement interrompu sa progression mais l'a également renvoyé à ses habitudes et sources de revenus alternatives. Comme expliqué par ce travailleur social :

« Le Covid a posé un arrêt dans à peu près tout ce qu'il y avait comme job à proposer aux jeunes, ce qui a signifié pour lui un « retour à la rue ». [...] C'est un jeune qui a fait plusieurs allers-retours au programme d'insertion et qui est toujours, comme pas mal de jeunes qu'on a, entre plutôt le côté rue et tout le commerce alternatif qu'on peut y faire, et le programme d'intégration, notamment faire un bout d'insertion professionnelle et gagner de l'argent dans quelque chose que, nous, on essaie de valoriser. [...] Donc, tout d'un coup, le Covid, repli complet du côté de la rue et perte de liens [...] Le Covid l'a ramené dans ses ressources de potes, de quartier, sa copine, les enjeux qu'il y avait autour, etc. [»

Malgré plusieurs tentatives de réintégration dans le programme, lui proposant un suivi plus intensif, Thomas a oscillé entre périodes de motivation et phases de découragement. Sa situation a été aggravée par le fait que la pandémie a érodé le tissu de soutien habituel, rendant les ressources disponibles moins efficaces et laissant Thomas dans une position précaire.

« Puis à partir de là, le début de la dégringolade, c'est que tout ce réseau tissé, il n'a plus servi à grand-chose. [...] Les ressources de notre côté sont toujours à sa disposition, mais très, très difficile de réussir à recapter la motivation. Donc la situation n'est pas réglée. »

Néanmoins, les professionnels ont également noté que certains jeunes habitués à l'incertitude ont moins mal vécu le passage au confinement, suggérant que l'expérience préalable de la gestion du vide a pu, dans certains cas, atténuer l'impact de la pandémie sur leur bien-être : *« Et puis ceux qui ont le moins bien vécu cette transition, je dirais que c'est surtout ceux qui étaient plutôt bien ancrés socialement, qui allaient à l'école, qui étaient dans des clubs (que ce soit de lutte, de foot ou autre), et le fait qu'il y ait eu une espèce d'arrêt sur image, ils n'étaient pas habitués à la gestion du vide [...]. Ceux qui sont en rupture depuis 2, 3, 4 ans, et qui ont l'habitude de se réveiller « à 14h du matin », à traîner, jouer aux jeux vidéo le soir, etc., et être déjà dans des consommations, des conduites addictives... ce n'est pas ceux qui se sont le plus mal sentis. C'est un peu bizarre de le dire comme ça, mais ils avaient déjà un peu un entraînement à la gestion du vide. Par contre pour ceux qui n'avaient pas du tout cet entraînement-là, ça a été extrêmement problématique. On a vu des jeunes qui sont*

tombés vraiment dans des phases dépressives, qui ont pu formuler une espèce de mal-être au quotidien ».

La peur de la contagion ou de perdre des êtres chers a également été une source majeure d'anxiété durant la pandémie et le semi-confinement. Cette situation était particulièrement stressante pour les jeunes qui ont été moins accompagnés dans la compréhension des informations liées à la pandémie en raison du manque de disponibilité de leurs parents. L'anxiété était encore plus prononcée chez les jeunes ayant des proches malades ou résidant dans des pays où la situation sanitaire était peu sous contrôle.

Les jeunes ont exprimé leur peur de diverses manières. Un participant a partagé son inquiétude autour de l'ampleur des décès : *« Ce qui m'inquiétait, c'était de voir les gens mourir autour de moi. Je me suis dit, à qui le prochain tour ? Genre, peut-être que ça va être ma famille, mes amis, moi. Mais non, finalement, je ne sais pas. Autour de moi personne est décédé. Mais on n'entendait que ça. On allumait la radio, il y avait des gens décédés. On allumait la télé, il y avait des gens décédés »*. Une autre s'est exprimée à propos de la peur de perdre ses grands-parents : *« Et le plus qu'on avait peur c'était vraiment pour mes grands-parents. Donc ils sont assez âgés. Mon grand-père était assez âgé et il avait une maladie aux poumons déjà. Donc ça faisait 5 ans qu'il essayait de battre cette maladie. Donc on avait peur qu'il attrape le Covid et qu'il décède. Donc c'était un peu triste ça. Le point négatif aussi c'était qu'on ne pouvait pas le voir en vrai. On ne savait pas combien de temps il lui restait. Donc c'était assez intense »*. Il y a encore le cas d'adolescents ayant perdu des proches à cause de la pandémie, qui ont vécu un deuil pendant cette période délicate, parfois accompagné de sentiments de culpabilité.

Les contributions des professionnels viennent davantage souligner combien certains groupes ont dû faire face à des sources d'anxiété spécifiques. Ils ont par exemple mentionné la difficulté d'accès aux informations en raison de la barrière de la langue. Les jeunes et familles ne parlant pas suffisamment bien la langue se sont trouvés « bombardés » d'images et d'informations menaçantes et peu compréhensibles : *« avec la barrière de la langue ou là ça a été très, très compliqué parce que quand je pense aux médias on avait tous :*

les parents, les enfants, tous quasiment, les grands en tout cas, au téléphone étaient joignables [...] ils ont en tout cas un mini-ordinateur dans les mains, un téléphone, une tablette ».

Le manque de clarté des mesures prises pour contrer la pandémie a également constitué une source de stress, tant pour les jeunes que pour les professionnels. Plusieurs adolescents ont noté des incohérences et des changements constants dans les recommandations. Ces incohérences pouvaient renforcer le sentiment d'incertitude ou la méfiance envers les institutions. Les professionnels ont évoqué les difficultés, voire l'impossibilité, d'application de certaines mesures, et les stratégies de contournement adoptées.

Malgré les impacts négatifs de la pandémie en termes d'incertitudes et de la possibilité pour les jeunes de se projeter dans l'avenir, cette période a également eu quelques conséquences positives sur le plan de la santé mentale. Des témoignages ont souligné que la pandémie avait été un catalyseur d'autonomie pour certains adolescents qui ont vu dans l'école en ligne une occasion de développer une plus grande indépendance. De plus, tant les professionnels que les jeunes ont relevé que cette période a permis à certains de prendre du recul sur leur vie et ainsi d'évaluer leur situation avec une nouvelle perspective. Comment en a témoigné cette jeune : *« En fait, ça a beaucoup changé ma vie, mais je ne sais pas comment dire. Maintenant... oui, je ne sais pas comment dire. Mais ça a beaucoup affecté ma vie maintenant. Ça a changé beaucoup de choses. C'est grâce à ça qu'aujourd'hui, je suis devenue comme ça. Parce que j'ai appris beaucoup. Si on a quelque chose à faire, on ne va pas attendre et dire, oui, on va le faire après ou un autre jour »,* ou encore par une autre : *« Et sinon je pense que le confinement et le Covid-19, ça m'a plutôt aidée à être mature je pense. J'ai plus réfléchi à ce que je voulais faire, à ce que je voulais être. J'ai pensé vraiment à ce que je voulais faire dans le futur. Et j'ai mis des objectifs. Et j'ai vraiment appris beaucoup de choses, même si je n'étais pas à l'école. J'ai vraiment appris beaucoup de choses pendant ce temps, pendant le Covid et tout ».*

Les récits de certains professionnels convergent aussi vers ce constat, par exemple celui de cette éducatrice : *« c'est ce qui est cool, c'est que il y en a plein, en fait c'est ce travail de conscientisation qu'on essaie*

de faire, de prise de fin, de voir les choses, de se prendre en charge, de pas être dans le déni en fait des fois le confinement il a permis à certains de le faire parce qu'ils arrivaient déjà à être avec eux-mêmes seuls et du coup bah à la ça obligé entre guillemets et ça leur a permis de travailler là pour ça ». La période de crise a donc favorisé la réflexivité de certains jeunes et s'est accompagnée du développement de leur maturité.

4.6.2 LA SORTIE DE LA PÉRIODE DE CRISE

Certaines souffrances émotionnelles, associées à de profonds sentiments d'injustice ou de démotivation, ou encore l'expérience de symptômes anxieux, ne se sont manifestés qu'après la levée des mesures de semi-confinement et d'école à domicile.

De nombreux jeunes ont décrit des difficultés à retrouver une vie sociale normale après avoir été isolés pendant une longue période, ce qui a engendré chez eux une forme de stress social. Tant selon les jeunes interviewées que selon certains professionnels, les filles ont généralement moins contourné les restrictions et ont été plus isolées durant la pandémie, elles semblent donc avoir été plus affectées. Comme l'a expliqué cette participante : *« Quand on reste chez soi pendant deux mois on s'habitue un peu à être seul, on va dire. Même si on a des contacts extérieurs et qu'on a notre famille. [...] Après, quand on ressort, quand on commence à avoir du monde [...] de me trouver avec plein de monde, je me sentais un petit peu étouffée »*. Plusieurs autres ont mentionné l'apparition de symptômes anxieux physiques.

Les témoignages des jeunes révèlent également un sentiment d'incertitude généralisé et transversal, exacerbé par la pandémie mais aussi par le contexte plus large, incluant la crise économique et divers conflits internationaux : *« En soi, oui, parce que... Il y a eu la pandémie, mais ensuite, il y a eu tellement de trucs, genre... Des guerres en Ukraine, le truc de... Pour la Palestine, ça fait longtemps que c'est venu en avant et tout. En fait, on se pose tout le temps cette question. Même moi, actuellement, là, je me demande... En fait, même, je me demande si j'ai fait le bon choix de faire des longues études et tout [...] Je me dis, j'aurais dû prendre un apprentissage, j'aurais eu mon contrat de travail, et voilà. Mais sauf que*

c'était impossible pour nous de savoir ce qu'on voulait, surtout avec... En fait, après la pandémie, tout s'est enchaîné ». Dans ce contexte de crises multiples, la pandémie a poussé les jeunes à se questionner sur leur avenir.

Cas de Ève

La participante a exprimé que depuis la pandémie elle a commencé à avoir des problèmes d'anxiété en présence des autres (se sentir stressée quand il y a beaucoup du monde). Ces problèmes sont dus selon elle au fait qu'elle s'est beaucoup isolée, elle est restée toute seule dans sa chambre pendant longtemps, puis lors du retour à la normale elle a commencé à avoir peur des autres. Depuis lors, sa stratégie est d'utiliser des écouteurs qui coupent le bruit.

Pour elle il y a eu surtout deux aspects douloureux en lien avec le confinement. Premièrement, aller à l'école lui permettait de garder le lien, se tenir informée, savoir ce que les autres faisaient. Cependant, pendant le confinement, elle est restée dans sa chambre à regarder des séries, sans contacter ses amis. Elle pensait que c'était normal. Puis lorsque le confinement est terminé, elle a découvert que les autres « amies » et copines d'école faisaient tout le temps des « facetime » etc. et qu'elles l'avaient exclue, de manière prolongée, sans qu'elle s'en doute. Deuxièmement, elle aurait voulu que son père lui propose davantage d'activités, par exemple des jeux de société. Ceci l'aurait aidée à se sentir moins seule pendant le confinement.

Les jeunes ont également souligné la difficulté de se défaire du masque après s'y être habitués et s'être cachés derrière. Ce phénomène, bien que « mineur », reflète les défis de réadaptation à une situation « normale » après avoir vécu une période exceptionnelle. La réticence à retirer le masque s'explique de plusieurs manières. Pour certains, il s'agissait de la crainte de révéler un visage marqué par la puberté, ayant subi des transformations durant la période de port du masque (prise de poids, apparition de boutons). D'autres ont évoqué le début d'une nouvelle école en pleine pandémie, moment où de nombreux camarades n'ont pas vu leur visage sans

masque, engendrant la peur de décevoir, de ne pas être apprécié, voire d'être moqué ou harcelé. Le masque a offert une protection contre la nécessité d'accepter et de montrer son visage, créant des difficultés au moment de l'abandon des mesures. Une jeune a décrit cette expérience ainsi : *« C'était bizarre parce qu'on croyait, on ne voyait pas les gens, on ne voyait pas leur visage du tout. Et à chaque fois, on croyait que [...] On croyait que la personne était belle et tout, mais à la fois on était choqués quand on enlève le masque et tout. C'était bizarre un petit peu. [...] Moi, pendant le Covid, j'ai pris du poids et tout. Puis quand on devait sortir [...] c'est pour ça que je portais des masques et que je ne voulais pas me montrer »*. Une autre a partagé son expérience : *« Quand on nous a dit qu'on pouvait l'enlever, là, je n'arrivais plus. Je n'avais plus confiance en moi et ma tête. C'était bizarre de montrer ma tête aux gens, aux personnes dans la classe. C'était, entre guillemets, gênant de remonter sa face. Et sachant que je n'ai pas trop confiance en moi, c'était un peu difficile. Donc, je pense que je n'avais pas enlevé mon masque jusqu'à juin 2022 »*. Cette expérience a été plus prononcée chez les filles et/ou les adolescents les plus isolés et complexés.

Concernant l'évolution de la situation en termes de santé mentale, les témoignages des professionnels ont apporté des compléments importants. Presque tous ceux ayant participé aux focus groupes ont observé une augmentation préoccupante des problèmes de santé mentale chez les jeunes en général (pas seulement ceux issus de contextes difficiles) dans la période post-pandémie. Paradoxalement, pour bon nombre de professionnels, la période de confinement a été relativement calme en matière de besoins en santé mentale, une sorte d'« accalmie » ; cependant, elle a été suivie par une phase de rattrapage. Selon de nombreux professionnels, il y a eu un véritable changement des normes en matière de santé mentale. Ainsi, la norme de l'« avant-pandémie » ne correspond plus à celle de l'« après-pandémie ». Ceci est illustré par des témoignages tels que celui de cette enseignante du secondaire : *« Les situations qui, il y a 5 ans, auraient été mes urgences sont aujourd'hui considérées comme normales »* ; de manière similaire, une autre enseignante du secondaire a dit : *« Alors, à l'ECC [école de culture générale], l'école de com' [école de commerce], avant le covid, dans une classe normale il y avait deux, trois, peut-être quatre « problématiques ». Après le covid, des élèves qui*

ont eu besoin d'un suivi particulier, que ce soit du service social, du suivi psy : ce sont un tiers voire la moitié de la classe. [...] On a vu beaucoup, de problématiques psy. Beaucoup, beaucoup, beaucoup d'angoisse. J'ai eu à gérer, je ne sais pas combien de crises d'angoisse en classe, mais vraiment violentes. Au niveau de la réussite scolaire aussi, ça s'est vu. Alors, justement, pas l'année... du covid, où il y a le confinement [...], l'année juste après. L'année scolaire 21, ça allait encore, mais les deux années après, les taux d'échec ont été bien plus importants ».

Cette évolution a également été observée concernant le recours aux ressources de soins psychiatriques pour adolescents. Les professionnels de santé ont mentionné d'abord un « *ralentissement de la clinique pendant des mois et des mois pendant le Covid* », qui semblait assez paradoxal, suivi, un an après, par un rebond des besoins des adolescents « *où là vraiment ça a explosé, [...] les demandes aussi, et puis c'était des demandes de plus en plus difficiles. Et nous on était très inquiets de ce silence pendant la pandémie, en se disant mais quand est-ce qu'il va y avoir le rebond, parce que là c'était vraiment, on n'avait jamais eu des chiffres aussi bas, donc ça c'était assez inquiétant, et puis effectivement une année après il y a eu le rebond* ».

En ce qui concerne les groupes de jeunes les plus affectés par cette évolution de leur santé mentale, on peut identifier, à partir des interviews des professionnels, deux mécanismes générateurs de démotivation : le manque de reconnaissance des inégalités de vécu de la pandémie et la priorisation de la pandémie sur d'autres problèmes plus urgents.

Concernant le premier mécanisme, la pandémie a rendu plus difficile pour les professionnels d'aider les jeunes à élaborer un projet d'avenir ou à obtenir des opportunités d'apprentissage. Cette difficulté a été encore plus prononcée pour les jeunes déjà désavantagés, ceux ayant moins d'espoir pour leur avenir, que les professionnels tentaient de motiver. Avec la pandémie, la motivation et la confiance de ces jeunes dans la possibilité d'avoir un avenir prometteur se sont érodées. Ce manque de motivation a également été observé chez des adolescents ayant accumulé des lacunes scolaires en raison de conditions sociales peu adaptées pour

l'école en ligne. Ils ont parfois ressenti une démotivation et un sentiment d'injustice, perdant confiance en l'avenir lorsqu'ils se sont retrouvés à devoir travailler davantage que les autres pour rattraper leur retard, sans reconnaissance des causes de ce retard, ou lorsqu'ils ont dû abandonner certains projets de formation : *« Pour le travail que ces jeunes ont pu fournir, il y a peu de reconnaissance, il y a peu de choses aussi qui ont été valorisées. [...] Moi j'avais des jeunes qui me disaient « oh de toute façon l'école, on s'en fout, de toute façon, il n'y a pas de boulot. On va voir bien voir ce qui se passe. Très pessimistes ».*

Le deuxième mécanisme particulièrement prévalent chez les jeunes plus vulnérables est que certains ont vécu des situations plus stressantes que la pandémie, telles que pauvreté, discrimination raciale, violence familiale ou exclusion du groupe de pairs, sans pour autant se voir proposer de l'aide ou de solutions. La pandémie, qu'ils percevaient comme « moins grave » par rapport à d'autres défis qu'ils affrontaient, a entraîné une réorganisation de la société dans son ensemble. Cela a pu engendrer une perte de sens de voir que pour certaines urgences la société peut être réorganisée et pour d'autres non. À titre d'exemple, cette psychologue mentionne le cas des mineurs non accompagnés (MNA). Pour eux, le fait qu'autant d'attention ait été accordée à la pandémie alors que leur situation personnelle n'engendrait pas de plans d'action spécifiques a créé une situation difficile à vivre. Elle a exprimé cela en ces termes : *« Pardon, mais on a tellement d'autres problèmes beaucoup plus graves que ça [...] Dans l'échelle des inquiétudes, des besoins et tout ça, c'était redistribué de manière complètement différente. Et de dire mais moi le Covid, ma mère est en train de mourir en Afghanistan, il y a des choses plus graves [...]. Il y avait beaucoup de ça qui revenait. On a vécu des choses beaucoup plus graves que le Covid. La mort, le rapport à la mort aussi était complètement différent. Par extension, le rapport à la maladie, au Covid était aussi complètement différent. Et puis, ce souci du Covid, c'était très ethnocentré quand même ».* D'autres minorités ont pu vivre des expériences similaires.

Les professionnels ont aussi souligné que la pandémie n'a été qu'une crise parmi d'autres et que ce contexte généralisé d'incertitude n'a fait qu'aggraver le manque de confiance dans l'avenir,

comme l'a expliqué ce travailleur social : « *Je dirais un désinvestissement progressif qui mène forcément à une forme de désaffiliation avec le système éducatif et scolaire. J'ai plein de jeunes qui n'ont jamais repris. [...] C'est plutôt une perte de motivation, une perte de sens, et en même temps, je trouve que c'est quand même sacrément compliqué de se projeter dans un monde où finalement, le quotidien n'est pas très reluisant, on allume la télé entre la crise du Covid, la crise climatique, les retraites [...] quelle vision positive on vend de l'avenir à notre jeunesse ? C'est plutôt le pessimiste qui a pris le pas [...]. Et il y a des jeunes qui se projettent plus* ». Les questionnements existentiels engendrés par cette incertitude ont contribué à la démotivation, avec des professionnels rapportant que certains jeunes se posent des questions du type : « *Pourquoi je devrais être un mouton et aller travailler et m'insérer dans cette société à laquelle je n'adhère pas forcément ?* ».

En matière de santé mentale, un aspect fréquemment mentionné par les professionnels est que la pandémie a, d'une certaine manière, « normalisé » l'idée qu'il est possible de souffrir de troubles psychiques à certains moments de la vie. Ceci s'explique par le fait que, durant cette période atypique et incertaine, une attention particulière a été portée à ces aspects, mais aussi parce que la santé mentale était un sujet très présent sur les réseaux sociaux et que les jeunes étaient beaucoup connectés. La situation exceptionnelle de la pandémie, offrant une explication externe, a permis de réduire le stigmate lié à la souffrance mentale, que ce soit pour les jeunes eux-mêmes ou pour leurs parents. Cependant, cet effet a été accueilli de manière ambivalente. D'une part, il est potentiellement bénéfique car il favorise la détection ; les jeunes eux-mêmes se reconnaissent comme souffrant d'un trouble ou d'un autre ; le fait que la santé mentale soit débattue sur les réseaux sociaux offre un levier à travers lequel il est possible d'agir. Comme l'a mentionné cette enseignante du secondaire : « *En termes de ressources, ils savent peut-être plus précisément qu'auparavant qu'ils peuvent aller demander de l'aide, et puis ils ont peut-être moins de velléités à y aller. C'est quelque chose de positif. Ils acceptent plus facilement le fait que c'est pas un souci d'aller chercher de l'aide à l'extérieur* ». D'autre part, les professionnels ont également observé des situations où la pandémie a été utilisée comme un « alibi » pour expliquer l'apparition de

difficultés qui auraient probablement existé même sans la pandémie. Par ailleurs, certains professionnels se sont inquiétés du fait que les problèmes de santé mentale sont de plus en plus intégrés à l'identité de certains adolescents, qui évoquent leurs troubles comme une explication à tout, comme un état immuable. Certains professionnels observent des situations dans lesquelles avoir des soucis de santé mentale devient presque « attrayant » pour « faire partie du groupe ». Comme l'a constaté cette enseignante du secondaire : *« Elle se construit en tant que "moi, je suis anxieuse, moi je fais de l'anxiété sociale". Donc je sais que c'est l'adolescence aussi. Mais ça, c'est un truc que j'ai trouvé très fort qui est en train de se passer. Je trouve que des classes, maintenant ça va mieux, mais il y a des années qui ont suivi, il y a des classes, c'était... Ils se définissaient par leurs problèmes psy quoi »*. Ce constat est partagé par cette éducatrice d'un centre pour jeunes : *« Je trouve que les jeunes pour la plupart des gens aujourd'hui ont de la facilité à parler de leur mal-être. Jusqu'à avant, c'était un peu tabou, souvent quand on parlait d'une tentative de suicide, tentative de viol, harcèlement, dépression, avant c'était pas simple ; c'était des trucs qui étaient quand même assez lourds, enfin du coup nous on est quand même assez surpris qu'aujourd'hui ils ont la facilité de parler de ça entre eux, sans professionnels et nous on est juste observateurs de ça »*. Elle s'interroge sur ce qui rend légitime l'expression de ce mal-être du point de vue des jeunes, en y voyant parfois une certaine exagération à travers la banalisation de ces problèmes parmi les adolescents. Selon des professionnels, les réseaux sociaux auraient contribué à cette normalisation de la parole autour de problèmes de santé mentale.

Cette dernière section apporte des éléments précieux sur différents mécanismes pouvant contribuer à expliquer le constat plus général aujourd'hui d'une dégradation de la santé mentale des jeunes suite à la pandémie de COVID-19 (Observatoire suisse de la santé, 2023). L'incertitude liée à la pandémie et l'anxiété des adultes en général ont suscité du stress social, qui est susceptible d'avoir des répercussions à moyen, voire long terme sur les cohortes qui ont vécu la crise sanitaire au moment charnière de l'adolescence. Par ailleurs la nouvelle légitimité sociale des troubles de santé mentale et de l'expression du mal-être peut également contribuer à des différences entre les générations sur ce plan.

5. DISCUSSION ET CONCLUSION

Les répercussions de la pandémie de COVID-19 ont été appréhendées dans cette recherche en prenant appui sur la théorie du stress social lié aux rôles de Pearlin (1981) ainsi que sur la perspective théorique du parcours de vie (Elder 1974). La crise sanitaire, en lien avec les modifications et ajustements des rôles sociaux qu'elle a induit chez les jeunes est considérée comme ayant été source de stress social. Les enfants et surtout les adolescents ont été particulièrement affectés dans leur vie scolaire, familiale et sociale par les ruptures induites par les mesures de santé publique passées en 2020. Afin de prendre en compte ces effets, dans leur dynamique temporelle, sur la suite des trajectoires de ces jeunes, le choix a été fait de distinguer deux phases ayant induit des formes de stress différentes dans une temporalité relativement courte, à savoir l'entrée dans le semi-confinement en mars 2020, puis le retour à la "vie d'avant" quelques mois plus tard. Considérant, dans la continuité de la littérature existante, que les jeunes étaient inégalement équipés pour faire face aux ajustements requis dans ces deux phases, en fonction des circonstances sociales, familiales et sanitaires contrastées dans lesquelles ils s'inscrivaient, l'étude s'est concentrée sur les adolescents plus vulnérables car disposant de moins de ressources.

En donnant la parole directement à ces jeunes, l'étude permet de décrire leurs trajectoires et leurs expériences au cours de la période concernée. Les particularités de leurs parcours par rapport à celles des parcours de jeunes disposant de plus de ressources, ou ayant été peu ou moins affectés, ont été mises en lumière par les professionnels, qui ont par définition un regard plus transversal sur les différents segments de la population des jeunes. Les résultats révèlent les conséquences des injonctions — parfois

contradictoires — découlant de la prise, l'abandon et la reprise de nouveaux rôles scolaires, familiaux et amicaux (voir Pearlin 1981). Ces injonctions se sont faites dans un contexte social ayant amené à des contraintes et changements complètement inédits dans l'histoire récente des pays occidentaux. Les jeunes ont dû réapprendre la participation à l'école, l'intégration dans la famille, au groupe de pairs et aux médias, sous pression de nouvelles règles très contraignantes mises en place par les institutions dans leur gestion de la crise.

Les résultats de cette étude qualitative exploratoire apportent des constats nuancés sur les effets négatifs, mais parfois aussi positifs de la crise sanitaire, tout en montrant la complexité des processus en jeu autour des problèmes générés par la reconfiguration des rôles sociaux. Les mécanismes observés dans plusieurs domaines invitent à souligner combien la deuxième phase, celle du retour progressif au fonctionnement hors crise, où les apprentissages des nouveaux rôles à peine faits ont dû être désappris, a été marquée par des chocs secondaires liés aux effets de « retard accumulé » et la nécessité de récupérer de ces chocs. Ce constat s'inscrit dans la continuité de la littérature émergente identifiant des effets de « backlog » induits par la pandémie dans des domaines variés, tels que l'apprentissage, la santé ou l'économie (Saiz et al. 2021; Ivanov 2021; Simpson et al. 2023).

Dans le domaine scolaire (section 4.1), la transition vers l'enseignement à distance a bouleversé le rôle d'élève tel qu'il est traditionnellement compris. Des ajustements importants ont été nécessaires. Les adolescents vulnérables ont souvent éprouvé davantage de difficultés à assumer ce nouveau rôle, notamment au vu du plus grand effort d'adaptation requis, en raison du manque de ressources matérielles et de soutien. Cela a entraîné un stress accru pour eux. Lors du retour « à la normale » les jeunes n'ayant pas réussi à garder une continuité dans la scolarisation, au vu du manque de ressource et/ou de soutien, ont vécu un nouveau bouleversement, se découvrant en « retard » et devant « rattraper », tout en ne pouvant à nouveau compter que sur peu de ressource pour ce double effort demandé pour se mettre à niveau. Cette

situation a, dans certains cas, mené à un désengagement, qui illustre comment le stress ponctuel de la pandémie a pu se transformer en stress chronique dans certains parcours. Ce constat vient enrichir la littérature sur les inégalités des jeunes montrant des variations dans les lacunes scolaires accumulées pendant la pandémie en fonction de la situation socioéconomique (Colvin et al. 2022 ; Schult et al. 2022). Ces lacunes continuent dans certains cas à influencer les trajectoires en devenir de ces jeunes. Toujours par rapport à la scolarité, il faut aussi noter l'augmentation de l'absentéisme constatée par les enseignants, qui semble perdurer bien au-delà de la période de la pandémie, suite à de nouvelles habitudes prises pendant cette période et difficiles à abandonner par la suite.

La vie familiale (section 4.2) a également été affectée, plutôt de manière positive. Un grand nombre de familles précaires se sont soudainement retrouvées avec davantage de temps libre renforçant les liens familiaux souvent mis sous pression par le monde professionnel. Cependant, cela ne s'est pas fait sans difficulté. Le confinement a accru la présence parentale et limité les interactions sociales extérieures. Cette situation a engendré des tensions intergénérationnelles. Les jeunes vivant avec des parents fortement affectés par la pandémie (perte d'emploi, anxiété, incertitudes, mauvais état de santé, deuil d'un proche) ont été imprégnés des préoccupations des adultes. Ils ont dû faire face à ces inquiétudes alors même qu'ils avaient moins de possibilités de bénéficier d'un soutien – scolaire ou amical – extérieur à la famille. Ces adolescents devaient principalement compter sur leurs parents pour comprendre le contexte instable et gérer les nouvelles alarmantes. Les parents étaient quant à eux inégalement équipés pour remplir leur rôle, en raison des barrières linguistiques, du niveau de leurs préoccupations ou de leur niveau de formation. Pour ces jeunes, la fin de la pandémie a coïncidé avec une prise de conscience de leur décalage par rapport au vécu d'autres jeunes. De manière générale, le retour abrupt à une situation où les proches (parents, fratrie) étaient de nouveau moins présents, en raison de leur retour au travail et à l'école, a été mal vécu par certains. Ces constats sur les dynamiques familiales s'inscrivent dans la continuité des observations faites par d'autres chercheurs, qui suggèrent que certaines

familles plus aisées ont su tirer parti du confinement tandis que les familles moins favorisées en ont souffert, élargissant ainsi les inégalités (Eriksen et al. 2024).

Dans le domaine de la participation sociale (en personne ou en ligne, sections 4.3 et 4.4), la limitation des interactions avec les pairs a contribué à un sentiment d'isolement et à une détresse psychologique accrue, ce qui est conforme aux observations de Benson et Elder (2011) sur l'importance des relations sociales pour le bien-être des adolescents. Comme d'autres études (Eriksen, Stefansen, et al., 2024) notre étude constate des différences genrées. Les jeunes, qui prenaient moins l'initiative de contredire les parents et les autorités, notamment les jeunes filles, ont davantage été isolés que ceux qui ont continué de se rencontrer. Pour gérer cette distance physique, les adolescents ont fortement augmenté leur participation sociale en ligne, reconnaissant eux-mêmes passer beaucoup de temps sur les réseaux et devant les écrans, au point d'éprouver des symptômes physiques (mal aux yeux, prise de poids). Ne plus avoir un lieu physique de rencontre à l'école a fait que les jeunes déjà isolés l'ont été plus encore sans s'en rendre compte, en n'étant par exemple pas conscients du fait que d'autres se voyaient ou échangeaient régulièrement sur les réseaux. De plus, les situations d'harcèlement sont devenues plus difficiles à détecter pour les professionnels, notamment les enseignants. À nouveau ce n'est que lors de la fin des mesures de semi-confinement que certaines difficultés sont devenues visibles, pour les jeunes eux-mêmes et pour les professionnels autour d'eux. Découvrir avoir été exclu pendant le confinement, devoir à nouveau interagir après s'être habitué à l'isolement, devoir montrer son visage et son corps en transformation en raison de la période de l'adolescence, ont pu créer d'importantes difficultés de réadaptation.

Ces multiples bouleversements ont pu créer des tensions entre la participation à différents domaines, autour de l'instabilité des rôles sociaux (voir section 4.5). Parfois, des effets bénéfiques dans un domaine (par exemple avoir davantage du temps à passer avec la famille) ont créé des déséquilibres pouvant avoir des effets néfastes dans d'autres domaines (par exemple en réduisant la

socialisation avec les pairs ou l'investissement scolaire). Ce type de résultats souligne l'importance de prendre en compte les effets de « recouvrement » (Bidart, 2019; Widmer, 2021) entre différents domaines de vie et d'adopter une perspective large et processuelle sur l'expérience de la période de la pandémie de COVID-19 par les jeunes. Selon leur trajectoire antérieure, selon les interactions existantes entre différentes sphères de leur vie, cette expérience a pris une coloration très différente : très sombre pour plusieurs, plus claire pour d'autres. Les tensions entre domaines de la vie ont obligé de nombreux jeunes à faire des arbitrages difficiles. Cette accumulation de stress, au sein des domaines et dans les liens entre ceux-ci, a pu induire des souffrances psychiques, des troubles anxieux et des inquiétudes chez les jeunes, selon les théories de Pearlin (1989). Dans un premier temps (lors de l'entrée dans la pandémie) les jeunes et leurs familles ont surtout exprimé des inquiétudes par rapport à l'avenir ainsi que la peur de la contagion ou celle de perdre des personnes chères ; ces préoccupations ont été d'autant plus marquées pour les personnes vivant avec un proche « à risque ». Lors de la sortie de la crise, les difficultés à retrouver une vie normale, le constat du retard pris, le sentiment de vivre des inégalités et des injustices ont été davantage soulignés.

En ce qui concerne les implications de ces deux phases de crise pour la santé mentale des jeunes (section 4.6), les premières semaines de la pandémie ont été marquées par une diminution des demandes d'aide psychologique, comme observée dans d'autres études (Berger, Häberling, et al., 2022). Cependant une augmentation importante du recours aux services de santé mentale après la période de semi-confinement a été constatée. Si cela peut s'expliquer par des besoins accrus ; cela peut également en partie être attribué au fait que dans la période post-pandémie, il est devenu moins tabou pour les adolescents de parler de leurs soucis de santé mentale ; de ce fait davantage de jeunes et de familles ont eu le courage de chercher de l'aide. Par ailleurs, le regard rétrospectif porté par certains jeunes et professionnels sur la période de la crise souligne qu'en dépit des contraintes externes fortes, certains adolescents ont pu mettre à profit leurs capacités d'apprentissages et gagner en autonomie.

En conclusion, cette succession d'adaptations de grande ampleur se déclinant à travers différents domaines de la vie a été génératrice d'un stress social élevé pour les jeunes. De plus, les jeunes placés par leurs origines sociales et leurs dynamiques familiales dans des situations vulnérables, ont dû s'adapter davantage alors même qu'ils avaient moins de ressources à disposition. À la fin de la période hors-norme du printemps 2020, le fait que leurs efforts d'adaptation aient été peu reconnus a suscité une perte de confiance envers l'avenir ou des incompréhensions de leur part. Ce constat repose notamment sur les témoignages des professionnels interviewés dans l'étude. Les conclusions de l'étude PIRA confirment donc que diverses inégalités sociales ont impacté les jeunes dans leur gestion de la pandémie. Les catégories les plus vulnérables ont accumulé les difficultés, ce qui a conforté, voire amplifié les inégalités sociales pré-existantes.

Il est par ailleurs probable que ces effets continueront de marquer les parcours de ces cohortes et il serait donc très utile de les suivre dans le temps, comme l'avait fait Elder, dans une étude princeps du paradigme du parcours de vie, pour les enfants de la dépression de 1929 (Elder, 1974). Nos résultats soulignent aussi l'importance de ne pas considérer chaque jeune comme un atome isolé, dans la compréhension de ses difficultés, car c'est bien leurs relations avec les autres jeunes mais aussi avec les adultes qui ont été durablement affectées. Ils ont été sensibles à l'anxiété générale, y compris celle de leurs parents et des autres adultes de référence, tout comme aux fortes incertitudes sociétales et aux injonctions parfois contradictoires à leur égard. Leur position dans une étape charnière du parcours de vie, soit la phase d'autonomisation associée à l'adolescence, a pu accentuer le poids du stress social. Cependant, à côté d'une perspective centrée sur les parcours de vie individuels, des travaux suggèrent que le bien-être chez les jeunes a commencé de diminuer avant la survenue de la pandémie de COVID-19, comme cela a pu être montré grâce aux données longitudinales du Panel suisse des ménages (Gondek, Vandecasteele, et al., 2024). Adopter une perspective historique plus large est donc important pour mieux comprendre les trajectoires des nouvelles générations, qui sont depuis quelques années confrontées à

une succession de crises et d'incertitudes. Ceci a d'ailleurs été évoqué par différentes personnes ayant participé à l'étude PIRA.

Les données qualitatives ne permettent pas de poser de diagnostic chiffré et d'affirmer, par exemple, qu'au niveau individuel, ce sont les jeunes qui ont eu le plus de problèmes à endosser les rôles sociaux qui auraient connu le plus de problèmes de santé. L'objectif de cette étude était cependant tout aussi fondamental : il s'agissait de proposer, sur la base d'un matériel empirique fiable, des pistes interprétatives quant aux mécanismes susceptibles de rendre compte des expériences de la période du COVID-19 des jeunes issus de milieux vulnérables, ceux qui, précisément, échappent bien souvent aux démarches quantitatives par la participation sensiblement plus faible de ces milieux aux enquêtes quantitatives généralistes.

Cette étude qualitative exploratoire a en effet été conduite auprès d'un public a priori peu motivé à participer à une recherche universitaire sur des événements pouvant être considérés comme révolus. La courte durée de l'étude a certes rendu le recrutement difficile, mais la convergence sur de nombreux points entre les discours des professionnels et ceux des jeunes montrent qu'une certaine saturation des observations a pu être atteinte, un principe fondamental de la démarche qualitative (Morse, 1995). Afin d'intégrer leurs pratiques et représentations, le choix a été fait de recruter des adolescents de 14 à 18 ans qui pouvaient revenir sur leur expérience trois ans auparavant, sans passer par la médiation de leurs parents. Mener une étude qualitative auprès d'enfants plus jeunes au moment de la pandémie aurait reposé sur les récits de leurs parents et aurait rendu la comparaison des expériences entre groupes d'âge difficile.

Les résultats de l'étude ont des implications pour les politiques publiques et les interventions professionnelles. Ils mettent en avant l'importance d'une approche sensible au stress social induit par la mise en place de mesures en cas de crise et considérant leur impact sur les différents domaines de la vie des adolescents et des adultes qui les entourent. Les bénéfices induits par des

interventions collectives contraignantes doivent être évalués en regard des perturbations induites par ces interventions. Le caractère dynamique d'une gestion de crise, impliquant une phase de contraintes suivie d'une étape de relâchement des mesures, mérite également d'être mieux anticipé. Enfin, il est important de minimiser les impacts différenciés des mesures en fonction de la distribution inégale des ressources entre segments de la population, en adoptant des mesures prenant en compte la diversité des besoins.

Ces questions qui touchent à la participation sociale de la jeunesse en temps de crise sont essentielles pour qui veut anticiper les problèmes de santé publique que généreront à coup sûr les crises collectives de toute nature (sanitaires mais aussi économiques, écologiques, etc.) qui pourraient advenir dans un avenir plus ou moins proche.

RÉFÉRENCES

- Adriansen Hanne Kirstine (2012), Timeline interviews: A tool for conducting life history research, *Qualitative studies*, 3(1), pp. 40–55.
- Bambra Clare, Riordan Ryan, Ford John and Matthews Fiona (2020), The COVID-19 pandemic and health inequalities, *J Epidemiol Community Health*, 74(11), pp. 964–968.
- Benson Janel E and Elder Glen H (2011), Young adult identities and their pathways: A developmental and life course model., *Developmental Psychology*, 47(6), pp. 1646–1657.
- Berger Gregor, Häberling Isabelle, Lustenberger Alana, Probst Fabian, Francini Maurizia, Pauli Dagmar and Walitza Susanne (2022), The mental distress of our youth in the context of the COVID-19 pandemic: A retrospective cohort study of child and adolescent psychiatric emergency contacts before and during the COVID-19 pandemic in the Canton of Zurich from 2019 to 2021, *Swiss Medical Weekly*, 152(0708), pp. w30142.
- Beyer M (2013), Suggestions for interviewing teenagers, *Strengths/ needs-based support for children, youth & families*.
- Bidart Claire (2019), How plans change: Anticipation, interferences and unpredictabilities, *Theoretical and Methodological Frontiers in Life Course Research*, 41, pp. 100254.
- Branquinho Cátia, Kelly Colette, Arevalo Lourdes C, Santos Anabela and Gaspar De Matos Margarida (2020), “Hey, we also have something to say”: A qualitative study of Portuguese adolescents’ and young people’s experiences under COVID-19, *Journal of Community Psychology*, 48(8), pp. 2740–2752.
- Brüderlin Marc, Cecchini Amaranta, Evrard Annick and Rastoldo François (2020), *L’école à distance dans les dispositifs genevois de pré-qualification*, Service de la recherche en éducation (SRED), République et Canton de Genève, mimeo.
- Bülow Anne, Keijsers Loes, Boele Savannah, van Roekel Eeske and Denissen Jaap JA (2021), Parenting adolescents in times of a pandemic:

Changes in relationship quality, autonomy support, and parental control?, *Developmental Psychology*, 57(10), pp. 1582.

Burton-Jeangros Claudine, Jackson Yves, Racapé Judith, Raynault Marie-France and Rea Andrea (2024), *Les inégalités sociales et de santé. Comparaison de gestion de la crise de la Covid-19 à Bruxelles, Genève et Montréal*, Bruxelles (Belgique): Éditions de l'Université de Bruxelles.

Cassinat Jenna R, Whiteman Shawn D, Serang Sarfaraz, Dotterer Aryn M, Mustillo Sarah A, Maggs Jennifer L and Kelly Brian C (2021), Changes in family chaos and family relationships during the COVID-19 pandemic: Evidence from a longitudinal study., *Developmental psychology*, 57(10), pp. 1597.

Cecchini Amarante and Dutrévis Marion (2020), Le Baromètre de l'école. Enquête sur l'école à la maison durant la crise sanitaire du Covid-19, Genève, Service de la recherche en éducation., [en ligne], <https://www.ge.ch/document/barometre-ecole-enquete-ecole-maison-durant-crise-sanitaire-du-covid-19>.

Colvin Mary K (Molly), Reesman Jennifer and Glen Tannahill (2022), The impact of COVID-19 related educational disruption on children and adolescents: An interim data summary and commentary on ten considerations for neuropsychological practice, *The Clinical Neuropsychologist*, [en ligne], <https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/13854046.2021.1970230>, (accessed 26 March 2024).

Dixon Carmen S (2015), Interviewing adolescent females in qualitative research, [en ligne], <https://core.ac.uk/download/pdf/51086765.pdf>, (accessed 9 November 2023).

Donker Monika H, Mastrotheodoros Stefanos and Branje Susan (2021), Development of parent-adolescent relationships during the COVID-19 pandemic: The role of stress and coping., *Developmental Psychology*, 57(10), pp. 1611.

Dos Santos Rodrigo Mattos (2020), Isolation, social stress, low socioeconomic status and its relationship to immune response in Covid-19 pandemic context, *Brain, behavior, & immunity-health*, 7, pp. 100103.

Eales Lauren, Ferguson Gail M, Gillespie Sarah, Smoyer Shelby and Carlson Stephanie M (2021), Family resilience and psychological distress in the COVID-19 pandemic: A mixed methods study., *Developmental Psychology*, 57(10), pp. 1563.

Elder Glen H (1974), *Children of the Great Depression: Social Change in Life Experience*, Chicago: Chicago University Press.

Elder Glen Holl and Giele Janet Z (eds.) (2009), *The craft of life course research*, New York, NY: Guilford Press.

Eriksen Ingunn Marie, Stefansen Kari, Fjogstad Langnes Tonje and Walseth Kristin (2024), The formation of classed health lifestyles during youth: A two-generational, longitudinal approach, *Sociology of Health & Illness*, 46(1), pp. 137–152.

Foster Simon, Estévez-Lamorte Natalia, Walitza Susanne, Dzemaili Shota and Mohler-Kuo Meichun (2023), Perceived stress, coping strategies, and mental health status among adolescents during the COVID-19 pandemic in Switzerland: a longitudinal study, *European Child & Adolescent Psychiatry*, 32(6), pp. 937–949.

Gondek D, Vandecasteele L, Sánchez-Mira N, Steinmetz S, Mehmeti T and Voorpostel M (2024), The COVID-19 pandemic and wellbeing in Switzerland-worse for young people?, *Child and Adolescent Psychiatry and Mental Health*, 18(1), pp. 67.

Grätz Michael and Lipps Oliver (2021), Large loss in studying time during the closure of schools in Switzerland in 2020, *Research in Social Stratification and Mobility*, 71, pp. 100554.

Hoarau Paloma (2024), *Le maintien des liens sociaux chez les adolescents confinés : Une étude qualitative dans le canton de Genève*. mémoire de Master, <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:179640> [consulté le 08.12.2024]

Hussong Andrea M, Benner Aprile D, Erdem Gizem, Lansford Jennifer E, Makila Leunita Makutsa, Petrie Rachel C, and The SRA COVID-19 Response Team (2021), Adolescence Amid a Pandemic: Short- and Long-Term Implications, *Journal of Research on Adolescence*, 31(3), pp. 820–835.

Hussong Andrea M, Midgette Allegra J, Richards Adrianna N, Petrie Rachel C, Coffman Jennifer L and Thomas Taylor E (2022), COVID-19 Life Events Spill-Over on Family Functioning and Adolescent Adjustment, *The Journal of Early Adolescence*, 42(3), pp. 359–388.

Lambert Anne and Cayouette-Rembrière Joanie (2021), *L'explosion des inégalités*, Éditions de l'Aube, [en ligne], <https://books.google.ch/books?id=Kw4jEAAAQBAJ> (accessed 17 April 2024).

Larivière-Bastien Danaë, Aubuchon Olivier, Blondin Aurélie, Dupont Dominique, Libenstein Jamie, Séguin Florence, Tremblay Alexandra, Zarglayoun Hamza, Herba Catherine M and Beauchamp Miriam H (2022), Children's perspectives on friendships and socialization during

the COVID-19 pandemic: A qualitative approach, *Child: Care, Health and Development*, 48(6), pp. 1017–1030.

Larsen Linda, Helland Maren Sand and Holt Tonje (2022), The impact of school closure and social isolation on children in vulnerable families during COVID-19: a focus on children's reactions, *European Child & Adolescent Psychiatry*, 31(8), pp. 1–11.

Levy René and Bühlmann Felix (2016), Towards a socio-structural framework for life course analysis, *Advances in Life Course Research*, 30, pp. 30–42.

Loizeau Andrea Jutta, Lorthe Elsa, Dumont Roxane, Verolet Charlotte, Richard Viviane, Zaballa Maria-Eugenia, Pennacchio Francesco, Lamour Julien, Baysson Hélène and Posfay-Barbe Klara M (2023), Protocol of a longitudinal population-based study evaluating the impacts of the COVID-19 pandemic on children and adolescents: the SEROCov-KIDS cohort and biobank, *Population Medicine*, 5(Supplement), [en ligne], <https://www.populationmedicine.eu/Protocol-of-a-longitudinal-population-based-study-evaluating-the-impacts-of-the-COVID-164001,0,2.html>, (accessed 17 April 2024).

Mack Rita, Giarelli Ellen and Bernhardt Barbara A (2009), The adolescent research participant: strategies for productive and ethical interviewing, *Journal of pediatric nursing*, 24(6), pp. 448–457.

Maestripieri Lara (2021), The Covid-19 pandemics: why intersectionality matters, *Frontiers in Sociology*, 6, pp. 642662.

Marti Joachim and Ferro-Luzzi Giovanni (2021), Covid-19: une double peine pour les ménages les plus vulnérables en Suisse, *Revue médicale suisse*, [en ligne], <https://arodes.hes-so.ch/record/7160>, (accessed 3 October 2023).

McRae Caitlin S, Overall Nickola C, Henderson Annette ME, Low Rachel ST and Chang Valerie T (2021), Parents' distress and poor parenting during a COVID-19 lockdown: The buffering effects of partner support and cooperative coparenting., *Developmental Psychology*, 57(10), pp. 1623.

Meyer Michaël (2017), La force (é)vocative des archives visuelles dans la situation d'enquête par entretiens - Une étude par photo-élicitation dans le monde ambulancier, Text, [en ligne], <https://rfmv.fr/numeros/1/articles/la-force-evocative-des-archives-visuelles-dans-la-situation-d-enquete-par-entretiens/>, (accessed 27 March 2024).

Mohler-Kuo Meichun, Dzemaili Shota, Foster Simon, Werlen Laura and Walitza Susanne (2021), Stress and Mental Health among Children/Adolescents, Their Parents, and Young Adults during the First COVID-19

Lockdown in Switzerland, *International Journal of Environmental Research and Public Health*, 18(9), pp. 4668.

Morse Janice M (1995), The Significance of Saturation, *Qualitative Health Research*, SAGE Publications Inc, 5(2), pp. 147–149.

Neugarten Bernice L, Moore Joan W and Lowe John C (1965), Age norms, age constraints and adult socialization, *The American Journal of Sociology*, 70(6), pp. 710–717.

Observatoire suisse de la santé (2023), Santé psychique. Chiffres clés 2021.

O’Sullivan Katriona, Clark Serena, McGrane Amy, Rock Nicole, Burke Lydia, Boyle Neasa, Joksimovic Natasha and Marshall Kevin (2021), A Qualitative Study of Child and Adolescent Mental Health during the COVID-19 Pandemic in Ireland, *International Journal of Environmental Research and Public Health*, 18(3), pp. 1062.

Pearlin Leonard I, Menaghan Elizabeth G, Lieberman Morton A and Mullan Joseph T (1981), The stress process, *Journal of Health and Social behavior*, pp. 337–356.

Pearlin Leonard I (1989), The sociological study of stress, *Journal of health and social behavior*, pp. 241–256.

Pedrini Laura, Meloni Serena, Lanfredi Mariangela, Ferrari Clarissa, Geviti Andrea, Cattaneo Annamaria and Rossi Roberta (2022), Adolescents’ mental health and maladaptive behaviors before the Covid-19 pandemic and 1-year after: analysis of trajectories over time and associated factors, *Child and Adolescent Psychiatry and Mental Health*, 16(1), pp. 42.

Peralta Gabriela P, Camerini Anne-Linda, Haile Sarah R, Kahlert Christian R, Lorth Elsa, Marciano Laura, Nussbaumer Andres, Radtke Thomas, Ulyte Agne, Puhon Milo A and Kriemler Susi (2022), Lifestyle Behaviours of Children and Adolescents During the First Two Waves of the COVID-19 Pandemic in Switzerland and Their Relation to Well-Being: An Observational Study, *International Journal of Public Health*, 67, pp. 1604978.

Petrucchi Franck, Denecker Carl and Prosperi Olivier (2022), *L’impact de la crise sanitaire sur l’acquisition des conséquences et le parcours scolaire des élèves du canton de Genève*, Service de la recherche en éducation (SRED), République et Canton de Genève, mimeo.

Prime Heather, Wade Mark and Browne Dillon T (2020), Risk and resilience in family well-being during the COVID-19 pandemic., *American Psychologist*, 75(5), pp. 631.

- Saiz Jesús, González-Sanguino Clara, Ausín Berta, Castellanos Miguel Ángel, Abad Ana, Salazar María and Muñoz Manuel (2021), The Role of the Sense of Belonging During the Alarm Situation and Return to the New Normality of the 2020 Coronavirus Pandemic (COVID-19) in Spain, *Psychological Studies*, 66(3), pp. 326–336.
- Schmidt Stefanie J, Barblan Lara P, Lory Irina and Landolt Markus A (2021), Age-related effects of the COVID-19 pandemic on mental health of children and adolescents, *European Journal of Psychotraumatology*, 12(1), pp. 1901407.
- Schult Johannes, Mahler Nicole, Fauth Benjamin and Lindner Marlit A (2022), Did students learn less during the COVID-19 pandemic? Reading and mathematics competencies before and after the first pandemic wave, *School Effectiveness and School Improvement*, 33(4), pp. 544–563.
- Settersten Richard A and Mayer Karl Ulrich (1997), The Measurement of Age, Age Structuring, and the Life Course, *Annual Review of Sociology*, 23(1), pp. 233–261.
- Simpson Andrea N, Gomez David, Baxter Nancy N, Miazga Elizabeth, Urbach David, Ramlakhan Jessica, Sorvari Anne M, Sherif Alawia and Gagliardi Anna R (2023), Patient, family and professional suggestions for pandemic-related surgical backlog recovery: a qualitative study, *Canadian Medical Association Open Access Journal*, 11(2), pp. E255–E266.
- Singer Merrill and Rylko-Bauer Barbara (2021), The Syndemics and Structural Violence of the COVID Pandemic: Anthropological Insights on a Crisis, *Open Anthropological Research*, 1(1), pp. 7–32.
- Spini Dario, Bernardi Laura and Oris Michel (2017), Toward a Life Course Framework for Studying Vulnerability, *Research in Human Development*, 14(1), pp. 5–25.
- Stocker Dr Désirée, Schläpfer Dawa, Németh Philipp, Jäggi Jolanda, Liechti Lena, Künzi Kilian and Bass Büro (n.d.), Erster Teilbericht – Kurzfassung.
- Stoecklin Daniel and Richner Ludivine (2020), Le vécu des enfants et adolescents de 11 à 17 ans en Suisse romande par rapport au COVID-19 et aux mesures associées (semi-confinement), Université de Genève, CIGEV et Institut de recherches sociologiques, [en ligne], https://www.unige.ch/cide/files/6415/9237/8024/Enquete_exploratoire_Covid-19_Stoecklin_et_Richner_1.pdf.
- Weeland Joyce, Keijsers Loes and Branje Susan (2021), Introduction to the special issue: Parenting and family dynamics in times of the COVID-19 pandemic., *Developmental Psychology*, 57(10), pp. 1559.

Widmer Eric D (2021), The Configurational Approach to Families: Methodological Suggestions, In: Castrén Anna-Maija, Česnuitytė Vida, Crespi Isabella, et al. (Eds.), *The Palgrave Handbook of Family Sociology in Europe*, Cham: Springer International Publishing, pp. 107–131, [en ligne], https://doi.org/10.1007/978-3-030-73306-3_6.

ANNEXES

FORMULAIRE DE CONSENTEMENT POUR LES ADOLESCENTS

RECHERCHE « Pandémie et Inégalités : analyse des répercussions chez les adolescent-e-s (PIRA) »	
Responsables du projet de recherche :	<p>Claudine Burton-Jeangros — Professeure ordinaire E-mail : Claudine.Jeangros@unige.ch Tel. : + 41 22 379 88 72</p> <p>Eric Widmer — Professeur ordinaire E-mail : Eric.Widmer@unige.ch Tel. : +41 22 379 83 02</p> <p>Université de Genève Département de Sociologie Institut de recherches sociologiques Bd. du Pont-d'Arve 40 - 1211 Genève 4</p>
Personnes de contact (pour des questions sur la recherche ou sur les implications de votre participation) :	<p>Liala Consoli - Collaboratrice scientifique E-mail : Liala.Consoli@unige.ch Tel. : +41 22 379 86 45</p> <p>Tina Latifi – Assistante de recherche E-mail : Tina.Latifi@unige.ch Tel. : +41 22 379 88 92</p>
Financement :	<p>Cette recherche, mandatée par l'Unité d'épidémiologie populationnelle (UEP) du Service de médecine de premier recours des Hôpitaux Universitaires de Genève, et est financée par l'Office Fédéral de la Santé Publique (OFSP) et la Fondation Jacobs. L'objectif est de compléter l'étude SEROCov-KIDS (https://recherche.hug.ch/etudes/etude-serocov-kids) par des informations plus approfondies.</p>

(Dans ce texte, le masculin est utilisé au sens générique ; il comprend aussi bien les femmes que les hommes.)

CONSENTEMENT DE PARTICIPATION À LA RECHERCHE

- **Pourquoi cette recherche ? Quels sont les objectifs de l'étude ?**

Nous souhaitons comprendre comment la pandémie de COVID-19 a affecté la santé et la vie des adolescents. Nous souhaitons en particulier comprendre comment être confrontés à d'éventuelles difficultés (p.ex. difficultés financières, difficultés familiales ou difficultés de santé) a pu rendre certains jeunes plus sensibles à de potentielles conséquences négatives liées la pandémie. Nous souhaitons également identifier les ressources qui ont pu limiter de tels effets négatifs, ainsi que les interventions et formes de soutien qui ont pu aider les jeunes à traverser cette période.

- **Comment participer ?**

Nous vous invitons à participer à un entretien qui durera au maximum 1 heure et qui sera enregistré sur support audio. Au cours de cet entretien, nous allons vous poser des questions sur comment vous et votre famille avez vécu la période du semi-confinement, ainsi que la période qui a suivi jusqu'à aujourd'hui. Nous nous intéresserons particulièrement aux difficultés que vous pourriez avoir rencontrées, ainsi qu'aux ressources qui vous ont aidés à les surmonter.

- **Quels sont les bénéfices et risques ?**

En participant à cette recherche, votre expérience sera directement prise en considération dans l'acquisition de connaissances sur l'impact de la pandémie sur les adolescents vivant dans le Canton de Genève. Les résultats de l'étude pourraient contribuer à l'amélioration des politiques publiques et des services de soutien aux adolescents. De plus, en remerciement de votre participation, vous recevrez un bon d'une valeur de 10 CHF à utiliser dans le magasin FNAC.

La participation à l'entretien ne présente pas de risques particuliers, si ce n'est que parler de la période de la pandémie et des difficultés rencontrées pourrait réveiller des souvenirs désagréables. Les chercheuses qui réalisent ces entretiens sont formées pour faire face à ces éventuelles situations et sauront vous conseiller ou réorienter

si nécessaire. Elles seront également en mesure de vous proposer d'arrêter l'entretien si cela semble préférable. À toute question, vous pourrez indiquer que vous ne souhaitez pas répondre sans donner de justifications. Vous aurez la liberté de décider ce que vous souhaitez partager, ou non, et d'arrêter l'entretien à tout moment.

- **Protection des données (mesures d'archivage et de destruction des données) :**
 - Les transcriptions anonymisées des enregistrements des entretiens seront uniquement utilisées comme matériel d'analyse pour la recherche.
 - Des extraits anonymisés des retranscriptions, à partir desquels il ne sera pas possible de vous identifier, seront intégrés dans le rapport final et dans des articles scientifiques.
 - Les enregistrements seront conservés à l'Université de Genève sous la supervision des responsables de la recherche jusqu'à la réalisation des transcriptions, puis ils seront détruits. Les transcriptions anonymisées seront conservées jusqu'à ce que les publications soient terminées et maximum jusqu'à dix années après la fin de l'étude.

J'ai bien compris les informations précédentes sur la recherche et je veux participer à l'étude appelée « **PIRA : Pandémie et Inégalités : analyse des répercussions chez les adolescent-e-s** ». J'autorise :

- L'utilisation de mes réponses rendues anonymes à des fins scientifiques, ainsi que la publication des résultats de la recherche dans des rapports, revues ou livres scientifiques étant donné que ces données resteront anonymes et qu'aucune information ne sera donnée sur mon identité ;
☐ OUI ☐ NON

- L'utilisation des données à des fins pédagogiques (cours et séminaires de formation d'étudiants ou de professionnels soumis au secret professionnel) ;
☐ OUI ☐ NON

- Que l'entretien soit enregistré sur support audio ;
☐ OUI ☐ NON

Je confirme avoir choisi volontairement de participer à cette recherche. J'ai eu le temps nécessaire pour prendre ma décision. J'ai été informé(e) que je peux me retirer à tout moment sans avoir à fournir de justification, et que si je le souhaite, je peux demander la destruction des enregistrements me concernant.

Ce consentement ne décharge pas les organisateurs/organisatrices de la recherche de leurs responsabilités. Je conserve tous mes droits garantis par la loi.

Prénom, Nom		Date		Signature
Date de naissance				

Sous l'autorité de la personne adulte référente :

Prénom, Nom		Date		Signature
Date de naissance				

ENGAGEMENT DU CHERCHEUR

L'information qui figure sur ce formulaire de consentement et les réponses que j'ai données aux participant-es décrivent avec exactitude le projet.

Je m'engage à procéder à cette étude conformément aux normes éthiques concernant les projets de recherche impliquant des participants humains, en application des *règles éthiques applicables dans mon domaine de recherche* et des *Directives relatives à l'intégrité dans le domaine de la recherche scientifique et à la procédure à suivre en cas de manquement à l'intégrité de l'Université de Genève* (<https://memento.unige.ch/doc/0003>).

Je m'engage à ce que le-la participant-e à la recherche reçoive un exemplaire de ce formulaire de consentement.

Prénom Nom		Date		Signature

GUIDE D'ENTRETIEN AVEC LES JEUNES ÂGÉS ENTRE 14 ET 18 ANS

A) Introduction

**Tu es prêt à que je commence à te poser quelques questions ?
Cela te va bien où nous nous sommes posés ?
Sache qu'il n'y a pas de bonne ou mauvaises réponses. Ce qui nous intéresse est vraiment ton vécu à toi.**

Tu te souviens de la pandémie, du confinement, de l'école à la maison et tout ça ? Comment ça a été pour toi ?

- *C'est un bon ou mauvais souvenir pour toi ?*

Tu te souviens : il y a eu plusieurs phases. Le premier confinement, le deuxième confinement, le port du masque, les certificats en lien avec les vaccinations ou le tests...

➔ *Montrer la ligne temporelle avec les dates les plus importantes en lien avec la pandémie.*

Quel âge avais-tu lors que les gens ont commencé à parler de la pandémie et puis que nous avons été confinés ?

➔ Inscrire l'âge du participant dans la ligne temporelle

Quelle école fréquentais-tu ? Et dans les années suivantes ?

➔ Inscrire l'information

Et à la maison, avec qui et où vivais-tu ? Et dans les années suivantes ?

- S'agit-il de ta famille ?

o Si non : qui est ta famille/et où vivait-elle ?

➔ Inscrire l'information.

B) Approfondissement

[Effets à court terme]

Nous allons commencer par la période du confinement, de l'école à domicile et tout ça.

➔ *Montrer sur la ligne de vie la période des deux confinement et l'école à domicile*

Est-ce qu'il y a eu des choses qui ont été difficiles pour toi pendant cette phase ?

- *Comment aimais tu passer tes journées ?*
- *Qu'est-ce qui ne te plaisait pas du tout ?*
- *Est-ce que tu te tenais informé par les médias ? Par les réseaux sociaux ?*
- *Comment ça se passait à la maison ?*
 - *Est-ce que à la maison c'était possible de parler de ce que nous étions en train de vivre ?*
 - *Est-ce que ça criait ? Est-ce que ça s'engueulait ?*
- *Comment ça s'est passé l'école à domicile ?*
- *Et pour tes parents (les personnes qui vivaient avec toi) ? Ils télétravaillaient ou devaient aller au travail tous les jours ?*
- *Y a-t-il eu des problèmes d'argent ou de travail ?*
- *Y a-t-il eu d'autres problèmes ou des choses qui t'inquiétaient ? Est-ce que tu sortais souvent dehors ?*
- *Est-ce que tu voyais tes amis/ tes camarade d'école ?*
- *Comment ça se passais avec la famille qui ne vivait pas avec toi à la maison ? Étais-tu en contact avec eux ?*
- *T'as continué tes loisirs ? Et aujourd'hui tu les as repris ? Pourquoi ?*
- *Cela t'est déjà arrivé de fumer un pétard ou boire de l'alcool [je rappelle que ce que tu dis ici est totalement confidentiel] ? Est-ce que pendant cette période t'as continué, arrêté ou augmenté ?*

R : Pour toute difficultés mentionnées chercher de comprendre les stratégies mises en place et la suite :

- *Comment ça s'est passé ?*
- *T'as fait quoi ? / Te parents ont pu t'aider ? / Qui était là ? / Des personnes ont pu t'aider ?*
- *Comment te sens tu maintenant par rapport à ça ? Est-ce que ceci est encore une difficulté aujourd'hui ?*

Est-ce que tu as parlé avec tes amis/camarades de ce que tu as vécu ?

R : Est-ce que tu es courant de comment les autres ont vécu cette période ?

Selon toi ce que toi et ta famille avez vécu est similaire de ce que les autres personnes ont vécu ?

Puis il y a eu également la période des pass sanitaires. [-> Montrer sur la ligne] Comment as-tu vécu cette période ?

Et à la maison / et ta famille ?

Peu après la période des pass sanitaires, les mesures ont pris fin. Nous avons pu cesser de montrer les certificats et de porter le masque.

Comment ça a été pour toi la reprise [donc la période pendant laquelle tu allais en Xème] ? [-> Montrer sur la ligne]

Et à la maison / et ta famille?

Plusieurs années ont passé depuis. Y a-t-il encore des choses qui te sont difficiles en lien avec tout ce que nous avons vécu ?

Depuis la pandémie jusqu'à aujourd'hui, y a-t-il eu des choses que tu aurais voulu ou dû faire, mais que tu n'as pas pu réaliser?

R : P.ex En lien avec l'école, tes loisirs, ta vie sociale ou amoureuse, ta santé...

D'après ton expérience, quel conseil donnerais-tu aux jeunes si une nouvelle pandémie survenait demain ?

Penses-tu qu'il y a des choses que les adultes ou les institutions (comme les écoles, les hôpitaux, ainsi que les parents ou tes tuteurs légaux, etc.) auraient pu faire différemment pendant cette période ?

R : Aurais-tu préféré que les choses se déroulent différemment ?

R : à la maison / par rapport à l'école / part rapport à d'autres choses

R : Y a-t-il des choses que tu aimais et qui ne se font plus aujourd'hui ?

C) Conclusion
<p><i>Cela fait maintenant un moment qu'on parle de certaines choses. Ça va ?</i> <i>Ce sont des choses qui peuvent remuer pas mal de vécu et réveiller des émotions.</i> <i>Comment tu te sens ?</i> <i>Comment t'as vécu l'entretien ?</i></p> <p><i>Est-ce qu'il y aurait des choses que tu voudrais ajouter ?</i></p> <p><i>Moi j'arrive vers la fin. Mais si dans les prochains jours des choses te reviennent et/ou t'as envie de discuter tu peux m'appeler, t'as le droit de le faire. Je t'ai mis ici mon numéro -> montrer la fiche « après-entretien »</i></p> <p><i>De même s'il y a des pensées ou des choses qui t'inquiètent, tu en parles avec une personne de ta confiance ou m'appeler, ou si tu préfères tu peux également en parler anonymement à l'une de ces lignes/contact. -> montrer la fiche</i></p>



FORMULAIRE DE CONSENTEMENT POUR LES PROFESSIONNELS

RECHERCHE « Pandémie et Inégalités : analyse des répercussions chez les adolescent.e.s (PIRA) »	
Responsables du projet de recherche :	<p>Claudine Burton-Jeangros — Professeure ordinaire E-mail : Claudine.Jeangros@unige.ch Tél. : + 41 22 379 88 72</p> <p>Eric Widmer — Professeur ordinaire E-mail : Eric.Widmer@unige.ch Tél. : +41 22 379 83 02</p> <p>Université de Genève Institut de recherches sociologiques Bd. du Pont-d'Arve 40 - 1211 Genève 4</p>
Personnes de contact (pour des questions sur la recherche ou sur les implications de votre participation) :	<p>Liala Consoli - Collaboratrice scientifique E-mail : Liala.Consoli@unige.ch Tél. : +41 22 379 86 45</p> <p>Tina Latifi – Assistante de recherche E-mail : Tina.Latifi@unige.ch Tél. : +41 22 379 88 92</p>
Financement :	<p>Cette recherche, mandatée par l'Unité d'épidémiologie populationnelle (UEP) du Service de médecine de premier recours des Hôpitaux universitaires de Genève, et est financée par l'Office fédéral de la santé publique (OFSP) et la Fondation Jacobs. L'objectif est de compléter l'étude SEROCov-KIDS (https://recherche.hug.ch/etudes/etude-serocov-kids) par des informations plus approfondies.</p>
Validation éthique :	<p>Ce projet a obtenu l'approbation de la Commission cantonale d'éthique de la recherche (CCER). ID CCER : 2921 – 01973.</p>

CONSENTEMENT DE PARTICIPATION À LA RE-CHERCHE

- **Pourquoi cette recherche ? Quels sont les objectifs de l'étude ?**

Ce projet vise à étudier les effets de la pandémie de COVID-19 sur les adolescent.e.s provenant de contextes vulnérables. Nous voulons comprendre d'une part les mécanismes qui ont engendré et perpétué de difficultés importantes dues à la pandémie, et d'autre part les stratégies mises en place pour y faire face. Nous entendons, par contexte vulnérable, les jeunes issu.e.s de familles répondant à un ou plusieurs des critères suivants :

- Familles dont l'un.e des membres est affecté.e dans sa santé (au sens large) ou en situation de handicap.
- Familles à faible niveau de revenu
- Familles étant passées par une séparation conflictuelle ou connaissant des conflits

Les résultats de l'étude pourraient contribuer à l'amélioration des politiques publiques et des services de soutien aux adolescent.e.s.

- **Comment participer ?**

Nous vous invitons à participer à un focus group qui sera enregistré sur support audio. Au cours de ce focus group, vous et d'autres professionnel.le.s serez sollicité.e.s pour partager vos observations issues de votre pratique professionnelle concernant l'impact de la pandémie à court, moyen et long terme sur les adolescent.e.s. Lors des focus group, il sera essentiel que vous ne divulguiez pas l'identité ou d'autres détails sensibles concernant les personnes que vous accompagnez. Nous vous demandons aussi de ne pas divulguer le contenu de ce qui sera exprimé par d'autres professionnel.le.s lors du focus group.

Ce que vous exprimez lors du focus group n'engage en aucune manière votre association/institution.

- **Protection des données (mesures d'archivage et de destruction des données) :**

Toutes les données collectées sont soumises à des règles strictes en matière de protection des données :

- Les transcriptions des enregistrements des focus groups seront utilisées comme matériel d'analyse pour la recherche.
- Des extraits anonymisés des retranscriptions, à partir desquels il ne sera pas possible d'identifier la personne s'exprimant ni son association/institution, seront intégrés dans le rapport final et dans des articles scientifiques.
- Les enregistrements seront conservés à l'Université de Genève sous la supervision des responsables de la recherche jusqu'à la réalisation des transcriptions, puis ils seront détruits. Les transcriptions anonymisées seront conservées jusqu'à ce que les publications soient terminées et au maximum jusqu'à dix années après la fin de l'étude.

Sur la base des informations précédemment fournies, je confirme ma volonté de participer à la recherche intitulée « PIRA : Pandémie et Inégalités : analyse des répercussions chez les adolescent.e.s ». J'autorise :

– L'utilisation des retranscriptions rendues anonymes à des fins scientifiques, ainsi que la publication des résultats de la recherche dans des rapports, revues ou livres scientifiques. Je comprends que ces données seront toujours anonymes et qu'aucune information concernant mon identité ne sera divulguée ;

☐ OUI ☐ NON

– L'utilisation des retranscriptions anonymisées à des fins pédagogiques dans le cadre universitaire, toujours sous la supervision du responsable de la recherche.

☐ OUI ☐ NON

– L'enregistrement du focus group sur support audio

☐ OUI ☐ NON

Je confirme avoir choisi volontairement de participer à cette recherche. J'ai eu le temps nécessaire pour prendre ma décision. J'ai été informé.e que je peux me retirer à tout moment sans avoir à fournir de justification.

Prénom Nom	Date	Signature

ENGAGEMENT DU CHERCHEUR /de la chercheuse
--

L'information qui figure sur ce formulaire de consentement et les réponses que j'ai données aux participant.e.s décrivent avec exactitude le projet.

Je m'engage à procéder à cette étude conformément aux normes éthiques concernant les projets de recherche impliquant des participants humains, en application des règles éthiques applicables dans mon domaine de recherche et des Directives relatives à l'intégrité dans le domaine de la recherche scientifique et à la procédure à suivre en cas de manquement à l'intégrité de l'Université de Genève (<https://mentor.unige.ch/doc/0003>).

Je m'engage à ce que le/la participant.e à la recherche reçoive un exemplaire de ce formulaire de consentement.

Prénom Nom		Date		Signature
-------------------	--	-------------	--	------------------

**GUIDE POUR LES FOCUS GROUPS AVEC
DES PROFESSIONNELS EN CONTACT DIRECT
AVEC LES JEUNES**

Je m'appelle XX ; ma collègue XXX, les deux nous sommes sociologues, nous travaillons sous la direction de la Prof. Claudine Burton-Jeangros et du Prof. Eric Widmer au sein de l'Institut de recherches sociologiques de l'université de Genève.

La personne qui modère rappelle :

- **L'objectif de ce focus group est de mieux comprendre les effets de la pandémie sur les jeunes, ayant traversé cette période particulière dans un contexte vulnérabilisant (précarité économique, difficultés familiales ou problèmes de santé/handicap du jeune ou du parent).**

Nous nous intéressons tant aux effets à court terme, qu'à plus long terme.

Notamment nous aimerions comprendre les contextes et mécanismes qui ont engendré et maintenu certaines situations de difficultés dues à la pandémie, pouvant parfois entraîner des impacts sévères. Nous nous intéressons aussi aux mécanismes et interventions ayant permis à certains de minimiser les conséquences négatives ou de rebondir.

- **Déroulement/Consignes**

- Il n'y a pas de bonnes ou de mauvaises réponses,
- Ne pas hésiter à donner son avis même s'il diffère de celui des autres
- En ce qui concerne la confidentialité, chacun d'entre vous a reçu et signé un formulaire d'information et consentement. Avec ce formulaire, vous vous engagez également à respecter la confidentialité de ce que les autres professionnels expriment au sein de ce focus group. Si vous présentez des cas précis, le respect de leur anonymat reste nécessaire et nous vous prions de ne pas mentionner le nom des personnes, des écoles qu'ils fréquentent, ou la commune où ils habitent.

Ce que vous dites est votre vis et votre identité sera rendue anonyme ; votre structure/institution non identifiable. Ce que vous dites n'engage pas votre institution/structure/association.

La personne qui modère recolle les questionnaires de consentement signés.

Avant de débiter la discussion, demander si les participants ont des questions.

Faire un rapide tour de table, en commençant par la personne qui modère, la personne qui prend des notes, puis les participant.es.

Question brise-glace :

- Que pensez-vous du fait qu'il y a des chercheurs qui s'intéressent « encore » à l'impact de la pandémie ?
 - Est-ce que dans vos pratiques il y a un « avant pandémie » et un « après pandémie » ?
- ➔ Expliquer l'intérêt d'encore étudier la pandémie.

Tronc principal : questions générales

1. Depuis la pandémie, qu'est-ce qui vous a davantage frappé par rapport au bien-être et la santé des jeunes que vous suivez?

R : *Qu'est-ce qui a particulièrement contribué à réduire leur bien-être ?*

R : *Est-ce qu'il y a des aspects qui ont amélioré leur bien-être ?*

- À court terme ?
- À long terme
- Nouvelle norme (avant-pandémie vs. après pandémie)
- Pouvez-vous identifier des éléments déclencheurs ou des processus qui ont conduit à l'aggravation de la situation pour certains jeunes ?
- Loisir/sport/nature/vie sociale/famille/écrans

R : *En pensant au public que vous côtoyez : qui a souffert davantage de la pandémie ? Quels profils ?*

- Différences selon la situation familiale/ la présence de tensions familiales (divorce, famille monoparentale, homoparentale, recomposée, tensions, etc.)
- Précarité économique ?
- Problème de santé dans la famille ?
- Groupes d'âge
- Différences genre

2. Quelles nouvelles stratégies ont dû être mises en place ?

Nous entendons :

- a. Celle que vous avez dû développer vous pour mieux venir en aide aux jeunes qui ont été particulièrement vulnérabilisés (et à leurs familles) et aux nouvelles situations qui sont émergées suite à la pandémie ?
- b. Mais aussi celles que les jeunes ou les familles ont eux/elles même mis en place ?

3. Comment envisagez-vous le futur pour ces jeunes, en particulier ceux qui ont été le plus affectés ? Quels types d'interventions ou de soutiens seront nécessaires à plus long terme ?

IMPORTANT : reformuler pour encourager à en dire davantage ainsi que pour comprendre si des participant-e-s reconnaissent ce que d'autres ont dit. Si des choses intéressantes sont développées, les encourager à développer davantage.

Présentation de cas concrets

Je vous propose maintenant de réfléchir au cas d'un jeune pour qui la pandémie a eu un impact (direct ou indirect) particulièrement grave.

Explication :

Impact direct : la pandémie a été la principale cause des difficultés

Impact indirect : la pandémie a accéléré ou ralenti des dynamiques qui étaient déjà en cours

Je vous laisse 3-4 minutes pour réfléchir à une situation en vue de pouvoir la décrire à partir des éléments qui vous trouverez sur la fiche [voir ci-après].

Qui veut s'exprimer en premier ?

[Après chaque cas : souligner les points clés du cas, inviter à réagir les autres]

Est-ce ce que quelqu'un de vous aurait aussi un exemple inverse à partager, donc un cas d'un jeune qui - malgré une situation personnelle/familiale/de santé/précarité qui n'était vraiment pas favorable- s'en est sorti plutôt bien :

- soit ayant tout de même été affecté, mais qui a pu rebondir rapidement,
- soit qui n'a pas du tout été affecté négativement (voir qui ont été affecté positivement),

R : Typiquement des jeunes que vous suiviez, et pour lesquels, lorsque le confinement a été mis en place, vous vous êtes beaucoup inquiétés, mais qui finalement s'en sont très bien sortis.

Conclusions
Est-ce qu'il y a d'autres choses que vous souhaiteriez partager ?

Fiche pour préparer la présentation de cas concrets

*« Pandémie et Inégalités :
analyse des répercussions chez les adolescent-e-s (PIRA) »*

- Décrire le contexte dans lequel évoluait le jeune avant la pandémie
- Décrire en quoi la pandémie a été un déclencheur et quel est l'impact selon vous. Pourquoi considérez-vous que cet impact était particulièrement important ?
- Est-ce que la problématique déclenchée est toujours présente ? Quelle est la situation du jeune aujourd'hui ?
- Pensez en particulier :
 - Au contexte dans lequel les difficultés ont émergé
 - Aux ressources sur lesquelles le jeune pouvait compter, ou les ressources qui manquaient.
 - À l'enchaînement des problèmes et l'évolution de la situation, y compris complications et difficultés d'intervention

Dans la même collection

Sociograph n°1, 2007, *Monitoring misanthropy and rightwing extremist attitudes in Switzerland, An explorative study*, Sandro Cattacin, Brigitta Gerber, Massimo Sardi et Robert Wegener.

Sociograph n°2, 2007, *Marché du sexe et violences à Genève*, Àgi Földhàzi et Milena Chimienti.

Sociograph n°3, 2007, *Évaluation de la loi sur l'intégration des étrangers du Canton de Genève*, Sandro Cattacin, Milena Chimienti, Thomas Kessler, Minh-Son Nguyen et Isabelle Renschler.

Sociograph n°4, 2008, *La socio et après? Enquête sur les trajectoires professionnelles et de formation auprès des licencié-e-s en sociologie de l'Université de Genève entre 1995 et 2005*, Sous la direction de Stefano Losa et Mélanie Battistini. Avec Gaëlle Aeby, Miriam Odoni, Emilie Rosenstein, Sophie Touchais et Manon Wettstein.

Sociograph n°5a, 2009, *Marché du sexe en Suisse. Etat des connaissances, best practices et recommandations, Volet 1 – Revue de la littérature*, Géraldine Bugnon et Milena Chimienti avec la collaboration de Laure Chiquet.

Sociograph n°5b, 2009, *Der Sexmarket in der Schweiz. Kenntnisstand, Best Practices und Empfehlungen, Teil 1 – Literaturübersicht*, Géraldine Bugnon et Milena Chimienti unter Mitarbeit von Laure Chiquet.

Sociograph n°6a, 2009, *Marché du sexe en Suisse. Etat des connaissances, best practices et recommandations, Volet 2 – Cadre légal*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti et Laure Chiquet.

Sociograph n°6b, 2009, *Der Sexmarket in der Schweiz. Kenntnisstand, Best Practices und Empfehlungen, Teil 2 – Rechtsrahmen*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti et Laure Chiquet.

Sociograph n°7, 2009, *Marché du sexe en Suisse. Etat des connaissances, best practices et recommandations, Volet 3 – Mapping, contrôle et promotion de la santé dans le marché du sexe en Suisse*, Géraldine Bugnon, Milena Chimienti et Laure Chiquet avec la collaboration de Jakob Eberhard.

Sociograph n°8, 2009, *«Nous, on soigne rien sauf des machines». Le pouvoir insoupçonné des aides-soignants en Anesthésie*. Sous la direction de Mathilde Bourrier. Avec Aristoteles Aguilar, Mathilde Bourrier, Ekaterina Dimitrova, Solène Gouilhers, Marius Lachavanne, Mélinée Schindler et Marc Venturin.

Sociograph n°9, 2011, *The legacy of the theory of high reliability organizations: an ethnographic endeavor*. Mathilde Bourrier (Sociograph – Working Paper 6).

Sociograph n°10, 2011, *Unitarism, pluralism, radicalism ... and the rest ?* Conor Cradden (Sociograph – Working Paper 7).

Sociograph n°11, 2011, *Evaluation du projet-pilote Detention, Enjeux, instruments et impacts de l'intervention de la Croix-Rouge Suisse dans les centres de détention administrative*. Nathalie Kakpo, Laure Kaeser et Sandro Cattacin.

Sociograph n°12, 2011, *A nouveau la ville ? Un débat sur le retour de l'urbain*. Sous la direction de Sandro Cattacin et Agi Földhàzi.

Sociograph n°13, 2011, *Capital social et coparentage dans les familles recomposées et de première union*. Sous la direction de Eric Widmer et Nicolas Favez. Avec Gaëlle Aeby, Ivan De Carlo et Minh-Thuy Doan.

Sociograph n°14, 2012, *Les publics du Théâtre Forum Meyrin : Une étude à partir des données de billetterie*. Sami Coll, Luc Gauthier et André Ducret.

Sociograph n°15, 2013, *Migrations transnationales sénégalaises, intégration et développement. Le rôle des associations de la diaspora à Milan, Paris et Genève*. Jenny Maggi, Dame Sarr, Eva Green, Oriane Sarrasin et Anna Ferro.

Sociograph n°16, 2014, *Institutions, acteurs et enjeux de la protection de l'adulte dans le canton de Genève*. Sous la direction de Mathilde Bourrier. Avec Alexandre Pillonel, Clara Barrelet, Eline De Gaspari, Maxime Felder, Nuné Nikoghosyan et Isabela Vieira Bertho.

Sociograph n°17, 2015, *Recensions 1983-2013*, André Ducret. Avant-propos de Jacques Coenen-Huther.

Sociograph n°18, 2015, *Un lieu pour penser l'addiction. Evaluation de l'Académie des Dépendances*, Anne Philibert et Sandro Cattacin.

Sociograph n°19, 2015, *Connivences et antagonismes. Enquête sociologique dans six rues de Genève*. Edité par Maxime Felder, Sandro Cattacin, Loïc

Pignolo, Patricia Naegeli et Alessandro Monsutti. Avec Guillaume Chillier, Monica Devouassoud, Lilla Hadji Guer, Sinisa Hadziabdic, Félix Luginbuhl, Angela Montano, Sonia Perego, Loïc Pignolo, Loïc Riom, Florise Vaubien et Regula Zimmermann.

Sociograph n°20, 2015, *La catastrophe de Mattmark dans la presse. Analyse de la presse écrite*. Edité par Sandro Cattacin, Toni Ricciardi et Irina Radu. Avec Yasmine Ahamed, Lucie Cinardo, Caroline Deniel, Dan Orsholits, Steffanie Perez, Elena Rocco, Julien Ruey, Katleen Ryser, Cynthia Soares et Karen Viadest.

Sociograph n°21, 2015, *La catastrophe de Mattmark. Aspects sociologiques*. Edité par Sandro Cattacin, Toni Ricciardi et Irina Radu. Avec Yasmine Ahamed, Caroline Deniel, Dan Orsholits, Steffanie Perez, Elena Rocco, Julien Ruey, Katleen Ryser, Cynthia Soares et Karen Viadest.

Sociograph n°22 a, 2015, *Sind Drogen gefährlich? Gefährlichkeitsabschätzungen psychoaktiver Substanzen*. Domenig Dagmar und Sandro Cattacin.

Sociograph n°22 b, 2015, *Les drogues sont-elles dangereuses ? Estimations de la dangerosité des substances psychoactives*. Domenig Dagmar et Sandro Cattacin. Traduction de Erik Verkooyen.

Sociograph n°23, 2016, *Malleable Minds? Teasing Out the Causal Effect(s) of Union Membership on Job Attitudes and Political Outcomes*. Sinisa Hadziabdic.

Sociograph n°24, 2016, *Les familles de milieu populaire dans une commune genevoise. Intégration sociale et soutien à la parentalité*. Eric Widmer, Sabrina Roduit et Marie-Eve Zufferey.

Sociograph n°25, 2016, *Addictions et société : voyage au pays des ombres. Actes du colloque des 50 ans du GREA*. Edité par Anne Philibert, Géraldine Morel et Sandro Cattacin.

Sociograph n°26, 2017, *Complicity and Antagonism: Anthropological Views of Geneva*. Edited by Alessandro Monsutti, Françoise Grange Omokaro, Philippe Gazagne and Sandro Cattacin. With Savannah Dodd, Juliana Ghazi, Victoria Gronwald, Sarah Hayes, Aditya Kakati, Samira Marty, Linda Peterhans, Dagna Rams, Rosie Sims and drawings by Heather Suttor.

Sociograph n°27, 2016, *Begleitung von Menschen mit einer kognitiven Beeinträchtigung im Spital. Ambivalenzen und Pragmatismus von Schnittstellen.* Anna Weber.

Sociograph 28, 2016, *"We're from Switzerland, that's a Chocolate Island in Sweden!" Comprendre l'indie rock du point de vue de six groupes suisses.* Loïc Riom.

Sociograph 29, 2016, *Le devenir professionnel des diplômés en sciences sociales entre 2005 et 2015.* Julien Ruey, Emilie Rosenstein, Rita Gouveia et Eric Widmer.

Sociograph n°30, 2017, *Viellissement et espaces urbains.* Edité par Cornelia Hummel, Claudine Burton-Jeangros et Loïc Riom. Avec Alizée Lenggenhager, Heber Gomez Malave, Martina von Arx, Michael Deml et Ndeye Ndao.

Sociograph n°31, 2017, *Voting for the Populist Radical Right in Switzerland: A Panel Data Analysis.* Dan Orsholits.

Sociograph n°32, 2017, *« C'est pas un boulot, c'est du business. » L'agir des dealers ouest-africains dans un quartier genevois.* Loïc Pignolo.

Sociograph n°33, 2017, *Le processus d'endettement dans le jeu excessif: d'une revue de la littérature à l'élaboration d'un modèle.* Anne Philibert, Géraldine Morel, Loïc Pignolo et Sandro Cattacin.

Sociograph n°34, 2017, *L'éthique (en) pratique : la recherche en sciences sociales.* Edité par Claudine Burton-Jeangros. Avec Claudine Burton-Jeangros, Maryvonne Charmillot, Julien Debonneville, Karine Duplan, Solène Gouilhers Hertig, Cornelia Hummel, Mauranne Laurent, Barbara Lucas, Andrea Lutz, Michaël Meyer, Lorena Parini, Loïc Riom, Sabrina Roduit, Claudine Sauvain-Dugerdil, Mélinée Schindler et Daniel Stoecklin.

Sociograph n°35, 2018, *La musique sous le regard des sciences sociales.* Edité par Loïc Riom et Marc Perrenoud. Avec Pierre Bataille, Sandro Cattacin, Nuné Nikoghosyan, Irene Pellegrini, Luca Preite, Pierre Raboud et Christian Steulet.

Sociograph n°36, 2018, *La police en quête de transversalité. Chroniques de la réforme de la police genevoise de 2016*. Edité par Mathilde Bourrier et Leah Kimber. Avec Camila Andenmatten, Laurence Dufour, Marine Fontaine, Aurélie Friedli et César Humeroze.

Sociograph n°37, 2018, *Gérer les migrations face aux défis identitaires et sécuritaires*. Edité par Adèle Garnier, Loïc Pignolo et Geneviève Saint-Laurent. Avec Adèle Garnier, France Houle, Carla Mascia, Loïc Pignolo, Antoine Roblain, Geneviève Saint-Laurent, Djordje Sredanovic et Bob White.

Sociograph n°38, 2018, *Accès aux prestations socio-sanitaires des familles vulnérables à Genève. Le point de vue des acteurs de terrain*. Olga Ganjour, Myriam Girardin, Marie-Eve Zufferey, Claudine Burton-Jeangros et Eric Widmer.

Sociograph n°39, 2018, *Expériences de vieillissements en collectif agricole autogé-ré. Enjeux individuels et collectifs*, Elena Rocco.

Sociograph n°40, 2018, *Proches aidants et proches aidés : ressources et contraintes associées aux dynamiques familiales confrontées à la perte d'autonomie du parent âgé*. Myriam Girardin, Olga Ganjour, Marie-Eve Zufferey et Eric Widmer.

Sociograph n°41, 2019, *Revue internationale des modèles de régulation du cannabis*. Anne Philibert et Frank Zobel.

Sociograph n°42, 2019, *Dynamiques de formalisation et d'informalisation dans l'étude des migrations*. Edité par Nathalie Blais, Marisa Fois et Antoine Roblain. Avec Hélène Awet Woldeyohannes, Julien Debonneville, Nawal Bensaid, Nathalie Blais, Marisa Fois, Fiorenza Gamba, Adèle Garnier, France Houle, Laurent Licata, Loïc Pignolo, Annaelle Piva, Toni Ricciardi, Antoine Roblain, Josette St-Amour Blais et Anissa Tahri.

Sociograph n°43, 2019, *Sommeil des adolescents et rythmes scolaires*. Claudine Burton-Jeangros et Maxime Felder. Avec la participation de Marion Aberle, Nicolas Charpentier, Alison Do Santos, Iuna Dones, Melissa Mapatano, Auxane Pidoux et Johanna Yakoubian.

Sociograph n°44, 2020, *Famille et vulnérabilités des enfants. État des lieux et responsabilités institutionnelles à Genève*. Jean-Michel Bonvin, Eric Widmer, Liala Consoli et Regula Zimmermann.

Sociograph n°45, 2020, *Enjeux éthiques dans l'enquête en sciences sociales*. Edité par Marta Roca i Escoda, Claudine Burton-Jeangros, Pablo Diaz et Ilario Rossi. Avec Sarah Bonnard, Margaux Bressan, Baptiste Brodard, Michael Cordey, Louise Déjeans, Eline De Gaspari, Valentine Duhant, Lucile Franz, Laurent Paccaud, Aude Parfaite, Léa Sallenave et Carla Vaucher.

Sociograph n°46, 2020, *Les drogues dans tous leurs états*. Edité par Sandro Cattacin, Anne Philibert, Loïc Pignolo, Barbara Broers et Guillaume Rey. Avec Audrey Arnoult, Marie Crittin, Dagmar Domenig, Bengt Kayser, Michel Kokoreff, Alexandre Marchant, Christian Schneider et Marc-Henry Soulet.

Sociograph n°47, 2020, *Les modes de garde après séparation : conditions et conséquences sur les relations familiales*. Marie-Eve Zufferey, Myriam Girardin, Olga Ganjour et Clémentine Rossier.

Sociograph 48, 2020, *Prishtina la paradoxale ou l'innovation dans un environnement adverse*. Edité par Sandro Cattacin et Loïc Pignolo. Avec Zachariah Aebi, Priscilla Bellesia Mbuinzama, Karim Jowary, Ariane Levrat, Estelle Lligona, Matteo Marano, Alys Martin, Malaïka Nagel, Ravi Ramsahye, Sophie Ratcliff, Estelle Röthlisberger, Giordano Rumasuglia et Annabella Zamora. Postface de Rifat Haxhijaj.

Sociograph 49, 2020, *Les colonialismes suisses. Entretiens (Vol. I)*. Édité par Sandro Cattacin et Marisa Fois. Avec Aline Boeuf, Margot Chauderna, Alexey Chernikov, Marianna Colella, Mariam Duruz, Guillaume Fernandez, Safi Lashley, Edil Mansilla, Yawa Megbayowo, Marilia Adriana Meyer-Fernandez Cazorla, Orlane Moynat, Ana Quijano et Kenza Wadimoff.

Sociograph 50, 2020, *Les colonialismes suisses. Études (Vol. II)*. Édité par Sandro Cattacin et Marisa Fois. Avec Aline Boeuf, Margot Chauderna, Marianna Colella, Mariam Duruz, Guillaume Fernandez, Safi Lashley, Edil Mansilla, Yawa Megbayowo, Marilia Adriana Meyer-Fernandez Cazorla, Orlane Moynat, Ana Quijano et Kenza Wadimoff.

Sociograph 51, 2020, *La socioéconomie des politiques sociales au service des capacités. Études de cas dans le contexte genevois*. Édité par Jean-Michel Bonvin et Aris Martinelli. Avec Mathieu Amoos, Cora Beausoleil, Hamadoun Diallo, Caroline Dubath, Julien Fakhoury, Fabienne Fallegger, Romain Gauthier, Romain Guex, Rose Hirschi, Mélanie Hirt, Lionel Lambert, Krisana Messerli, Luca Perrig, Lucien Pfister, Jérémie Savoy et Hannah Wonta.

Sociograph 52, 2020, *Lieux et temps des rituels d'inclusion territoriale dans le Grand Genève*. Édité par Fiorenza Gamba, Sandro Cattacin et Bernard Debarbieux. Avec Elise Barras, Leika Barthe, Florent Bolomey, Benjamin Bouele, Cyrille Chatton, Bruno Primo Da Silva, Tiffany Da Silva, Sven Favarger, Audrey Gagnaux, Laetitia Maradan, Simon Paratte, Thomas Rotunno, Olivier Waeber et Christina Zholdokova.

Sociograph 53, 2022, *Italiano on the road. Per i quartieri e le strade di Zurigo, Basilea e Ginevra*. Irene Pellegrini, Verio Pini e Sandro Cattacin.

Sociograph 54, 2022, *(In)former les patient.es à la recherche biomédicale : sociologie des documents d'information et de consentement*. Solène Gouilhers, Loïc Riom, Claudine Burton-Jeangros, Ainhoa Saenz Morales et Mathieu Amoos.

Sociograph 55, 2022, *Inventer le quotidien au temps du Covid-19 : communiquer, soigner et organiser*. Édité par Mathilde Bourrier, Michael Deml et Leah Kimber. Avec Jimmy Clerc, Océane Corthay, Margaux Dubois, Alexandrine Dupras, Lucas Duquesnoy, Fantine Gicquel, Katharina Jungo, Leah Kimber, Kamyar Kompani, Claudine Kroepfli, Kate de Rivero et Annabella Zamora.

Sociograph 56, 2022, *Décrochage scolaire et dynamiques familiales : Etat des lieux*. Eric Widmer, Olga Ganjour, Myriam Girardin, Sandra Huri, Marie-Eve Zufferey, Ivaine Droz-Dit-Busset et Benoît Reverdin.

Sociograph 57 a, 2022, *Vivre et travailler sans statut légal à Genève : premiers constats de l'étude Parchemins*. Yves Jackson, Claudine Burton-Jeangros, Aline Duvoisin, Liala Consoli et Julien Fakhoury.

Sociograph 57 b, 2022, *Living and working without legal status in Geneva. first findings of the Parchemins study*. Yves Jackson, Claudine Burton-Jeangros, Aline Duvoisin, Liala Consoli et Julien Fakhoury.

Sociograph 58, 2022, *Cannabis in the Swiss economy. Economic effects of current and alternate regulation in Switzerland*. Oliver Hoff.

Sociograph 59, 2022, *Sufficiency and wellbeing: a study of degrowth practices in the Geneva and Vaud area*. Orlane Moynat.

Sociograph 60, 2023, *Le jardin collectif urbain, un lieu de synergie pour le bien-être humain : étude de deux cas dans un écoquartier genevois*. Auxane Pidoux.

Sociograph 61, 2023, *Les aléas de l'appartenance : exclusion, inclusion et vivre-ensemble*. Edité par Mathilde Gouin-Bonenfant, Bob W. White et Sam Victor. Avec Nathalie Blais, Moussa Dieng Kala, Loïc Pignolo, Antoine Roblain et Camille Thiry.

Sociograph 62, 2023, « *Il était une fois la bioconstruction à Buenos Aires* » ou rendre visibles les utopies réelles comme alternatives au capitalisme. Malaïka Nagel.

Sociograph 63, 2023, *Endométriose : une maladie chronique féminine jouant sur les frontières de la visibilité*. Margaux Dubois.

Sociograph 64, 2024, *Vieillir en ville : les liens sociaux à l'échelle des commerces de quartier*. Edité par Loïc Pignolo et Cornelia Hummel. Avec Laetitia Ammon-Chansel, Felipe Augusto Dos Santos Ferreira, Marie Bieler, Paloma Hoarau, Dougan Jordan, Dara Kalbermatter, Chloé de Morawitz et Marina Sucari.

Sociograph 65, 2024, *Une refamilialisation du social dans la crise sanitaire de COVID-19 ? Éléments d'interprétation issus d'une revue de presse de mars à juin 2020 dans plusieurs pays européens*. Myriam Girardin, Eric Widmer, Olga Ganjour, Marie-Eve Zufferey, Vera de Bel, Sandra Huri et Manuel Tettamanti.

Sociograph 66, 2024, *Les politiques familiales dans le canton de Genève : Analyse dans une perspective du parcours de vie*. Sven Carlström, Oscar Waltz et Clémentine Rossier.

Sociograph 67, 2024, *Vulnérabilités face au VIH/sida et mobilités transfrontalières sur le Grand Genève. Premier rapport de l'Observatoire transfrontalier des inégalités sociales de santé*. Edité par Sabrina Roduit, Nicolas Charpentier et Sandro Cattacin. Avec les contributions de

Gregory Beltran, Walter Ceron, Olivier Dufour, Ludovic Lacroix, Tina Latifi, Xavier Mabire, Loïc Michaud, Olivier Nawej Tshikung, Emilie Piet, Hélène Revil, Anne Saturno, Jennifer Socquet, Dario Spini et Vanessa Vaucher.

Sociograph 68, 2024, « *Ici, on fait comme à la maison* » : le soin apporté par le personnel non soignant dans les maisons de retraite. Valentine Donzelot.

Sociograph 69, 2024, “*Bisogna portare alla luce queste sofferenze!*”. I collocamenti coatti all’istituto von Mentlen di Bellinzona (1932-1962). Marco Nardone.

Sociograph 70, 2024, *Gouverner en réseau et par projet : l’action publique genevoise au prisme des « métiers flous »*. Océane Corthay.

Sociograph 71, 2025, *Répercussions de la pandémie de COVID-19 sur les adolescents à Genève : stress social et changements de rôles*. Liala Consoli, Eric Widmer et Claudine Burton-Jeangros.

Toutes les publications se trouvent en ligne sous :
www.unige.ch/sciences-societe/socio/sociograph

L'étude «Pandémie et Inégalités : analyse des Répercussions chez les Adolescents» (PIRA) a pour objectif de mieux comprendre comment la pandémie a influencé la santé et la vie des adolescents du canton de Genève âgés entre 14 et 18 ans ayant vécu cette crise dans des circonstances sociales, familiales et sanitaires peu favorables ou reconnaissant avoir été affectés négativement par la pandémie. L'étude s'intéresse aux nombreuses difficultés associées aux transformations de la participation scolaire, familiale et sociale durant et après la pandémie pour ces jeunes, en prenant en compte les multiples incertitudes de rôles induites par la crise sanitaire. Elle porte également sur la capacité de réaction des jeunes, des familles et des différents acteurs, soit sur les stratégies de gestion du stress (*coping*) mises en place. Cette étude qualitative exploratoire permet de documenter les traces à moyen terme de cette crise, en donnant la parole directement à des jeunes alors que les témoignages de professionnels accompagnant des publics adolescents ont mis en lumière la diversité des parcours.

Liala Consoli, docteure en sociologie, est collaboratrice scientifique à l'Université de Genève et à la Haute école de travail social de Genève. Ses intérêts de recherche portent sur la précarité, la vulnérabilité, les parcours de vie et la migration.

Eric Widmer est professeur au Département de sociologie de l'Université de Genève. Ses recherches, qui s'inscrivent à l'Institut de recherches sociologiques, portent sur les familles, les réseaux personnels et les parcours de vie. Il est directeur de l'Observatoire des familles

Claudine Burton-Jeangros est professeure au Département de sociologie de l'Université de Genève. Elle mène des recherches sur les inégalités de santé dans la perspective du parcours de vie et sur les représentations et pratiques autour des risques en santé publique.

